

RÉSEAU NATIONAL DES ACTEURS
DES DÉMARCHES TEMPORELLES

Temporelles 2011
Actes du colloque

Les bureaux des temps,
dix ans déjà. Et demain ?

Le numérique : plus de temps ?
plus de stress ?



29 et 30 septembre 2011 à Rennes

Tempo Territorial

Réseau national des acteurs des démarches temporelles

Les temps et les rythmes des individus et des territoires se diversifient, éclatent ou se désynchronisent sous l'effet de l'évolution des modes de vies.

Les politiques temporelles des collectivités territoriales ont pour objectif de diagnostiquer ces phénomènes temporels, d'ouvrir des concertations sur ces « questions de temps » et de mettre en place **des services innovants ou des horaires adaptés** afin de privilégier une meilleure articulation des temps de vies (personnelle, familiale, professionnelle, sociale...).

Depuis sa création en 2004, Tempo Territorial, réseau national des acteurs des démarches temporelles, réunit des collectivités, des associations, des organisations scientifiques, des entreprises, etc. Association à but non lucratif, elle a pour objet de **favoriser l'échange, le partage, l'apprentissage, la mutualisation, la coopération, entre acteurs des démarches temporelles territoriales**, de manière à :

- **accompagner les acteurs** des territoires dans leurs démarches temporelles, dans le contexte de transformations et d'évolutions des rythmes, des temps de la vie moderne ;
- **intégrer la dimension temporelle**, à des échelles pertinentes, dans les domaines de l'aménagement et de l'environnement, du développement économique, des transports, de l'action sociale, culturelle, sportive et de loisirs, des services..., et sensibiliser les acteurs de ces politiques territoriales publiques et privées ;
- **construire un lieu de capitalisation**, un centre de ressources et d'innovations sur les enjeux temporels et favoriser l'échange de bonnes pratiques, en termes de sensibilisation, d'analyse méthodologique, d'organisation de la concertation, de mise en œuvre d'actions concrètes, de représentations cartographiques, de communication...
- **permettre le débat public** à l'échelle locale, nationale et européenne sur les pratiques temporelles entre pouvoirs publics, entreprises, habitants, salariés, usagers et leurs représentants.

Coordination :
Jocelyne Bougeard, Evelyne Reeves
et Dominique Royoux
avec le concours des membres
du réseau **Tempo Territorial**

Tempo Territorial organise plusieurs fois par an des **séminaires et journées d'échanges**, à partir des expériences locales et des travaux de groupes thématiques.

Temporelles 2011

Actes du colloque

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

■ Ouverture	05
■ Une intuition devenue réalité	06
■ Les politiques locales à l'aune du temps	10
■ Où notre temps passe-t-il ?	16
■ Les bureaux des temps en action, une méthodologie qui s'affirme	22
■ Quels enjeux pour demain ?	27

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

■ Ouverture	33
■ Quel temps fait-il dans la ville ?	33
■ Concrètement, de quoi parlons-nous ?	42
■ Avec le numérique, je gère mon temps ou je cours derrière	49
■ En quoi le numérique favorise-t-il une nouvelle organisation du temps et de l'espace sur le territoire ?	63
■ Le numérique, facteur de liberté ou d'asservissement ?	66
■ Maîtriser le numérique, une clef pour apprivoiser son temps ?	71
■ Rapport d'étonnement par un grand témoin	80

CONCLUSION GÉNÉRALE	83
----------------------------	-----------



LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Partie 1

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Ouverture

Jocelyne BOUGEARD

Adjointe au maire de Rennes, déléguée aux temps de la ville et aux droits des femmes, conseillère communautaire de Rennes Métropole

Bonjour à tous. Vous avez souhaité partager cette rencontre qui, pour le Réseau du Temps « Tempo Territorial », est une rencontre annuelle de réflexion, de mutualisation. Nous avons accueilli quinze collègues, italiens, espagnols, québécois avec qui nous étions au travail hier pour formaliser, enrichir, nourrir notre réseau européen. Au nom du Président et Maire, qui regrette d'être absent aujourd'hui, en présence d'Edmond Hervé, Monsieur le Sénateur, ancien Président de Rennes Métropole, ancien Maire de Rennes que nous remercions d'être là, et en présence de Dominique Royoux, Président du Réseau Tempo Territorial, le bureau des temps, la Ville de Rennes et Rennes Métropole sont très heureux de vous accueillir. Dans cette première partie, nous avons souhaité revisiter et analyser nos dix années de mise en œuvre de politiques temporelles, véritable défi il y a dix ans. Nous allons revenir sur l'histoire de la vingtaine de collectivités qui se sont engagées dans ces politiques temporelles.

Durant cette première partie de matinée, je vais lire l'intervention de la députée Liva Turco qui regrette son absence ; l'Italie étant traversée par une situation de crise politique très importante, aujourd'hui l'Assemblée italienne doit avoir des votes extrêmement déterminants et il lui était impossible de pouvoir quitter l'Italie. Puis deux tables rondes vous sont proposées suivies de débats. Nous regrettons les absences d'Ulrich Mückenberger, universitaire allemand avec qui nous avons travaillé régulièrement, de Thérèse Rabatel adjointe au maire de Lyon, et de Louisa Moret collègue espagnole, qui n'ont pas été en mesure d'être là. Jean-Yves Boulin, universitaire et chercheur à Paris-Dauphine, auteur de nombreux ouvrages sur le temps, militant passionné du temps qui nous a beaucoup accompagnés dans nos réflexions, se propose d'animer cette rencontre.

Dominique ROYOUX

Président de Tempo Territorial

Bonjour à toutes et à tous, Monsieur le Sénateur, Madame la Députée, je suis très heureux d'être avec vous pour ce moment annuel très important. Je voudrais d'abord remercier tous les préparateurs et préparatrices de cette journée, ainsi que nos amis rennais autour de Jocelyne, toute l'équipe du bureau des temps, notamment Évelyne, Catherine, Hervé, Laurence et Danièle.

Je remercie tous les participants étrangers qui nous ont fait le plaisir de venir et qui ont enrichi la journée européenne d'hier, pour aboutir à un travail bien construit pour l'année qui vient.

Il y a parfois une certaine morosité à évoquer, après dix ans, l'insuffisante appropriation par l'ensemble des pouvoirs publics de la question des politiques temporelles. Edmond Hervé nous démontrera le contraire. Sa présence montre qu'il est toujours à la recherche de nouveaux questionnements sur la place, le rôle et l'impulsion que ces politiques temporelles menées par les pouvoirs publics locaux peuvent engendrer. Politiques complexes parce que diverses, mais politiques vivantes parce qu'ancrées sur les préoccupations contemporaines et capables de répondre aux crises actuelles car porteuses de nouvelles solidarités. C'est peut-être cela le plus important.

Ces Temporelles sont exceptionnelles parce que régulières et annuelles, mais aussi parce que c'est un débat peu fréquent en France entre élus, praticiens, experts et chercheurs pour confronter tous ces points de vue capables de fabriquer des questionnements chargés de sens, de renforcement de la cohésion sociale et de modernisation de l'offre de services, y compris économiques. Nos publications montrent que nous avons abordé tous les champs des politiques publiques depuis dix ans. Ce bilan, impressionnant, commence à compter dans l'action des politiques locales en France et en Europe. Nous devons mieux le valoriser.

CONSOLIDER LES SOUTIENS

Nos politiques temporelles sont complexes et parfois difficiles à mettre en valeur. Mais il faut assumer cette complexité au sein de notre scène médiatique réductrice. Pour nous aider, il faut **un portage politique fort, axé sur le long terme**. Continuons les sollicitations auprès de l'État, initiées tant bien que mal depuis dix ans. J'étais très content que la Commission des affaires sociales à l'Assemblée nationale nous écoute et prenne en compte nos propositions l'an dernier. Merci à Catherine Coutelle pour son lien précieux avec l'Assemblée nationale. Monsieur le Sénateur pourra peut-être apporter prochainement de bonnes nouvelles. Soutien aussi de l'Europe bien sûr, le travail conduit hier devrait nous y mener. Soutien de la Commission européenne. Soutien du Conseil de l'Europe.

Nous avons établi aussi des liens avec ces institutions :

- soutien de toutes les collectivités territoriales et je me réjouis de voir dans Tempo, des communes, des intercommunalités mais aussi des départements. Il y a une seule région pour le moment, mais j'espère plusieurs bientôt : pour cela, l'outil de formation que nous avons élaboré est important ;
- soutien de la communauté universitaire dont le lien est fait par Jean-Yves. Notre amie québécoise est là pour tisser ces liens internationaux universitaires.

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Il faut aussi continuer à débattre et à publier. Le site Web sera renouvelé prochainement. Tout cela nous permet de toucher tous les champs des politiques publiques. Souhaitons-nous bon travail et bon courage parce qu'il est difficile de soutenir seuls ces politiques au sein de nos collectivités, pour relever ces défis qui concernent tout le monde. C'est notre richesse. Je vous remercie et bonne journée.

Une intuition devenue réalité

Livia TURCO
Députée italienne, à l'origine de la loi sur les politiques temporelles

LES POLITIQUES DES TEMPS DE VIE EN ITALIE

Les politiques des temps de vie en Italie naissent et se développent à la fin des années 80, à partir des études et recherches sur la condition des femmes et sur les politiques de l'État-Providence promues par quelques grandes chercheuses comme Chiara Saraceno et Laura Balbo, à l'initiative des femmes membres de syndicats, avec une partie du mouvement féministe, et des femmes de gauche qui ont saisi l'importance du temps comme bien commun et ressource individuelle extraordinaire.

L'usage du temps comme exercice de souveraineté individuelle et construction sociale peut être le signe avant-coureur d'inégalités et de diverses formes de subordination. Il est un indicateur précieux de la qualité du développement économique, de la vie sociale et de la démocratie. La découverte du « je suis une femme » dont parle Alain Touraine, fut la découverte d'un nouveau temps intérieur dans lequel travail, soins, temps pour soi veulent se rencontrer, se mêler et être intensément vécus. Ce temps intérieur entre en conflit avec une organisation du temps social qui plutôt que d'unir, divise et oppose le temps de travail, par rapport au temps des soins et au temps pour soi. La femme italienne est une habile jongleuse qui invente continuellement de nouvelles stratégies pour faire front aux nécessaires tâches de la vie quotidienne.

Il y a vingt ans que nous avons commencé à projeter les politiques temporelles et à chercher un compromis entre travail et famille. Mais les femmes italiennes continuent à devoir jongler face à une surcharge de responsabilités. Les générations qui ont élevé leurs enfants en s'engageant dans leur travail et profession, voient aujourd'hui retardée l'heure de sortie du travail et doivent prendre en charge leurs propres parents, souvent seules et avec leurs propres ressources personnelles. L'État-Providence continue d'être très insuffisant dans l'offre des services. Beaucoup de

femmes donnant naissance à un enfant, abandonnent leur travail quand les hommes continuent d'être peu impliqués dans la tâche de prise en charge de la famille. Cela explique le faible taux d'activité féminine et le faible taux de natalité.

Les politiques de temps de vie se sont proposées de réduire cette surcharge d'efforts chez les femmes, de favoriser la conciliation entre travail et famille, de promouvoir un rythme du temps plus lent dans lequel on trouverait plus de temps pour la convivialité, les rapports humains, le don et la réflexion.

En 1986, avec la députée Elena Cordonì, nous avons lancé La Charte des Femmes avec pour slogan « À partir des femmes, la force des femmes ». Nous avons organisé des milliers de rencontres avec des italiennes de tout le pays et de toute classe sociale. Nous avons eu la confirmation que le problème impliquant toutes les femmes était celui du travail et de la possibilité de le concilier avec les autres temps de la vie.

En 1988, nous avons organisé le forum « Le Temps des Femmes » où nous avons parlé de la nécessité d'une loi permettant une conciliation et de rendre possibles les politiques du cycle de vie et de formes de flexibilité pour que les femmes et les hommes puissent prendre des pauses, étudier, se dédier à la famille tout au long de leur vie.

RÉORGANISER LES HORAIRES DES VILLES POUR LES RENDRE PLUS HUMAINES ET VIVABLES

Nous avons lancé une proposition de loi d'initiative populaire « Les femmes changent les temps » pour rendre plus humains les temps de travail, les horaires des villes, le rythme de la vie. Elle a suscité un vif débat dans le pays et fut critiquée et incomprise des partis de gauche mais aussi des syndicats ; elle fut aussi fortement contrée par les entrepreneurs car considérée trop coûteuse.

Mais cette proposition a eu un fort consensus parmi les femmes et en quelques mois, nous avons pu la présenter au Parlement en 1987 avec 300 000 signatures. Les femmes politiques faisant autorité (comme l'actuelle Ministre du Travail Tina Anselmi et la Présidente de la Chambre des Députés, Nilde Iotti) l'ont soutenue. La loi resta dix ans au Parlement avant d'être prise en considération puis approuvée sous le Gouvernement Prodi. Elena Cordonì, rapporteur dans la Commission Travail de la Chambre des Députés, la proposa en tant que ministre de la Solidarité sociale.

Approuvée le 8 mars 2000, la loi n° 53 « Disposition pour le soutien de la maternité et de la paternité, pour le droit aux soins et à la formation, et pour la coordination des temps des villes » :

- institue le congé des parents ;
- valorise le congé paternité ;
- prévoit un congé jusqu'à deux ans, non payé, en cas de graves motifs familiaux, ainsi que le congé pour la formation et la formation continue ;

- pose une attention particulière aux parents d'enfants handicapés prévoyant aussi un congé payé jusqu'à deux ans pour les travailleurs, parents d'enfants gravement handicapés ;
- alloue des ressources pour encourager les entreprises à promouvoir des projets de flexibilité d'horaires respectueux des soins et des familles.

LE CHAPITRE VII DE LA LOI CONCERNE LES TEMPS DES VILLES

Ce chapitre attribue aux régions la tâche d'encourager les communes à adopter le Plan territorial des horaires, à travers une loi régionale contenant des orientations et des ressources financières. Dans l'élaboration du Plan, on tient compte des effets sur le trafic, sur la pollution et sur les qualités de la vie citadine, des horaires d'ouverture au public des services publics et privés, des bureaux périphériques des administrations publiques, des activités commerciales.

Le maire élabore les lignes directrices du Plan, nomme un responsable compétent, présente le Plan en conseil municipal pour son approbation. Puis les lignes directrices du plan approuvées sont considérées comme un engagement pour l'administration municipale qui doit, dès lors, réajuster l'action des divers adjoints aux choix contenus dans celui-ci. Nous instituons une table de concertation entre municipalités, d'autres institutions et les parties économiques et sociales. Une importance particulière est donnée aux horaires de l'Administration publique comme l'indique l'article 26 de la loi « Horaires de l'Administration publique ». Je souligne l'importance des banques du temps (article 27) nées spontanément dans quelques villes et que la loi encourage, promeut et soutient.

UNE APPLICATION DE LA LOI PLUTÔT DÉCEVANTE

Il existe peu de lois régionales, à l'exception de la Lombardie, et peu de municipalités ont organisé les projets. Les causes résident dans le changement de majorité au gouvernement, dans la perte de l'attention au thème de la part des femmes, dans les difficultés financières auxquelles sont confrontées les municipalités. Concernant les thèmes de la condition du travail, de la prise en charge entre les femmes et les hommes, et de la conciliation entre travail et famille, le débat politique est devenu plus conscient de sa centralité ; dans tous les programmes gouvernementaux, ils sont indiqués comme priorité. Les faits concrets restent néanmoins peu nombreux et nous avons dû nous engager pour que la loi en vigueur continue à être financée.

PROMOUVOIR LES POLITIQUES DES TEMPS DE VIE

- Le travail est en train de devenir une ressource rare. Pour travailler, les personnes doivent être disponibles selon des rythmes de vie fatigants. Les gens travaillent de nuit, le samedi, le dimanche. Le temps de travail a accentué sa « tyrannie » sur les autres temps de vie. C'est un tyran encore plus impitoyable que dans le passé.
- Nous sommes en train de devenir une société en permanence active, tirant de ses gonds l'organisation des temps sociaux et qui rend difficile la connexion entre les temps de travail et les horaires des services, des magasins, des écoles.
- Nous sommes en train de devenir une société plus « mobile ». Savoir se déplacer, bouger d'une ville à une autre, d'un pays à un autre, offre des opportunités importantes de travail ou d'ascension professionnelle mais comporte aussi des efforts importants.
- Les styles de vie de la personne requièrent plus de liberté dans l'usage du temps. Les intérêts autres que le travail et la famille augmentent et les personnes veulent de plus en plus choisir leurs temps et pouvoir les mêler entre eux.
- Cette société active appauvrit beaucoup les relations humaines, augmente la solitude et la fragilité sociale. Mais il existe également un besoin grandissant de liens communautaires, de compagnie, de solidarité.

QUATRE OBJECTIFS POUR PORTER LES POLITIQUES DES TEMPS DE VIE

- Amplifier les opportunités d'études, de services, de culture, de temps libre.
- Construire une société ouverte et des villes qui soient fiables tout au long de la journée, des mois et de l'année ; une société en permanence active a besoin d'une ville qui offre une gamme ample d'opportunités, qui soit ouverte et solidaire.
- Permettre à chacun de construire un « cocktail » personnalisé des temps de travail et de vie.
- Promouvoir l'aide mutuelle, les liens sociaux, l'échange des temps, comme le suggère la belle expérience italienne des « banques du temps ». Ce n'est pas un hasard si l'aspect des politiques temporelles s'est développé majoritairement dans mon pays.

Pour conclure, je pense qu'une nouvelle saison des politiques temporelles devrait avoir comme slogan « pour une vie qui dure toute la vie ».

Jocelyne BOUGEARD

Cher Edmond, au-delà de ton parcours politique exceptionnel, l'intérêt pour nous est de comprendre comment a mûri, durant ton expérience politique, ta conviction que l'organisation du temps, collective, personnelle, exigeait l'intervention politique. Dix ans

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

après la remise du rapport parlementaire en juin 2001 au ministre de la Ville, Claude Bartolone et à la secrétaire d'État aux Droits des Femmes, Nicole Perry, nous souhaitons que tu nous dises ce que tu as pu observer, et ce tu sais nécessaire et important aujourd'hui pour approfondir et enrichir ces politiques temporelles. Nous te remercions.

Edmond HERVÉ

Ancien maire de Rennes (1977-2008), sénateur, auteur du rapport parlementaire « Le temps des villes »

“Chères autorités”, comme disent les Espagnols, je suis très heureux de vous saluer. Chère Jocelyne, en m'invitant, tu me donnes l'occasion de retrouver des visages connus et amis, Catherine Coutelle ma collègue parlementaire, Jean-Yves Boulou, sans oublier mes collaborateurs d'hier du bureau des temps de la Ville de Rennes comme Evelyne Reeves et Danièle Touchard. Je pense aussi à l'Institut des Villes que j'ai présidé pendant de nombreuses années, à l'association Tempo créée en 2004 et à toutes ces rencontres internationales. J'ai été très heureux des propos de Livia Turco car lorsque nous avons fait ce rapport, nous nous sommes beaucoup penchés sur l'expérience italienne amenée par les sociologues de l'université. Le thème du temps a jailli de l'université et des autorités décentralisées, un lieu qui exprime tout simplement la vie et des attentes.

L'ORGANISATION DU TEMPS DU PARLEMENT

Quelques passages de la Constitution intéressent le temps. Par exemple, un budget doit toujours être voté à temps car la Constitution fixe une limite. On y trouve également la « navette », un dispositif qui intéresse le nombre de lectures entre l'Assemblée nationale et le Sénat. Il y a aussi des dispositifs d'urgence. Concernant le Parlement, je constate que le grand public ne connaît en réalité que le temps parlementaire (hémicycle et temps médiatique avec les fameuses séances de questions). Cette restriction de la perception de l'activité parlementaire est non seulement fautive, mais terriblement dangereuse pour l'idée que l'on se fait de la démocratie. Il y a bien d'autres temps méconnus, souvent invisibles. Or la réhabilitation de la fonction électorale, de la mission des élus et du temps de ces derniers, passe par une reconnaissance de la diversité de tous ces temps. Ceci vaut aux niveaux municipal, régional, départemental.

PARENTHÈSE HISTORIQUE

Certaines périodes de la vie d'un pays connaissent une surcharge de commémorations. Celle-ci n'a de sens que si des enseignements pour éclairer le futur en sont tirés. Un petit projecteur sur le passé, en excusant ma prétention, montre, amis Rennais, que nos motivations sont très anciennes : la première interview que j'ai

donnée à Ouest-France en tant que militant non élu, en 1971, était sur le temps de vivre. Je n'imaginais pas qu'un jour, nous aurions tiré toutes les conséquences de cela. Mais les motivations et la toile philosophique qui ont présidé à ces études demeurent. Le propos de Livia Turco est d'ailleurs extrêmement important

LE TEMPS, FACTEURS D'INÉGALITÉS

Le temps est le plus puissant révélateur d'inégalités. Or, la plus grande des inégalités concerne l'espérance de vie, laquelle est éminemment corrélée avec la situation socioprofessionnelle, culturelle d'un individu. Dès lors que l'on approche cette question du temps, on débouche nécessairement sur une approche sociale. Outre les inégalités sociales, je pense aussi au temps en tant que révélateur d'inégalités politiques ; ceci est au centre de nos débats : nous avons choisi d'être là, nous avons décidé d'être là.

J'invite nos amis sociologues à ne pas rester prisonniers de ce qui émerge à Paris, mais à regarder ce qui se passe dans nos territoires, dans les localités et les entreprises. J'ai commis un rapport intitulé « Contribution à un bilan de la décentralisation depuis 1982-1983 ». J'ai rencontré 300 ou 400 personnes et suis allé à la rencontre des élus et des fonctionnaires de 17 départements. La France est un pays diversifié et cela doit interroger le législateur. Tout texte législatif, réglementaire ou décret, qui serait un corset sera inappliqué car inapplicable.

TROIS RAPPORTS PERÇUS DIFFÉREMMENT

1. Le rapport à l'État. En Bretagne par exemple, le rapport à l'État des Bretons est un rapport de contestation ;
2. Le rapport de suivi. Ce peut être le cas des régions riches, mais aussi le cas des régions résignées ;
3. Le rapport au temps et au futur. Certains élus, fonctionnaires, préfets, n'ont aucune perception du futur, aucune perception du lendemain.

LE CONCEPT DE TEMPS AIDE À DISTINGUER CONSERVATEURS ET PROGRESSISTES

Dans l'histoire, la question du temps a été déterminante : l'église catholique a longtemps regardé vers le passé. À la fin du Moyen Âge, à l'approche du temps des Lumières, elle a affirmé que « le monde n'est pas une vallée de larmes ». On attendait un futur. Qu'ont dit les Révolutionnaires de 1789 ? Qu'il faut repousser l'Ancien Régime et penser à la République de demain. Si vous comparez ces Révolutionnaires avec la conquête de l'Amérique, en France on a un rapport au temps, et en Amérique on a eu un rapport à l'espace : conquête de l'avenir contre Conquête de l'Ouest. Soulignons que lorsque nous sommes dans le champ des relations internationales (diplomatie, jumelage), nous devons considérer le fait que le rapport au temps peut différer selon les cultures.

PAS DE NOTION DE PROGRÈS SANS FAIRE INTERVENIR LE TEMPS

Le philosophe politique Louis Armand définissait le progrès comme « *une supériorité du temps de demain par rapport au temps d'aujourd'hui* ». Vous ne pouvez pas expliquer la dette sans faire allusion au temps. Si en droit pénal, nous parlons de prescription, d'amnistie, c'est un rapport au temps ; si nous parlons de compétitivité aujourd'hui, c'est un rapport au temps. En sport, par exemple, le temps joue un rôle déterminant puisqu'il se calcule. Si hier les différences se faisaient en secondes, elles se font aujourd'hui au centième de seconde. En économie aussi bien évidemment, le temps compte dans la compétitivité. Enfin, qu'est-ce que l'amour ou la fraternité ? C'est donner du temps à l'autre... Nous retrouvons encore cette notion de temps, lequel est aussi un élément qui définit la liberté et l'autonomie.

UN FORMIDABLE CHANGEMENT DE VOCABULAIRE

Au XXe siècle, jusqu'à la moitié des années 90, nous avons beaucoup parlé de prévision, de prospective, de planification, de projet, d'espoir, d'anticipation. Je constate que ces mots sont aujourd'hui dévalorisés. La notion de prospective, dans les années 70-80, était une démarche importante, il y avait une religion du futur avec des aspects quelquefois technocratiques. Aujourd'hui, les mots qui reviennent le plus sont immédiateté, instant, temps réel, urgence, impatience. En économie, le temps long est appréhendé par quelques théoriciens, mais le temps de l'économie est le temps de la Bourse, le temps des notations. Et puis nous parlons de ville éphémère, de temps événementiel.

LES COLLECTIVITÉS LOCALES ET LE TEMPS LONG

J'ai toujours cru à l'exemplarité des collectivités locales, de la démarche territoriale : vous devez voter la disposition des documents, des procédures, des éléments de décision qui intéressent le temps long. Vous parlez de SCoT (Schéma de Cohérence Territoriale), de Plan de déplacement urbain (PDU), de Projet pluriannuel d'investissement (PPI), de Gestion prévisionnelle des emplois et des carrières (je ne sais pas si l'expression court toujours)... Voilà des éléments qui marquent la volonté d'avoir prise sur un temps long.

RÉHABILITER LE TEMPS DANS LA FONCTION HIÉRARCHIQUE ET CIVIQUE

Il faut réhabiliter ce temps long face à l'impératif de l'instant, au nom à la fois de la liberté, de la maîtrise, de la démocratie et de l'intérêt général. Dans l'actualité européenne, on somme la Grèce de trouver immédiatement ses équilibres budgétaires, financiers... Le problème est qu'en Grèce, il n'y a pas de cadastre. L'établissement d'un cadastre demande un temps long. Vous voyez comment, par effet médiatique ou déformation, cette pression fait oublier l'essentiel.

LA GÉNÉRATION "POUCETTE"

J'ai lu un article de Michel Serres, que j'ai trouvé très pessimiste. Il utilise une expression très représentative : « l'e-poucette ». Jouer avec les outils numériques avec le pouce. Profondément d'actualité, cette expression de e-poucette doit nous interroger. Quelles que soient nos fonctions, à la fin de la journée, posons-nous la question : qui avons-nous physiquement rencontré aujourd'hui ? Je connais beaucoup d'institutions dans lesquelles la question ne se pose plus.

QUE VEULENT LES GENS ?

Ils veulent une présence de l'État avec un préfet qui reste en place plus d'un an. En effet, l'immédiateté joue aussi à ce niveau puisqu'il suffit que cinq voitures brûlent pour qu'un préfet soit déplacé. Les gens n'acceptent plus les visites ministérielles en coup de vent. Ceci nous commande une conduite. C'est vrai aussi pour les responsables administratifs. Cette notion de présence et de dialogue est fondamentale, indépendamment bien sûr des différentes techniques les plus modernes. Il y a donc un aspect collectif et un aspect individuel. J'insiste sur le rapport direct à l'autre, notamment auprès des jeunes. Ce n'est pas démagogique, il y a une très grande interrogation et une très grande inquiétude chez les jeunes (motivation, démotivation). La notion d'échange, de rencontre, est déterminante.

AMÉNAGER LE TEMPS

J'ai commencé à relire toutes les délibérations du Conseil municipal de Rennes depuis mars 1977 : le ministère de l'Environnement et de la Culture avait créé une mission pour l'aménagement du temps dès 1976. Dans 14 villes avaient été créés des comités locaux d'aménagement du temps. À l'époque, Rennes avait créé le sien ; il a été complètement oublié quelques semaines plus tard... L'objectif de ces comités du temps locaux d'aménagement était de, je cite, « *supprimer les encombrements de circulation en désynchronisant les rythmes de la vie économique ; ajuster les heures des services publics ; faire la chasse au temps perdu* ». [Conseil municipal du 28 novembre 1977.]

UNE DÉCENTRALISATION À NOTRE MANIÈRE

Avec les avancées de la décentralisation, il y a des opportunités, mais ne croyez surtout pas que la décentralisation dépende exclusivement de la loi. Si nous sommes dans un pays de lois et de droit unitaire, je suis toujours heureusement surpris de voir tout ce qui se fait à côté ou en dehors de la loi ; pas contre, mais bien à côté ou en dehors. Exemple : le RSA découle du RMI qui lui-même a été créé sous un autre nom dans certaines villes, notamment à Besançon en 1956-57 sans qu'il y ait eu besoin de loi. La décentralisation, qui est

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

en définitive la mobilisation des ressources, est un excellent moyen, un excellent temps, une excellente disponibilité pour s'emparer de toutes ces questions.

J'ai toujours été admiratif de nos amis Italiens qui firent voter cette loi de 1990 donnant aux maires le pouvoir de fixer des horaires, publics ou privés. Mais rien ne nous empêche, nous, de fixer des horaires publics ou privés par la concertation, par la transversalité.

Pour terminer, sur le plan méthodologique des organisations mises en place avec le pouvoir politique, ce dernier doit être impliqué et mouiller sa chemise. Concertations, comités de rencontre, structures d'expertise, conciliations, etc., font partie d'une philosophie à conserver. Les temps sont courts à celui qui pense et interminables à celui qui désire...

Les politiques locales à l'aune du temps

TABLE RONDE

Jean-Yves BOULIN
Chercheur au CNRS et à l'IRISSO,
Université Paris Dauphine

Bonjour à toutes et à tous. Je remercie les participants. Je regrette beaucoup les absences de Livia Turco, de Thérèse Rabatel qui a beaucoup œuvré pour les politiques temporelles, et d'Ulrich Mückenberger qui nous avait accueillis à Brême en 2001 avec Edmond Hervé et Claude Bartolone, et qui est un des historiens des politiques temporelles.

Une pensée aussi pour Sandra Bonfiglioli qui a fait que l'Italie est probablement le seul pays où il y a un enracinement académique des politiques temporelles. Le Politecnico de Milan a en effet formé nombre de jeunes qui se sont retrouvés dans les uffici dei tempi, les bureaux des temps des différentes collectivités italiennes. Aujourd'hui, la licence d'urbanisme dispensée à l'Université de Piacenza, proche de Milan, et département décentralisé du Politecnico de Milan, s'intitule « L'urbanisme des temps et de la mobilité » et offre une large place aux politiques temporelles.

J'ai aussi une pensée pour Pierre Dommergues qui a beaucoup œuvré avec moi pour développer des politiques temporelles en France dès la fin des années 90. Puisque l'on parle de nos dix années de politiques temporelles, j'aurais aimé les avoir tous à cette table. Je remercie particulièrement Madame Rosanna Mori et Patrice Vuidel qui ont accepté de remplacer au pied levé les absents.

POLITIQUES TEMPORELLES ET POLITIQUES LOCALES

Une phrase de Robert Arnaud, élu de la Drôme, qu'il a énoncée dans le film que nous venons de voir, m'a frappé : « *Dans quelques années, les villes qui n'auront pas une petite équipe qui réfléchira aux différentes politiques d'un point de vue temporel, seront montrées du doigt, ce seront des villes archaïques* ». Partagez-vous cette idée que les politiques temporelles sont le signe d'une modernité ? Pourquoi le pensez-vous ? En quoi enrichissent-elles les différentes politiques locales ? Qu'apportent-elles et en quoi permettent-elles de les reconfigurer pour remplir des objectifs ? Cette question de la transversalité permet-elle de mieux répondre aux questions qui se posent aux collectivités locales ?

Edmond Hervé tenait des propos quelque peu pessimistes au regard de notre focalisation sur le présent, sur l'immédiateté. Je partage, avec beaucoup d'autres, ce point de vue, qui a été bien mis en évidence par Hartmut Rosa, dans son ouvrage paru en français sous le titre « L'Accélération ». En revanche, je suis moins d'accord avec le fatalisme qui conclut son ouvrage, lorsqu'il écrit que nous ne pouvons rien face à cette accélération. L'idée d'une exigence organisatrice qui s'imposerait aux forces accélératrices, lui paraît une utopie. Il écrit « *le freinage de l'urgence afin d'assurer un contrôle politique et individuel de l'accélération – intervention politique qui serait déterminée pour imposer aux systèmes fonctionnels les plus rapides, une resynchronisation forcée ainsi qu'un ralentissement du mouvement de la dynamique en le ramenant à une mesure humaine comme dans la modernité classique (...) est une visée irréaliste* ». Cela m'a beaucoup interrogé parce qu'Hartmut Rosa est allemand, parce qu'il est à la Deutsche Gesellschaft für Zeit Politik, association des politiques du temps présidée par Ulrich Mückenberger, et qu'il connaît les politiques temporelles. Il me semble que précisément, les politiques temporelles locales qui se sont diffusées depuis l'Italie à plusieurs pays européens, sont une façon de construire un « contrôle politique et individuel de l'accélération ».

Mais dans un premier temps, mes amis, je voudrais vous demander si, pour vous, compte tenu de votre expérience, les politiques temporelles apportent quelque chose de neuf au regard des politiques locales, sociales, familiales, environnementales, de transports ? Danièle Touchard, toi qui as travaillé depuis longtemps dans ce domaine, comment envisages-tu cela ?

Danièle TOUCHARD

Responsable du bureau des temps de Rennes de 2002 à 2009

LE TEMPS ET L'HUMAIN : 2 ÉLÉMENTS QUI SE CONFONDENT

Les politiques des temps sont profondément modernes parce qu'elles sont imprégnées d'une philosophie humaniste. Les accélérations économiques, des bouleversements dans les organisations du travail, des outils nouveaux arrivent en permanence, mais les politiques des temps concernent l'humain, c'est-à-dire les relations des hommes et des femmes, leurs aspirations, les temps d'études, les temps de vie, les temps partagés avec les enfants, un temps de productivité. On est dans l'humanisme.

Les élus qui ont impulsé le bureau des temps de la Ville de Rennes sont des personnes profondément humanistes, qui ont décliné les principes d'égalité dans toutes leurs politiques publiques (logement, éducation, sport). Le temps est un élément des politiques d'égalité. À Rennes, les politiques temporelles se sont mises en place à partir d'une démarche d'égalité entre les hommes et les femmes dans les années 90. Lorsque nous travaillons sur l'utilisation et sur l'organisation des temps de vie des femmes et des hommes, nous sommes dans l'humain, mais l'humanisme est une idée très moderne.

Les collectivités s'adaptent, adaptent leurs services, prennent des décisions en termes d'ouverture des services. Des outils nouveaux, des phénomènes conjoncturels accélèrent les processus. Mais il faut parler de l'essentiel : de l'humain, du travail qui structure ou déstructure les temps, de l'école, des transports. Ces éléments sont bouleversés par des évolutions économiques, sociales, sociologiques ou technologiques, mais doivent toujours être au centre des analyses et des actions des bureaux des temps.

Jean-Yves BOULIN

Danièle mentionne le fait que sur cette question de l'égalité hommes/femmes, le fait de l'avoir abordée par l'entrée temps a permis d'accélérer un peu les choses, de rendre les choses plus dynamiques et d'avancer. À Brive, est-ce que la mise en œuvre des politiques du temps a permis de dynamiser un peu les politiques locales ?

Catherine GABRIEL

Adjointe au maire de Brive, déléguée à l'innovation sociale, à la politique des temps et à l'égalité hommes/femmes

Grâce à Philippe Nauche, nos politiques temporelles ont été mises en place en 2008. Je les ai appréhendées rapidement parce qu'en tant que maman, j'étais confrontée à ces problématiques ; cela a donc été pour moi naturel de penser politiques des temps. Mon expérience à Brive, ville moyenne de 50 000 habitants : il semble

qu'à chaque fois que notre petite équipe réfléchit à la mise en place d'une action avec cette entrée temps, ce soit toujours un succès, alors que cette action n'a jamais été appliquée ni mise en place.

Les actions alliant les notions d'intérêt général et de problématique du temps sont des succès. Nous avons beaucoup travaillé sur la pause méridienne et avons appliqué par exemple des « concerts sur le pouce », entre midi et deux, de qualité et gratuits, abordant toutes les problématiques de lien social, du vivre ensemble, des personnes âgées et des enfants. Durant cette pause méridienne où les gens peuvent prendre un sandwich, il n'y a pas cette appropriation de la culture élitiste.

Jean-Yves BOULIN

Merci Catherine. Je reviens à un autre « historique » des politiques temporelles, avec Dominique Royoux, puisque Poitiers faisait partie de ces territoires pionniers, à l'origine des politiques temporelles, tout comme le territoire de Belfort dont le Conseil général avait soutenu la maison des temps et de la mobilité, la Ville de Saint-Denis ou encore le Conseil général de la Gironde : ces quatre territoires se sont intéressés à la problématique temporelle dès la fin des années 90. Dominique, toi qui étais à la manœuvre, as-tu l'impression effectivement qu'à Poitiers, cela a dynamisé les politiques locales et contaminé l'ensemble des politiques locales ?

Dominique ROYOUX

Pour moi, une politique temporelle est moderne parce qu'aucune action n'articule les politiques entre elles, comme elle le fait.

TROIS EFFETS DE LEVIER ENTRAÎNÉS PAR LES POLITIQUES TEMPORELLES

1. Intérêt commun. La mise en place d'une crèche inter-entreprises offre une réponse aux salariés tout en intéressant aussi les chefs d'entreprise à la condition sociale des salariés. Des relations d'une autre nature que le face à face traditionnel se créent.

2. Effet papillon. À Poitiers, l'association nationale de soutien scolaire l'AFEV (Association de la Fondation Etudiant pour la Ville), dans un grand quartier défavorisé de logement social, offre du soutien scolaire auprès d'élèves. En échange, l'association a bénéficié de la part du logeur social d'une bonification de loyers dans une des tours. Effet induit (après interview et vérification) : la présence d'étudiants dans cette tour qui vieillit comme les autres, où tous les gens vieillissent sur place, a apporté une fortification des liens entre des personnes âgées. **Aucune autre politique ne peut avoir cet effet papillon.**

Je renvoie à l'excellente réflexion de Robert Arnaud sur la mutualisation des équipements qui dit que nous gagnerons quand des équipements seront effectivement mutualisés et que nous arrêterons la construction neuve à l'infini.

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

3. Mutualisation. Nous avons actuellement une réflexion face à une grosse croissance démographique à l'ouest de Poitiers. Traditionnellement, le réflexe est de se demander où construire un nouveau groupe scolaire. Or, dans les discussions que je pilote, pour la première fois, on parle mutualisation d'équipements à partir d'écoles déjà existantes. Mutualisation aussi d'équipements autres que les écoles déjà construites. C'est la réflexion sur le temps que j'ai pu amener qui a permis de changer ces pratiques, ces perspectives et ces représentations.

Pour finir, je rejoins le propos d'Edmond Hervé dont je partage vraiment le constat selon lequel la décentralisation est une modernité dans l'exercice du pouvoir en France, une capacité de mobiliser les acteurs. Les politiques temporelles se glissent parfaitement dans ce mouvement de décentralisation, en lui donnant toutes ses lettres de noblesse.

Jean-Yves BOULIN

Nous voyons que la transversalité permet de tirer des fils sur des questions qui se heurtent souvent à des obstacles sociaux, économiques. Nous pouvons nous demander, bien que nous soyons nombreux, pourquoi cela ne se diffuse plus autant.

Patrice, toi qui es dans une collectivité qui commence à se lancer sur ces questions : y a-t-il des obstacles particuliers ? Parviens-tu à convaincre de ces avantages en termes de cohésion sociale, d'égalité, de transversalité enrichissant les politiques locales ?

Patrice VUIDEL

Élu à Pantin, consultant sur les politiques temporelles

Mes collègues élus se sont rapidement convaincus de l'intérêt de réfléchir aux questions d'accès aux équipements, à une mutualisation de ces derniers, aux liens et aux rythmes quotidiens des individus, des éléments à prendre en compte qui font partie des orientations à mettre en application.

DIFFICULTÉS DE TRANSVERSALITÉ

Cette dimension temporelle ne doit pas être portée par un seul service, mais doit irriguer notre action et notre organisation. Nous parlons beaucoup de logique de projet et de transversalité, mais dans la réalité, nous sommes dans des organisations toujours sectorisées et verticales. Nous envoyons au front des personnes qui n'ont pas toutes les capacités à mener à bien ce qu'on leur demande. Si cela paraît évident qu'il faille prendre en compte les rythmes quotidiens des habitants, ce n'est pas aussi simple dans la pratique, parce qu'il y a toujours de bonnes raisons pour expliquer que l'on ne peut pas faire autrement, en raison de

logiques administratives ou de différentes logiques technico-administratives ou politiques. Les choses ne peuvent pas changer aussi facilement.

Expérience de ces trois années : une diffusion et un intérêt, mais aussi une difficulté dans la mise en œuvre, laquelle ne se résoudra que par une légitimité donnée à une action et par des moyens. Cela reprend l'idée qu'il nous faut des personnes pleines d'énergie, dédiées à porter ces politiques, à convaincre, à animer, à accompagner l'ensemble des services et des collègues.

Jean-Yves BOULIN

Les politiques temporelles se sont développées depuis longtemps en Italie. Il existe neuf lois régionales à ma connaissance, notamment en Toscane. Rosanna Mori, de par votre expérience de ces politiques temporelles, avez-vous vu aussi un enrichissement des politiques locales ? Cela a-t-il permis de faire un saut, une rupture peut-être dans la façon d'aborder les questions auxquelles elles étaient confrontées habituellement, que ce soit des questions démographiques, de logement, sociales ou économiques ?

Rosanna MORI

Maire de Montelupo Fiorentino (Italie)

INFORMER

En Toscane, surtout ces dernières années, nous avons adopté certaines lois visant à favoriser une information vers le citoyen à propos des politiques des collectivités locales. Nous n'avons pas vraiment de bureaux des temps concrets, mais une philosophie transversale qui a un impact sur les politiques menées par chaque organisme et chaque collectivité locale. Je pense personnellement que les politiques temporelles sont possibles à travers l'aménagement du territoire et la planification.

DURER

Le concept principal est la durabilité, qui déplace l'objectif et qui modifie le destinataire de ces politiques. Penser à la durabilité, c'est penser aussi à une façon différente d'utiliser la ville et ses espaces. La municipalité que je gère depuis sept ans, est en train de faire une véritable révolution justement à partir de la durabilité. Nous sommes conscients également d'être comme une sorte de puits qui absorbe les souhaits des citoyens. Et même si nous avons de gros problèmes financiers, il faut tenir compte du fait que le budget de l'État a ses limites et pèse lourd sur les collectivités locales. Nous essayons malgré cela de trouver des systèmes pour répondre aux besoins des citoyens.

AGIR

Nous avons essayé d'élargir le plus possible les horaires de nos services, surtout dans les services publics dont les bureaux ouvrent à 7h et ferment à 19h30. Cette année, nous avons réorganisé le service de bibliothèque et de l'état civil, ainsi que le bureau de rapport avec le public, en établissant un horaire jusqu'à 23h15, de manière à ce que ces trois services soient intégrés entre eux et s'harmonisent pour offrir une meilleure réponse aux citoyens.

Nous pensons que l'utilisation de la loi régionale de 1969 visant à la participation, est un outil très utile pour faire comprendre nos choix aux citoyens. Car, pour faire échos à ce que disait Edmond Hervé à propos des politiciens (surtout ceux dont le mandat est limité dans le temps), chez nous, les maires ne peuvent pas rester plus de deux mandats – plus ou moins dix ans de gestion de la ville. Aussi avons-nous tendance à avoir **des politiques très visibles immédiatement**. Par conséquent, nous perdons un petit peu l'approche qui serait indispensable pour des fonctionnaires et des gestionnaires de faire des politiques de longue durée. Parce que nous ne pouvons pas transformer les villes rapidement.

BÉNÉFICE DE LA LENTEUR

J'ai relevé cette petite phrase : « *Le temps de celui qui pense est infini et le temps de celui qui s'attend à quelque chose est très bref.* » Nous nous attendons à ce que les choses deviennent concrètes rapidement, mais cela peut devenir négatif et contre-productif. Il faut peut-être compenser l'accélération du temps en créant des villes lentes. Peut-être que ce sont justement des villes lentes qui seraient bénéfiques d'un certain point de vue, si celles-ci permettaient aux personnes de retrouver du temps, utilisé de façon optimale pour soi-même, pour le sport ou la famille. L'aménagement de nos territoires doit en être le point de départ.

Jean-Yves BOULIN

Tout le monde considère que faire des politiques du temps est davantage un signe de modernité que d'archaïsme. Face aux difficultés de leur mise en œuvre, avoir un dispositif institutionnel, comme en Italie, apparaît comme un atout. À l'inverse, en France, le désengagement de l'État, à partir de 2002-2003, a rendu les choses plus compliquées. Mais l'énergie locale, développée par les élus locaux, les techniciens et les agents des collectivités locales, ainsi que le caractère heuristique de ces entrées par le temps montrent qu'il nous faut continuer et essayer d'avoir des soutiens, en particulier au niveau européen.

TRANSVERSALITÉ

Dans le film, Robert Arnaud dit qu'il faut une petite équipe pour s'en occuper. Lucie Verchère-Tortel, de son côté, dit que si la question temporelle est intégrée dans les différentes politiques locales « *alors nous aurons fait notre travail* ». Faut-il une institution dédiée aux politiques temporelles – bureau ou agence des temps – ou bien finalement la diffusion de cette idée de la nécessaire prise en compte du temps et le fait qu'elle soit intégrée dans les différents services, suffisent-ils ? Il me semble que la question de la transversalité me paraît très importante et que celle-ci ne peut être opérée que par une institution dédiée (bureau du temps, mission du temps, etc.), que la personne ait ou non un bureau comme le souligne Chantal Trouwborst.

Guy CARO (intervention de la salle)

La question majeure du temps a aussi une incidence sur la réduction des inégalités. Les problèmes d'obésité et les problèmes d'alcoolisme sont des marqueurs sociaux qui montrent que ce sont d'abord les pauvres qui souffrent de ces problèmes. Il y a une incidence sur la qualité de la vie sociale. Mais la résistance passe par deux mots : *slow food* (prendre le temps de manger) et *slow drink* (prendre le temps de boire). C'est l'exact opposé du barbarisme *binge drinking*. Ces deux concepts sont évidemment inscrits dans une transversalité. Est-ce que vous pensez aujourd'hui inscrire ces questions du temps de manger et du temps de boire dans vos objectifs ?

Jean-Yves BOULIN

L'Italie a aussi développé le concept de *slow city*, concept d'ailleurs mondialisé alors que la France n'a qu'une petite ville, en Poitou-Charentes, qui s'est inscrite dans ce mouvement.

Chrystelle AMBLARD

Est-il encore pertinent d'avoir une structure dédiée ? Oui ! Toutes les enquêtes nationales montrent que la question du manque de temps, de la pression du temps, pèse aujourd'hui sur 37 % de la population et tout particulièrement la classe d'âge active et en âge d'avoir des enfants. Si ce problème était résolu et si chacun avait tout au long de sa vie un temps suffisant à consacrer à son travail et à sa famille, nous aurions résolu la question des temporalités et nous aurions des villes organisées avec des services accessibles permettant une bonne qualité de vie et d'articulation des temps tout au long de sa vie.

Or, nous sommes très loin de cet objectif. Et nous n'allons pas forcément dans le bon sens avec des rythmes de travail de plus en plus décalés, de la précarité, etc. Cette question politique est donc essentielle. À l'échelle des collectivités, nous devons vraiment réfléchir à l'agencement des temporalités locales pour permettre

à chacun d'avoir des services en matière de vie quotidienne qui répondent aux rythmes actuels de vie. Nous avons encore énormément de travail à faire.

Catherine GABRIEL

Nous étions tous d'accord au départ pour dire que ces politiques devaient réduire les inégalités. Nous sommes sur des sociétés de plus en plus inégalitaires en termes financiers, sociaux, culturels, de temps de travail et de liberté au travail. Dans les évaluations faites par les bureaux des temps ces dix dernières années – pour ceux qui ont travaillé sur le sujet –, un recul de ces inégalités est-il constaté dans certains domaines ? Parce que c'était vraiment notre principal objectif au départ, qui nous permettait de faire adhérer d'autres élus alors peu convaincus de ces politiques.

Anne-Charlotte RIEDEL (intervention de la salle)

Je travaille à Gradignan, commune moyenne de Gironde : je souhaite interroger sur la modernité, idée que je partage, tout comme un certain nombre d'élus avec qui je travaille. Mais dans nos collectivités locales, au niveau de la mise en œuvre, nous avons affaire à des syndicats qui ne sont pas sûrs que la modernité soit de ce côté-là. Nous voyons un front très clair de nos collègues représentés par les syndicats, vis-à-vis des horaires.

D'autre part, pour Madame Mori, le concept de *slow city* est très intéressant. Il l'est pour nous aussi, mais la notion de lenteur – même si d'autres en ont fait l'éloge –, n'est pas obligatoirement bien perçue dans nos sociétés et donc de quelle lenteur parlons-nous ?

Enfin, personnellement, je n'aime pas trop le terme de "bureau", qui réfère particulièrement à des procédures administratives, et je rejoins l'approche italienne de la mission du temps, parce que nous sommes dans des prises de position, dans des postures, plus que dans des bureaux.

Jean-Yves BOULIN

Petit aparté : en Italien, nous disons *Ufficio dei tempi*, qui en français se traduit par « bureau du temps ».

Cette table ronde évoque les notions de *slow city*, de manque de temps, de réduction des inégalités, les bibliothèques ouvertes le dimanche, les ouvertures tardives (jusqu'à 23h15 comme en Italie) : des concepts qui engendrent des obstacles liés aussi à la question des prestataires de services. Certains souhaitent-ils intervenir là-dessus ?

L'année dernière, Ulrich Mückenberger a présenté un travail sur l'évaluation des politiques temporelles pour voir s'il y avait effectivement un jeu gagnant-gagnant (ou au moins gagnant-neutre), c'est-à-dire une amélioration de la qualité de vie pour

les gens qui utilisent les services, mais pas de dégradation de la qualité de vie pour ceux qui sont employés. Nous ne pouvons pas améliorer le sort des uns au détriment de certaines catégories !

Rosanna MORI

En Italie, nous avons créé le concept de bureau des temps, mais nous ne l'avons pas réalisé concrètement. Cela a quand même donné naissance à ce concept transversal qui est entré dans les administrations pour permettre une adéquation entre les exigences des citoyens et des villes. Nous avons pensé élargir l'horaire de travail de nos fonctionnaires en cherchant la concertation avec eux et avec les organismes syndicaux internes. Je dois dire qu'il y a un résultat positif. Nos fonctionnaires sont très proches de ce projet. Ils le suivent et sont d'accord avec nous dans la volonté de modifier et de révolutionner le quotidien. Ils ont vu le besoin des citoyens, ils se sont mis de leur côté. Nous pouvons offrir plus d'heures d'ouverture car nous utilisons aussi beaucoup d'associations : dans notre pays, les bénévoles sont au centre de toute politique sociale.

Danièle TOUCHARD

AGIR SUR LES TEMPS RÉTABLI DE L'ÉGALITÉ

Edmond Hervé a évoqué la réorganisation des temps des agents d'entretiens, pour lesquels nous avons rétabli de l'égalité : elles travaillent à des horaires fixes, délimités et peuvent organiser leur temps. Elles ont des emplois complets au lieu d'avoir des temps incomplets, et nous savons le fléau que cela représente.

Nous pourrions dire la même chose sur une réorganisation des services qui s'est produite voici quelques années dans l'administration, où des attachées sont devenues directrices parce qu'elles ont été rendues plus visibles et ont eu confiance en elles.

Autre exemple : la ville a financé l'association Parendom prenant en charge de jeunes enfants tôt le matin ou tard le soir au domicile des parents. Ces solutions de prises en charge ont permis à des hommes et des femmes de réintégrer le monde du travail ; ces personnes sont souvent sur des emplois complets ou partiels. Cela interroge le consommateur : voici des femmes qui ont besoin d'une garde à 5h du matin parce qu'elles travaillent dans un supermarché et qu'il faut mettre en rayon des boîtes de conserve. Est-il indispensable que ces boîtes de conserve soient mises en rayon à 5h du matin dans le but de ne pas déranger les consommateurs ?

À chaque fois que nous touchons à un petit bout du temps et apportons des solutions, nous en soulevons d'autres, en produisant des effets pervers. Mais toutes ces interrogations, avec de nombreux acteurs associatifs, syndicaux et autres, sont intéressantes et productrices de progrès social et d'égalité.

Jean-Yves BOULIN

Une institution dédiée peut être très utile parce qu'elle permet de faire le lien avec ces effets pervers qui peuvent se répercuter sur d'autres catégories, etc.

Patrice VUIDEL

LA PROPRETÉ SIGNE UNE CHARTE

Rennes a été initiatrice d'un exemple diffusé très largement ; d'autres collectivités Tempo se sont saisies de la façon dont on pouvait réorganiser le travail des agents de propreté. Cela a été également étudié par la Fédération des entreprises de propreté (FEP) qui s'interrogeait déjà sur cette question du temps partiel et des horaires atypiques, et qui, dans un premier temps, est venue regarder du côté de Rennes, sachant qu'ils avaient des prestataires et des contraintes de productivité. Au final, après expérimentation et mise en œuvre, la fédération a repris le concept et cela se diffuse : sur la région nantaise, une centaine de sociétés de propreté et de donneurs d'ordre ont signé une charte pour s'engager dans une nouvelle organisation de la propreté qui respecte le temps des personnes qui travaillent. C'est un des points de départ et un des points d'appui de cette réflexion qui a une chance de se diffuser très largement, y compris dans le secteur privé.

ÉVOLUTION DES HORAIRES DE TRAVAIL ET DIFFICULTÉ DE LES DISCUTER AVEC LES AGENTS

Ma collègue adjointe à la jeunesse à Pantin, s'est rendu compte que le service Jeunesse, un peu en déshérence, avait des horaires de bureau, fermant à 17h30 ou 18h. Cela n'avait aucun sens. Elle a réussi à faire évoluer l'organisation des horaires. Maintenant, il se passe des choses en soirée et le week-end. Bien entendu – et ceci est une des marques de fabrique des politiques temporelles –, il ne s'agit pas d'être dans une logique d'opposition des uns contre les autres, mais de chercher du compromis, du gagnant-gagnant. Vous trouverez des choses dans les documents d'évaluation d'Ulrich Mückenberger sur le groupe Bibliothèque qui a approfondi cette question : apparemment, les agents des bibliothèques ne sont pas enclins à ouvrir le dimanche, même si nous leur expliquons que cela peut avoir du sens.

UNE TRANSVERSALITÉ NÉCESSAIRE POUR UN INDIVIDU MULTIPLE

L'enjeu ici est de prendre l'individu et les individus dans leur globalité ; nous avons aussi un gain en termes de politique publique, de cohérence, de pertinence de notre action. Aujourd'hui, nous nous rendons compte qu'un individu pris simplement en tant que parent à un moment, que sportif à un autre moment ou que personne en difficulté sociale, nous n'arrivons pas à résoudre la

question parce que l'individu est multiple durant une journée et qu'il est surtout un dans sa cohérence. C'est donc aussi à travers des politiques et la prise en compte des temps que cette cohérence se reconstruit. Cette compréhension permet de recomposer des politiques publiques.

Edmond HERVÉ

Sur la dénomination « Bureau », tout choix de vocabulaire est arbitraire. Je pense qu'il faut effectivement une institution dédiée qui fonctionne de manière très transversale. Le bureau des temps n'est pas simplement une histoire de concertation, de synchronisation, il a son rôle à jouer. Je me souviens qu'il y a une quinzaine d'années, nous avons eu un appel d'offre sur le recrutement d'une société de sécurité. Or, je m'étais aperçu de différences énormes entre deux offres, lesquelles concernaient seulement cinq ou six personnes. Cette différence portait sur le temps.

INÉGALITÉ DES TEMPS DE FORMATION

La semaine dernière, j'étais invité par le Centre de Gestion des Côtes-d'Armor sur la décentralisation et la fonction publique territoriale : je suis stupéfait de voir les inégalités de temps de formation suivant que l'on a affaire à telle ou telle collectivité. Si vous ne prenez pas cette question à bras-le-corps, vous vous casserez la figure.

Quelques chiffres : temps de formation des agents d'une collectivité territoriale de moins de 1 000 habitants : 1,5 jour par an ; cas extrême, les SDIS (Services départementaux des incendies et de secours) avec 12 jours de formation continue. Entre ces deux extrêmes, il y a d'énormes variations. Parler du temps d'échange et de contact à l'intérieur de nos institutions est difficile car c'est faire des suggestions à des élus qui ne sont jamais là, attirer l'attention sur un chef de service qui ne communique pas avec ses agents, qui ne dit pas bonjour, qui n'organise pas de rencontres. Cette histoire d'e-poucette est terrible parce qu'il n'y a plus de communication personnelle. Aujourd'hui, dans les écoles de formation, on ne parle plus de ces questions. Il faut trouver un équilibre.

LE TEMPS DU REPAS

Pour répondre à Guy Caro, lorsque nous avons mis en place les self-services dans les restaurants d'enfants, nous pensions que ça n'allait pas marcher parce que les enfants sélectionnent d'abord leurs voisins autour de la table. Puis nous nous sommes dit qu'ils allaient passer très peu de temps à déjeuner pour aller en récréation... Mais cela a marché, et ils ont pris le temps. 35 % des repas du midi sont pris dans la rue. Le repas est un moment de convivialité.

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Dominique ROYOUX

Il faut une structure dédiée, non seulement pour assurer la transversalité interne mais aussi la transversalité avec d'autres partenaires extérieurs.

Sur la question centrale que pose Catherine concernant les inégalités, une des évaluations – très qualitative – montre que les politiques temporelles, au-delà de la mesure des facteurs d'inégalité ou d'égalité, ont conduit à la responsabilisation des individus qui se sentent concernés. Avec notre action collective, tout le monde sait aujourd'hui que la maîtrise du temps n'est plus forcément imposée et qu'elle peut être discutée. La lutte contre les inégalités passe d'abord par cette prise de conscience de la responsabilisation et du fait que l'on peut peser sur le cours des choses. C'est le levier qui permet à chacun de discuter et de faire que les choses ne sont pas immuables.

Catherine GABRIEL

À Brive, nous ne sommes pas organisés avec un bureau des temps concret, mais nous avons mis en place des actions qui ont eu un peu de succès. L'agglomération parle aujourd'hui d'« horaires atypiques » ; des services de la ville de Brive, comme celui à la petite enfance, a mis en place un guichet unique (notre première action ayant été la création d'un guichet unique de rentrée). Ces notions commencent à se diffuser malgré tout, sans bureau des temps dédié. Nous sommes très contents, rien ne nous appartient.

Rosanna MORI

Je pense qu'améliorer la connaissance à l'intérieur de l'autorité locale améliore les performances en termes de gain de temps. En Italie, nous avons créé la transversalité : les responsables des services se réunissent une fois par semaine et parlent des problèmes qui doivent être résolus. Ils essaient ensemble de trouver des solutions.

Où notre temps passe-t-il ?

Chrystelle AMBLARD

Responsable de la mission « Gestion des temps sociaux », de l'agglomération de Montpellier

Le défi était assez difficile à relever parce que peu d'études finalement nous permettent de répondre à la question « où notre temps passe-t-il ? ». Nous n'avons en effet que des études sur les usages du temps qui concernent l'ensemble de la population en France et en Europe. Or cette question est très différente selon que l'on est jeune, en couple, en famille ou senior, car à chaque étape de vie, nous avons des usages du temps très différents. J'appuierai donc mon propos sur trois études européennes que j'ai trouvées, mais ce sujet mériterait d'être beaucoup plus exploré pour nous permettre de mieux appréhender la complexité des usages du temps en France et en Europe.

J'ai pris le parti de partir des étapes de vie. Je décrirai donc le temps des enfants et des adultes. Ensuite, je présenterai les usages du temps dans les différents pays européens, où l'on voit que l'agencement des temps quotidiens est assez différent en France, en Espagne et dans les pays nordiques. Enfin, je terminerai par l'opinion des Européens sur les usages du temps.

LE TEMPS DES ENFANTS DE 0 À 5-7 ANS

Temps de sommeil des enfants :

- à sa naissance, l'enfant dort 20h ;
- vers 1 an, il dort 14h dont 2 siestes ;
- entre 2 et 4 ans, il dort 13h dont 1 sieste ;
- entre 4 et 7 ans, il dort de 10 à 11h.

Il est important de respecter le temps de sommeil des enfants car il conditionne leurs capacités d'apprentissage.

Le temps de l'enfant dépend aussi de l'activité de ses parents et du système de prise en charge des enfants (mode de garde, école...). Jusqu'à l'âge de la scolarité obligatoire il sera donc soit à la maison, soit dans un mode d'accueil, soit à l'école.

Étude des modes d'accueil des 0-3 ans dans les différents pays européens :

La situation est donc très différente d'un pays à l'autre. Certains pays sont en dessous des 33 % d'accueil formel fixés comme objectif 2010 par l'Union Européenne.

Le Danemark arrive en tête avec 70 % des enfants accueillis et un taux d'accueil de plus de 30h par semaine très conséquent (63 %). En France, aux Pays-Bas et en Espagne environ 40 % des enfants ont un mode de garde. Néanmoins, les temps d'accueil diffèrent beaucoup d'un pays à l'autre. Les Pays Bas étant ceux qui ont le

plus d'accueil de courte durée (39 % moins de 30h par semaine), car dans ce pays, quand on a un enfant, on va travailler trois jours mais guère plus.

L'Italie et l'Allemagne sont en dessous des taux européens (respectivement 28% et 20% d'enfants accueillis), la moyenne étant de 30 %. La Slovaquie arrivant bonne dernière avec seulement 2% des enfants accueillis.

La quantité et le type de modes de garde vont bien sûr influencer sur l'articulation des temps de vie des familles, l'emploi des femmes ainsi que sur le rythme de vie des enfants. En France, par exemple, un enfant de moins de 3 ans va facilement passer 50h par semaine en structure collective. D'où aussi la question de « la qualité de cet accueil pour l'enfant ».

Étude des modes d'accueil des enfants de 3 ans à l'âge de la scolarité obligatoire (5-7 ans)

L'Europe affichait donc un taux d'accueil de 83 % en 2008, dont plus de la moitié dépassait les 30h par semaine, avec l'objectif d'arriver à 90 % en 2010.

Sept pays européens (dont la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne) dépassent l'objectif européen. Les Pays-Bas se dénotent toujours par leur fort taux d'accueil de moins de 30h par semaine. La France elle marque aussi un fort taux d'accueil de moins de 30h (maternelle : 24h), mais cela ne prend pas en compte l'offre d'accueil péri et extra-scolaire.

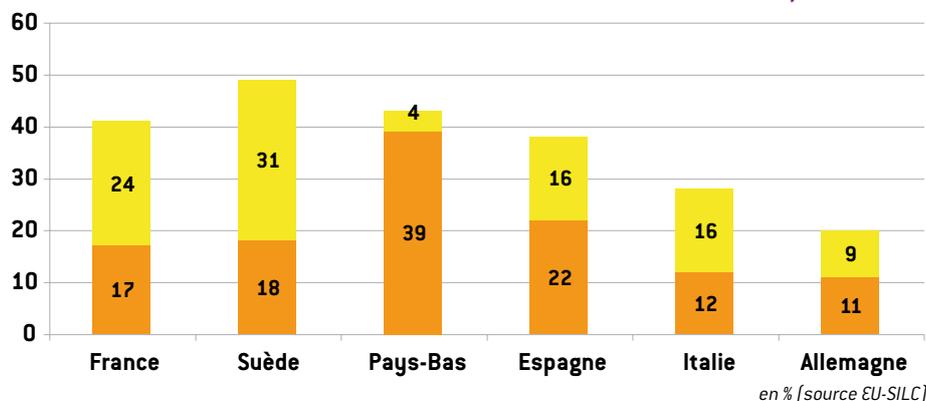
Quand on s'intéresse à la question de l'articulation des temps de vie, des enfants et des parents, cette question de l'accueil des enfants est vraiment essentielle à traiter puisque cela va structurer l'ensemble des activités de la famille.

LE TEMPS DES ENFANTS DE 5-7 ANS À 18 ANS

Temps de sommeil :

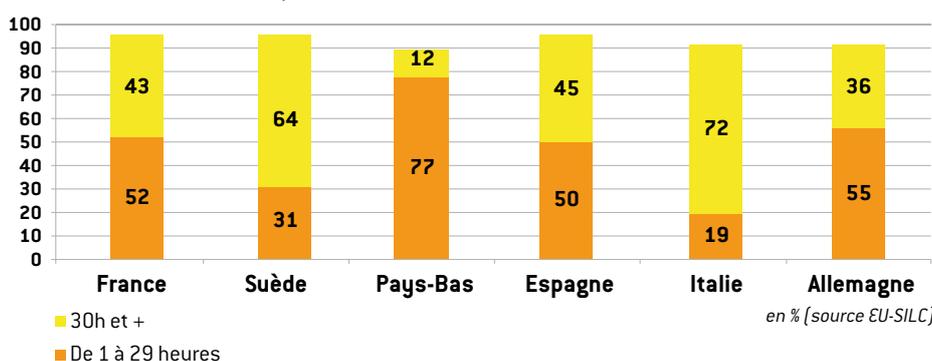
- l'enfant dort entre 10 et 11 heures. En primaire, il faudrait que les enfants soient couchés à 20h30, ce qui est parfois un peu difficile quand on a une activité professionnelle : cela se traduit par « le coup de feu du soir » qui est un moment très tendu ;
- un adolescent entre 9h à 10 heures ;
- un jeune entre 7 et 8 heures.

TAUX D'ACCUEIL FORMEL DES ENFANTS DE 0 À 3 ANS EN FONCTION DE LA DURÉE, EN 2008



OBJECTIF EUROPE :
33 %
D'ACCUEIL
EN 2010

TAUX D'ACCUEIL FORMEL DES ENFANTS DE 3 ANS À L'ÂGE DE LA SCOLARITÉ OBLIGATOIRE (5 À 7 ANS) EN FONCTION DE LA DURÉE, EN 2008



OBJECTIF EUROPE :
90 %
D'ACCUEIL
EN 2010

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Rythmes scolaires (tableau ci-dessous) :

Les rythmes scolaires et les services autour (péri et extra-scolaires, cantine) sont peu connus. Je lance donc un appel à nos partenaires européens, pour que nous fassions un inventaire de la situation, car les rythmes scolaires organisent les rythmes de vie sur notre territoire, structure les rythmes de vie des familles et favorise ou non le travail des femmes.

Exemple : si votre enfant quitte l'école à 13h en Allemagne et n'a rien ensuite, comment pouvez-vous travailler ?

LES ADULTES EN EUROPE

Voici quelques statistiques sur les adultes. Je vous invite à lire la « *Second European Quality of Life Survey* », qui fait un état des lieux des questions de conciliation et d'articulation des temps en Europe.

L'Europe s'intéresse aux problèmes d'articulation des temps et se donne pour objectifs : de permettre aux femmes de travailler pour augmenter la croissance, d'améliorer l'articulation des temps entre la famille et emploi et d'augmenter le taux de natalité qui est assez bas dans certains pays.

J'ai essayé de mettre en relation la situation dans les pays européens en faisant un focus sur les pays qui participent à notre réseau.

Données sur l'emploi (de 15 à 64 ans) et sur la fécondité, en Europe (tableau page ci-contre) :

Les taux d'emploi sont très forts au Danemark et aux Pays-Bas, un peu moins forts en Allemagne et en France, plus faibles dans le Sud avec l'Italie où le taux d'emploi des femmes tombe à 46 %. La question du **temps partiel** est importante également : on voit qu'il s'est assez développé en Suède, très développé aux Pays-Bas y compris chez les hommes (25 %), assez développé en Allemagne et de manière moindre en Italie, en France et en Espagne. Au niveau du temps de travail hebdomadaire en Europe : les hommes travaillent en moyenne 40h par semaine et les femmes 36h. Les femmes travaillent donc moins de temps par semaine en moyenne, du fait du temps partiel.

Nous constatons que là où l'on observe un faible taux d'accueil des enfants et/ou des rythmes scolaires inadapté au travail des femmes, le taux de fécondité est faible. De fait, si l'on n'a pas la bonne structure de garde d'enfants et si on a une école qui ferme ses portes à 13h, les femmes qui souhaitent travailler, feront moins d'enfants. D'où un effacement du taux de natalité dans certains pays pour lesquels cela devient une vraie préoccupation. La France et les pays nordiques ont en revanche de très bons taux de natalité.

RYTHMES SCOLAIRES

	École obligatoire	Péri et extra-scolaire, cantine
Italie	Primaire : 24h, 4j ou 4,5 j/sem Collège : 25h-28h30, 4,5 j/sem Lycée : 30-40h, 4,5 j/sem 16 semaines congés/an	péri et extra-scolaire de 7h30 à 18h-19h le soir + cantine le midi inclus
Allemagne : 2 modèles • matin seulement • toute la journée	5 ou 6 jours par semaine 8h-13h 8h-17h (au moins 3 fois / sem) 11 semaines de congés par an	périscolaire pas de cantine cantine incluse
Espagne : 2 modèles • journée discontinue • journée continue	5 jours par semaine 9h-10h jusqu'à 12h-13h, puis de 14h30-15h30 à 16h-17h 8h-14h	périscolaire l'après midi
Italie : 2 modèles • 5 jours par semaine • 6 jours par semaine	8h-16h 8h-13h	périscolaire
Pays-Bas • journée discontinue • journée continue	4-5 jours par semaine 8h30 jusqu'à 15h-16h 8h30-14h	Les élèves peuvent manger sur place

Temps parental et domestique

Une question essentielle est celle de l'articulation entre le temps de travail et le hors travail, en particulier pour assurer tout ce qui relève des **tâches domestiques et parentales**.

Il est difficile d'appréhender cette question dans les études existantes, néanmoins voici quelques éléments qui éclaireront la situation française :

Temps domestique hebdomadaire (enquête Emploi du Temps 1999, en France) :

- couple biactif : l'homme 14h et la femme 23h30 ;
- homme à temps complet et femme au foyer : l'homme 11h30 par semaine et la femme 39h30.

Temps parental hebdomadaire (enquête Matisse 2000) :

- couple : 13h pour le père et 25h pour la mère ;
- parent monoparental : 21h.

En additionnant le nombre d'heures de travail au temps domestique et parental, on voit que nous sommes passés :

- du modèle de l'après-guerre où « l'homme travaillait et la femme était au foyer », assez équitable en termes d'heures puisqu'on arrivait à peu près à 65h de travail par semaine pour les deux ;

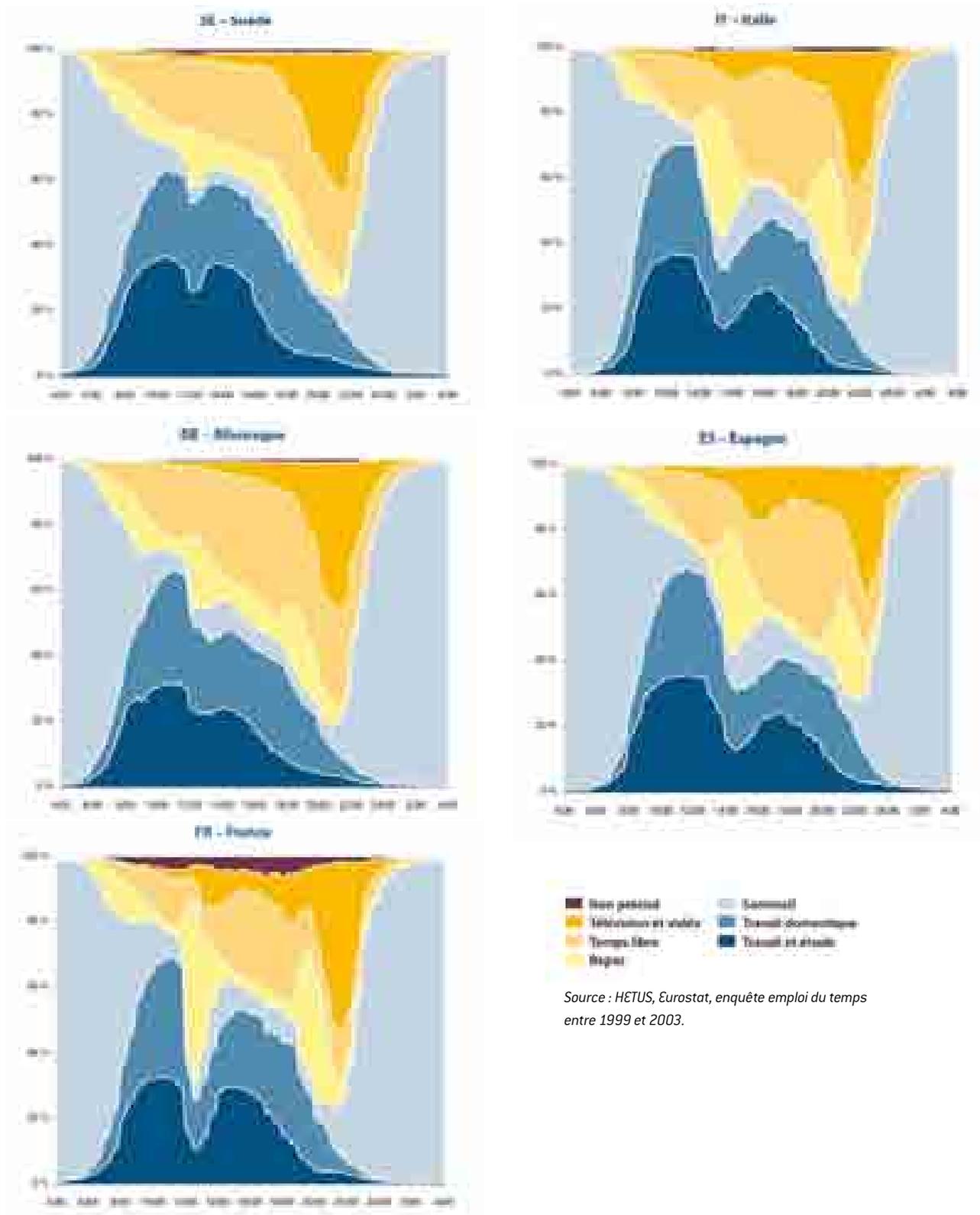
- au modèle inégalitaire d'aujourd'hui, où l'homme travaille quasiment toujours le même temps (67h contre 65h avant), tandis que la femme travaille elle 83h par semaine... D'où le fait qu'elle sorte tôt le soir et court après son temps en permanence. Globalement en Europe, la question de la répartition des tâches entre hommes et femmes, suite à l'entrée massive de celles-ci sur le marché du travail, n'a toujours pas été résolue. Se pose en particulier la question de « l'aménagement du temps de travail tout au long de la vie », quand les deux travaillent.

DONNÉES SUR L'EMPLOI (DE 15 À 64 ANS) ET SUR LA FÉCONDITÉ, EN EUROPE

Pays	Taux d'emploi		Temps partiels		Nombre d'heures de travail hebdomadaire		Taux de fécondité
	Homme	Femme	Homme	Femme	Homme	Femme	
Europe des 27	71 %	59 %	8 %	32 %	42h	36h	1,5
Danemark	82 %	74 %	14 %	37 %	39h	33h	1,9
Pays-Bas	82 %	72 %	25 %	76 %	38h	26h	1,8
Allemagne	76 %	66 %	10 %	45 %	41h	31h	1,4
France	69 %	62 %	6 %	30 %	41h	24h	2
Italie	69 %	46 %	5 %	28 %	42h	34h	1,4
Espagne	67 %	53 %	5 %	23 %	42h	36h	1,5

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

LES USAGES DU TEMPS DES 20-74 ANS EN EUROPE



LES USAGES DU TEMPS DES 20-74 ANS EN EUROPE

Nous voyons que, selon les pays, nous avons des organisations temporelles assez différentes :

- Dans les pays dits nordiques : en Suède et aux Pays-bas, les adultes travaillent majoritairement toute la journée, font une mini-pause à midi et sortent tôt le soir (vers 17h), il y a peu de sieste en mi-journée, leurs loisirs sont étalés sur l'ensemble de la journée ainsi que les repas, et ils regardent la télévision plutôt tôt le soir et plus longtemps. En Allemagne, le rythme est assez similaire, exceptée une moins grande activité dans l'après-midi au niveau du travail, probablement lié aux problèmes de garde d'enfants, des pauses déjeuners plus marquées et des siestes un petit peu plus développées ; le temps libre est important tout au long de la journée et ils regardent la télévision un peu plus tardivement.

- Dans les pays dits Latins : on est sur la tradition française du repas que l'on retrouve dans tous les pays du Sud, avec des pauses repas très marquées qui impactent le reste des activités. Ces pauses sont plus concentrées en France, beaucoup plus étalées en Italie et en Espagne où l'activité reprend en milieu d'après-midi après une plage plus importante accordée à la sieste, aux activités de loisirs, ainsi qu'à la télé. L'activité professionnelle va finir dans ces pays plus tard le soir : 18h en France, 19h en Italie, voire 20h en Espagne. Ce dernier pays montre une grande rupture entre 14 et 15h. De plus, on observe moins d'activité professionnelle l'après-midi en Italie et en Espagne du fait probablement de problème de garde d'enfants.

On se dit que finalement les modèles italiens et espagnols incitent les femmes à rester à la maison pour s'occuper de leurs enfants. En effet comment voulez-vous travailler entre 15 et 19h alors qu'il vous faut aussi être présent auprès de vos enfants. C'est donc aussi l'organisation des temps sociaux, la structuration des journées, qui est re-questionnée par l'entrée des femmes sur le marché du travail.

OPINION DES EUROPÉENS SUR LES PROBLÈMES D'ARTICULATION DES TEMPS DES FAMILLES

La deuxième enquête European quality of Life Survey « *Family Life and work* » nous permet de mesurer l'opinion des européens relative aux problèmes d'articulation des temps des familles.

4 indicateurs de pression temporelle

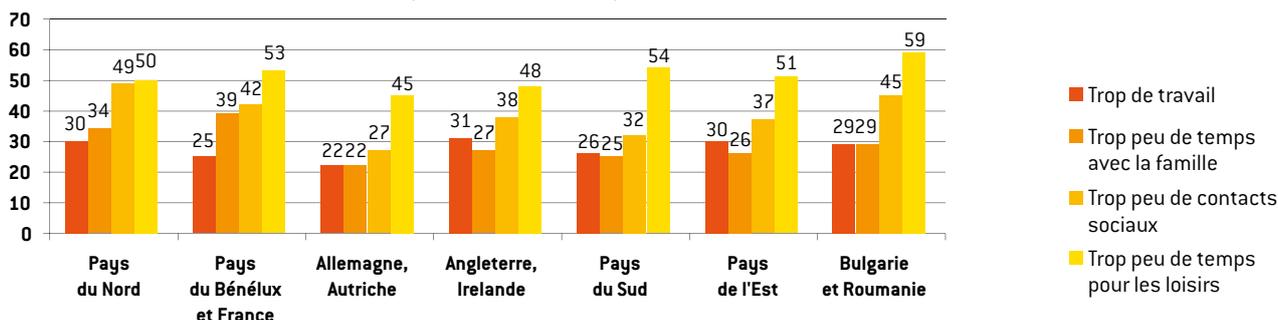
Que ce soient les Pays du Nord, le Bénélux ou la France, on a des situations assez semblables. Les problèmes d'articulation des temps vont surtout être évoqués parce que les deux parents travaillent. La charge hebdomadaire du couple ou de la famille monoparentale a été alourdie et ce n'est pas évident au quotidien, même avec une bonne offre de garde d'enfants.

Au niveau de l'Allemagne, de l'Autriche, de l'Angleterre et de l'Irlande, cela semble un peu plus facile au quotidien car on a moins de couples biactifs et de monoparentalité.

Dans les pays de l'Est, on va cumuler toutes les difficultés avec des salaires souvent assez bas, peu de modes de garde et les deux parents qui travaillent.

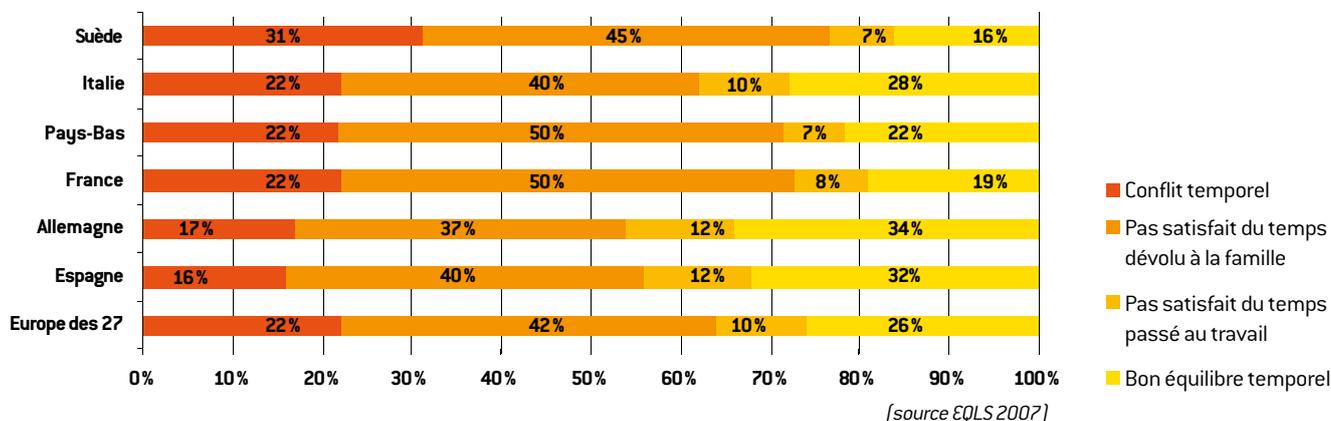
On voit finalement que l'organisation des temps sociaux sur l'ensemble de l'Europe est très différente d'un pays à l'autre ainsi que les ressentis.

INDICATEURS DE PRESSION TEMPORELLE (SOURCE EQLS 2007)



LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

CONFLIT TEMPOREL ENTRE LE TRAVAIL ET LA VIE DE FAMILLE EN %



Conflits temporels entre travail et vie de famille

Concernant les conflits temporels entre le travail et la vie de famille, ce qui est très marquant c'est le pourcentage de réponses « *conflit temporel + je ne suis pas satisfait du temps dévolu à la famille* », qui va de 54 % en Allemagne, jusqu'à 76 % en Suède, avec des conflits temporels effectifs entre 16 % et 31 %.

Pour conclure, nous progressons, mais n'avons pas encore atteint une bonne organisation des temps sociaux, même si aujourd'hui le souhait des femmes est de travailler. Mais à quel prix ?

Les bureaux des temps en action, une méthodologie qui s'affirme

TABLE RONDE

Dominique ROYOUX

« Méthodologie » veut dire qu'il y a eu beaucoup d'expériences sous formes de mobilisation et de participation, en matière également de repérage des usages, partagés ou non, d'élaboration d'indicateurs et de formes de suivi dans le temps. Par la diversité des apports des uns et des autres, nous allons évoquer chacun de ces points.

Pour rester dans les temps et mener cette table ronde de manière dynamique, je vais demander à chacun un point positif (mis en œuvre sur leur territoire ces dix dernières années ou récemment), un point négatif et une piste de progrès. Je vais commencer, à tout seigneur tout honneur, par Jocelyne puis je demanderai à Marie de s'exprimer : une élue, une technicienne.

Jocelyne BOUGEARD

Point positif : un portage au niveau politique et au plus haut niveau. Sans cela, difficile d'avancer. Un point négatif : tout le monde est d'accord avec la transversalité. Il le faut, elle est exigeante, nous ne savons pas bien faire que l'on soit élu ou administratif. Nous aborderons donc certainement tout à l'heure la question du rattachement qui est une réponse centrale pour dépasser ces difficultés.

Dominique ROYOUX

Sur la méthodologie, tu parles de portage politique. Est-ce que dans les relations entre le bureau des temps de Rennes et l'ensemble des partenaires, un effet levier a été particulièrement décisif pour avancer dans la mise en place de vos actions ?

Jocelyne BOUGEARD

Oui. D'abord, nous l'avons inscrit dans notre programme politique municipal, ce qui nous donne une légitimité, une obligation. Les constats sont difficiles.

En 2008, lorsque nous avons établi un bilan de mandat, aucun d'entre nous n'était assuré de la pérennité du bureau des temps, de la reconnaissance du travail qui était fait. Aucun de nous n'était sûr, le mois suivant, d'être en capacité de nous retrouver. Mais nous avons été tous présents en avril 2008 et tous les bureaux des temps ont été reconduits. Nous ne pouvons que le souhaiter – c'était le cas à Rennes –, nous l'avons réinscrit dans notre programme municipal. Pour autant, une petite unité physique avec des moyens limités (sauf pour Rennes), concentrés, mal situés, a été un obstacle actuellement en cours de dépassement, mais qui est un point compliqué sur la situation physique même du bureau des temps ; or la situation physique a aussi de l'importance.

Marie JACQUIN-PAVARD

Chef de projet mission temps, Strasbourg

Le fait d'adhérer à l'association Tempo était pour moi un point important du développement de ma démarche. D'autant que la mission des temps est en place depuis moins de deux ans. Je suis seule avec un quart de temps de secrétariat depuis peu (une victoire), sur la base d'une lettre de mission claire et largement diffusée dans toute la collectivité, dans toute l'administration. J'avais à réaliser un diagnostic des enjeux du territoire et un plan d'action.

Pour y parvenir, j'ai constitué une équipe projet mobilisant des référents des différentes directions. Le but était que ces personnes alimentent ce diagnostic et ce plan d'action, de leur travail, de leur compétence, de leur expertise et de leurs dossiers. Le but du jeu était aussi que ces référents soient des ambassadeurs dans leur direction, etc.

Cette équipe projet a été difficile à mettre en place, à mobiliser, et surtout à fidéliser. Elle a été source d'actions concrètes pour lesquelles ils m'ont sollicitée.

POINTS POSITIFS : LA RÉORGANISATION DU TEMPS

Ce projet a fait l'objet d'une évaluation positive, mais celle-ci a du mal à être diffusée dans d'autres directions. Pouvoir mener tout de suite des actions qui soient visibles, lisibles, qui nous identifient est essentiel.

Autre exemple : l'intégration des questions de temps dans l'aménagement d'un quartier de Strasbourg, la presqu'île Malraux pour ceux qui la connaissent. Ce sont des petites victoires acquises grâce à cette équipe projet.

Depuis juin dernier, nous disposons d'un diagnostic et d'un plan d'action de 23 fiches, qui ont été soumis aux élus, lesquels ont émis un avis favorable. La mise en œuvre est donc amorcée.

POINT NÉGATIF : UNE DIFFICULTÉ À CONVAINCRE

La méthode a du mal à se mettre en place parce qu'il y a une difficulté à convaincre les directeurs. Notre collectivité compte une trentaine de directions avec une administration commune à la fois pour la ville et la communauté urbaine de Strasbourg, et une seule directrice... Malgré mon positionnement auprès de la direction générale et ma visibilité dans l'organigramme, on me dit souvent « politiques temporelles égalent politiques un peu gadget, surtout dans un contexte de disette budgétaire. Pour certains, cette mission est presque un luxe. Nous discutons et avons des réflexions. Il y a des choses intéressantes, mais dans les directions thématiques (surtout dans les directions techniques très masculinisées), nous avons du mal à voir comment faire prendre en compte les questions de temps. Parler du temps peut leur apparaître comme une perte de temps, très éloignée

de leur domaine. Tout cela fait son chemin, mais il faut vraiment que nous ayons plus de temps, que les différents directeurs se mettent dans une posture différente, que nous réussissions à les convaincre et à faire bouger leurs lignes. Il faut persévérer, continuer à sensibiliser, promouvoir. Il faut vraiment avoir la foi, l'énergie, la santé et être entouré de personnes qui sont vraiment là pour vous soutenir, vous encadrer, ce qui est le cas de mon Directeur Général Adjoint.

Patrick VASSALLO

Conseiller municipal à Saint-Denis, délégué à l'égalité des droits, aux services publics, aux prestations administratives et aux temps de la ville

Si Saint-Denis est un territoire historique des politiques temporelles, quelqu'un a beaucoup compté dans mon parcours et dans mon appropriation de ces politiques : je voudrais saluer Jean-Claude Vidal, ancien responsable des études du secteur local de Saint-Denis qui nous a quittés trop vite, trop tôt et trop mal.

POINT POSITIF

La façon dont nous avons mis en place la pause méridienne à Saint-Denis, à la fois dans la façon dont l'expérimentation sur cinq groupes scolaires a été menée, avec l'ensemble des personnels concernés, les équipes pédagogiques et l'ensemble des personnes intervenantes, fort nombreuses et relevant de différentes directions. Mais aussi la façon dont ce dialogue a été mené avec les parents dans les conseils d'écoles avec notamment les délégués de parents, et la façon dont deux axes majeurs ont été portés dans cette question :

- comment mieux respecter le temps des enfants et comment, reprenant ainsi l'idée que l'enfant est une personne, cela s'inscrit-il concrètement dans ces politiques municipales, sachant qu'à Saint-Denis, 72 % des enfants fréquentant les écoles maternelles et primaires mangent à la cantine, et que pour certains, c'est le seul repas à peu près correct de la journée ?
- comment fait-on, sachant que la ville n'a pas de critères de sélection et donc que tous les enfants, quelle que soit la situation de leurs parents, peuvent manger à la cantine ? Chacun imagine bien que pour un repas qui revient à peu près à 8,08 euros, et dont le tarif maximum est de 3,92 euros, c'est un effort de mobilisation, de construction d'une réponse et un effort financier non négligeable.

Les premières semaines d'expérimentation sur l'ensemble des 54 écoles, indiquent de façon très générale et très massive, à part quelques ajustements très ponctuels et souvent très localisés, un pari réussi. Pour 1 million d'euros par an, c'était un challenge politiquement et concrètement tout à fait réel.

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

POINT NÉGATIF

La tentative de mieux faire coïncider les horaires de nettoyage, avec plus d'humanité des rapports. Il y a trois ans, cette idée a été d'abord perçue au sein de l'équipe municipale comme une bonne initiative, politiquement et humainement intéressante, mais peut-être pas prioritaire. Je n'emploierai pas le terme « gadget », mais je ne suis pas sûr que dans la tête de nos excellents collègues, certains ne le pensaient pas...

Dans l'administration, cela a été immédiatement perçu par un certain nombre de directions comme un nouveau souci dont elles n'avaient pas besoin. On a eu droit à une fermeture totale de la part de l'administration et notamment de la direction générale. J'espère reprendre ce chantier dans l'externalisation du nettoyage de la bourse du travail. Mais si nous le refaisons un jour, il faudra s'y prendre autrement au niveau de la méthodologie et voir de très près comment remettre ce chantier sur les rails.

LES PISTES DE PROGRÈS

Nous avons fait en sorte que les politiques des temps ne soient pas l'exclusivité d'une mission temps de la Ville ni la danseuse d'un élu : il y a une assez bonne osmose, une complémentarité entre ce qui peut être fait par des techniciens (ou maintenant le cabinet) et des élus, y compris sur certains chantiers.

Sur une ville de 110 000 habitants, avec une grande diversité et un très gros développement, autant le transfert transversal de la mission du pôle Ressources vers le cabinet du maire marque une reconnaissance plus forte, autant je pense qu'il nous faudra trouver les moyens nécessaires à la fois pour être pertinents par rapport à l'ère géographique concernée car nous ne pouvons pas avoir une politique des temps sur Saint-Denis qui ne s'élargit pas sur l'ensemble de l'agglomération, même si par ailleurs des coopérations se nouent avec Paris.

Il faudra aussi trouver des moyens. Cela apparaît parfois comme du poil à gratter, mais dans le lissage de la pensée unique ce n'est que le regard un peu décalé porté de façon scientifique et déterminée sur des inégalités que l'on ne voit pas. D'excellents photographes vous diront que ce n'est pas en étant au milieu d'une foule que nous la voyons le mieux, mais depuis la marge. Les moyens donnés aux politiques temporelles permettent donc d'attraper par les marges ce qui ne va pas au milieu pour pouvoir transformer l'ensemble.

Thomas PEREZ-VITORIA

Je vous remercie de m'accueillir et je vous prie de bien vouloir excuser Mao Péninou retenu à Paris. Je me permettrai de faire, en votre nom à tous et au nom de Mao, une spéciale dédicace à la ville de Rennes pour son action. À la ville de Paris, je ne compte plus le nombre de réunions où sur les questions de gestion d'espaces

publics, de politiques temporelles, de politiques de la ville, quand quelqu'un, en fin de réunion, avance l'idée de faire une étude benchmark pour voir ce qui se fait ailleurs, il y a toujours quelqu'un pour dire qu'il faut aller voir à Rennes. J'ai commencé ma carrière de chargé de mission par un voyage à Rennes pour venir voir le dispositif de correspondants de nuit dans les années 2000, que nous avons ensuite recopié et mis en place. Merci de continuer à faire ce travail d'innovation.

LA MÉTHODE

Les politiques temporelles ont développé une méthodologie particulière qui s'inspire assez de ce qui a été fait dans le cadre des politiques de la ville, avec des vraies symétries et convergences dans le mode de travail.

Les états généraux de la nuit de Paris de novembre 2010 illustrent parfaitement ce que peuvent donner les politiques temporelles et ce qu'elles peuvent mettre en œuvre. Schématiquement, les professionnels de la nuit, barmen et patrons de boîtes de nuit, se plaignaient de la somnolence de la nuit parisienne, et se plaignaient de leur difficulté de continuer à travailler et de dynamiser la nuit parisienne.

Deux mois après, nous recevions une pétition de riverains parisiens rassemblant plusieurs dizaines de quartiers et se plaignant au contraire du dynamisme de la vie parisienne... Le maire de Paris était donc directement sollicité pour répondre à ces questions. Nous avons immédiatement retraduit cet antagonisme ponctuel sur une question précise en disant « *la ville de Paris va répondre globalement sur la question de la nuit à Paris, pas uniquement sur la question de ceux qui veulent dormir ni uniquement sur la question de ceux qui veulent sortir, mais plus globalement, qu'est-ce que la nuit dans une ville comme Paris* ».

Nous avons donc décidé de traiter du temps reposé, du temps travaillé et du temps festif. Nous avons immédiatement mis en place des ateliers avec des chercheurs, avons lancé des études. Nous avons rencontré un maximum d'acteurs physiquement car, comme le disait Edmond Hervé, un certain nombre de questions prennent du temps, avec des réunions physiques, des échanges. Ce que les acteurs représentent est éminemment important.

Un travail de recontextualisation, de globalisation et d'analyse politique a permis de prendre en compte la complexité. Au lieu de répondre à une question par une réponse binaire, nous avons mis sur la table la totalité des questions sur la nuit à Paris. Une prise de position franche sur le modèle souhaité, à savoir le refus d'une nuit 24h sur 24 mais plutôt la volonté de préserver un temps particulier avec ses mystères, ses angoisses et ses spécificités qui font de la nuit un temps magique.

Nous avons aussi rapidement décelé que la nuit aggravait les inégalités. Vous êtes seul et sans logement le jour, c'est compliqué ;

la nuit, ça l'est encore plus. Si vous êtes une femme seule avec des enfants, le jour à la limite, ces derniers sont à l'école, le soir et la nuit vous êtes seule avec eux et immédiatement, nous voyons comment la nuit aggrave la solitude, la déprime, etc.

Puis nous avons débouché sur un certain nombre d'ateliers de réflexion et des solutions. Les deux derniers Conseils de Paris ont d'ailleurs fait voter une demi-douzaine de délibérations qui vont expérimenter un certain nombre de dispositifs. Là encore, c'est la méthode des bureaux des temps et des politiques temporelles qui, plutôt que d'imposer un modèle par le haut, ont une capacité à expérimenter des actions qui vont ensuite, par capillarité, convaincre les autres acteurs de leur intérêt et déboucher sur une volonté de ces acteurs de les mettre en œuvre.

Conclusion : une réelle capacité d'analyse, une parole politique forte, de l'expérimentation, de l'évaluation, ensuite et bien entendu regarder ce qui se fait ailleurs.

QUELQUES ACTIONS CONCRÈTES QUI ONT DÉBOUCHÉ

- L'expérimentation de médiateurs de la nuit festive (différents des correspondants de nuit, médiateurs sociaux qui interviennent dans les quartiers un peu plus défavorisés) sur le modèle de ce qui se fait à Barcelone, c'est-à-dire la mise en place d'une médiation festive avec des artistes qui vont essayer de raisonner les fêtards parisiens en essayant de leur faire baisser un peu le son, et afin de maintenir une conciliation sur ce besoin de fête à Paris, car c'est aussi une question d'honneur et de prestige que l'on puisse continuer à faire la fête à Paris.
- L'expérimentation de l'ouverture d'un foyer pour ados le soir dans les centres d'animation : l'adolescent a un temps particulier, il n'a pas forcément envie d'avoir une activité encadrée et préfère rester entre ados. Réfléchir à une salle qui puisse accueillir ces ados des foyers, comme il y en avait dans les MJC autrefois, avec par exemple un baby-foot. Proposer ponctuellement des activités à ces jeunes, dans un endroit à eux, car nous savons bien que dans les quartiers populaires, à trois ou quatre dans une chambre, il n'y a pas d'espace à squatter, où rester tranquille avec ses amis.
- Un travail sur l'adaptation des dispositifs de prévention sur l'alcoolisme, non plus uniquement dans les boîtes de nuit, mais aussi dans les bars parce que les bars sont un peu festifs. Je vois qu'à Rennes, ça marche plutôt bien. Ces actions représentent plusieurs centaines de milliers d'euros. En temps de crise, c'est une gageure. En tout cas, c'est une grande fierté pour nous de poursuivre et d'innover encore sur les politiques temporelles.

Anne-Marie MONOMAKHOFF

Ancienne présidente du réseau Tempo territorial, responsable au Conseil général de la Gironde et consultante en management et stratégie

POINT NÉGATIF

Chez nous, le point négatif a sans doute été la difficulté de mobiliser les élus, notamment sur une longue durée.

POINTS POSITIFS

La transversalité et la concertation que nous avons pu créer en interne sont des points positifs qui contribuent aujourd'hui à l'avancée du projet et à une prise en compte plus fréquente des temporalités. L'implication et la contribution des différentes directions concernées par les diagnostics spatio-temporels au sein du Conseil général de la Gironde, se révèlent aujourd'hui des facteurs-clés d'une progression de la diffusion des politiques temporelles, lente certes mais qui commence à avoir différents débouchés.

LES ÉLÉMENTS DE MÉTHODE IMPORTANTS

Nous avons proposé de nous inscrire dans un projet stratégique de la collectivité – Solidarité 2013 – dans lequel la problématique d'une meilleure accessibilité aux équipements sociaux avait été repérée comme une attente des élus. Nos équipements sont-ils accessibles à tout le monde, particulièrement à nos maisons de solidarité et d'insertion (MDSI), nos centres sociaux ? Comment et dans quels délais des publics plutôt défavorisés et « captifs », peuvent-ils y accéder, avec les transports publics notamment ? Nous avons ensuite fait valider notre orientation à différents niveaux, politique et de direction générale, ce qui ne signifie pour autant que le portage politique ait été extrêmement fort jusqu'à présent.

En revanche, nous avons très tôt impliqué les directions : le projet a été construit avec les directions concernées, les directions sociales, en s'inscrivant dans leur projet global d'évolution de l'organisation des centres sociaux. Les 32 MDSI, réparties sur le territoire, doivent être regroupées autour de 10 centres sociaux. Il y a donc à la fois des problèmes structurants, d'équipement et d'investissement, avec des contraintes fortes puisque peu de choix en termes d'immobilier, et des problématiques d'évolution des modes de fonctionnement et d'organisation des services et des personnels.

L'accessibilité met en jeu principalement des questions de distances et de délais de transports et d'horaires. Nous avons alors travaillé, avec les directions, sur deux autres projets en simultané :

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

- les transports de cars départementaux et leurs interconnexions avec les autres modes de déplacement (tram, train, bus, voiture), mais aussi les modes doux ;
- l'accessibilité aux collèges, les collégiens étant également un public captif d'enfants et d'adolescents qui utilisent les transports départementaux.

Avec 104 collèges en Gironde et donc des réseaux de transports extrêmement denses, il est très difficile de savoir combien de temps met un enfant pour aller au collège en car. Utilisent-ils beaucoup les transports scolaires, est-ce que ce sont les parents qui les véhiculent, est-ce qu'ils utilisent les vélos (développement des modes doux) ?

Cette triple approche (sociale, scolaire, transports) a été menée à travers des ateliers thématiques spécifiques et des groupes de travail pluridisciplinaires, permettant un enrichissement des apports. Elle a bénéficié de l'accompagnement technique du laboratoire *Image et Villes*, de Strasbourg. Une cinquantaine d'indicateurs physiques, testés sur 6 équipements (3 sociaux, 3 collèges) et sur le réseau de transports, a été retenue. Nous en avons fait une présentation, animée par leur direction, à l'ensemble des travailleurs sociaux, dont certains avaient été mobilisés lors des enquêtes ou tout au long du projet, ainsi que lors de réunions d'urbanisme. Dans les deux cas, cela a suscité des réactions tout à fait intéressantes et une prise de conscience de l'apport des temporalités dans un projet et dans une politique publique.

PISTES DE PROGRÈS

A partir de cette expérimentation sur des équipements-tests, nous avons développé une méthode d'analyse en termes de diagnostic spatio-temporel qui doit se déployer progressivement sur l'ensemble des équipements sociaux, avec en toile de fond l'analyse des possibilités d'évolution des transports départementaux. Dans cette méthodologie pluridisciplinaire et multipartenariale, les regards des uns et des autres sont très importants. Il est également indispensable de prendre en compte les spécificités et les impératifs des domaines et directions concernés pour co-construire, tester, valider puis mettre en œuvre des réponses qui s'adaptent aux différents services.

Jean-Yves BOULIN

POINT NÉGATIF

Après une période de forte innovation au début, un effet de mimétisme s'est installé aujourd'hui. Des choses appliquées ailleurs sont reprises, mais il y a peu de réelle innovation. J'appelle à une capacité à innover.

POINTS POSITIFS

Le fait d'avoir initié un processus d'analyse, d'étude et de construction d'un diagnostic partagé. Le fait également d'avoir su instiller une transversalité en faisant tomber les murailles séparant les différents services des collectivités.

PISTE DE PROGRÈS

L'articulation des échelles ou comment intégrer aussi les politiques temporelles dans les plans d'urbanisme ou d'aménagement du territoire. La dimension du temps comme élément indissociable de celle de l'espace et inversement.

Thomas PEREZ-VITORIA

POINT NÉGATIF

Il y a vraisemblablement une crise de croissance des politiques temporelles où effectivement on a repris les bonnes pratiques. Je l'assume. À Paris, nous mettons en place le temps de travail des agents d'entretien en journée. Certes, nous n'avons pas inventé l'idée, mais nous allons arriver à 40 % des surfaces de bureaux traitées.

Outre cette crise de croissance, il faut que nous soyons vigilants à ne pas nous comporter comme les gardiens du Temple des politiques temporelles.

POINT POSITIF

Un certain nombre de directions, d'adjoints au maire et de politiques se sont appropriés cette question de la nuit et du temps. Je pense à l'éducation populaire, à des entreprises (une société de parking notamment), qui vont faire eux-mêmes un travail.

PISTE DE PROGRÈS

Bien entendu, il s'agit de maintenir une structure de veille, une structure innovante, une tête chercheuse en termes de bureau des temps et donc de faire vivre la politique temporelle. Comme pour la politique de participation des habitants, si chaque direction intègre les notions temporelles, cela va démultiplier les projets.

Anne-Marie MONOMAKHOFF

POINTS POSITIFS

En termes de déploiement, au Conseil général de la Gironde, l'un des effets induits le plus satisfaisant est le fait de voir que les services de l'urbanisme se sont saisis de ces aspects temporels, les intègrent aujourd'hui dans les SCoT et inter-SCoT, donc dans des démarches communales, et que des données temporelles vont être intégrées dans un observatoire départemental en cours de constitution.

Lors des ateliers publics autour de l'Agenda 21, les questions temporelles ont également beaucoup animé les relations avec le public et ses questions. L'Agenda 21 intercommunal et l'Agenda communal sont aussi des vecteurs de diffusion.

PISTES DE PROGRÈS

Pensons à l'articulation des temps et des temporalités. Dans une collectivité et dans ses projets, nous avons à prendre en compte le temps politique, le temps administratif, le temps sociétal et le temps du changement. De même, au sein des projets, il y a des échelles de temporalité différentes entre le temps du projet, le temps de sa réalisation et le temps des effets induits. Dans l'ensemble de nos actions temporelles et dans le développement de Tempo, nous nous confrontons aussi à des échelles de temporalité différentes. Je crois qu'il faut l'intégrer dans nos réflexions.

Marie JACQUIN-PAVARD

PISTES DE PROGRÈS

En ce qui concerne les points à améliorer, à Strasbourg, nous nous attachons maintenant à diffuser de plus en plus en externe notamment parce que je suis convaincue que cela va permettre de booster en interne, à associer les partenaires du territoire, à les sensibiliser aux questions temporelles. C'est agir de façon concertée et cohérente sur les temporalités du territoire.

Que ce soit à travers une étude sur Strasbourg la nuit et comment mieux vivre ensemble la nuit qui, comme le disait Thomas, a vraiment une approche très globale et couvre tous les aspects de la nuit, que ce soit à travers ce dossier-là ou à travers le lissage des heures de pointe, que ce soit à travers les scolaires ou les salariés, c'est vraiment à travers ces actions concrètes qu'on espère diffuser le plus largement possible la question des temporalités.

Jocelyne BOUGEARD

CONCLUSION

Afin de rendre légitimes les politiques temporelles, il s'agit de penser à couvrir et à s'intéresser à différents sujets (au risque de croire que l'on se disperse). Nous en sommes en effet encore à démontrer notre légitimité. Nous avons des identités et des actualités de territoire ; il faut se fixer des priorités dont certaines doivent être à très court terme, parce que la lisibilité est importante, intéressante, dynamique. Un travail interne est à faire même si ce n'est pas facile.

Il faut aussi des priorités à long terme, celles que nous ne partagerons pas, dont on ne verra pas la finalisation, mais l'engagement de l' élu est justement de se projeter.

Enfin, il faut que l'on parvienne à convaincre que ce sont tous les

niveaux de collectivités qui peuvent et qui doivent s'y intéresser. Jusqu'ici, nous avons du mal à inviter les territoires ruraux à le faire ; seul le Conseil général de la Gironde a pu faire un travail vraiment pertinent sur la saisonnalité par exemple. La Drôme nous a rejoints depuis peu.

Nous devons intéresser tous les niveaux des collectivités, particulièrement ceux de l'intercommunalité parce que leurs compétences sont de plus en plus fortes – la réforme des collectivités locales vient les renforcer. Il faut les intégrer le mieux possible.

Quels enjeux pour demain ?

Jocelyne BOUGEARD

J'ai la chance d'inviter mon collègue Sébastien Sémeril auquel nous avons demandé de réfléchir aux enjeux pour demain. Sébastien est aujourd'hui président pour la ville de Rennes du groupe culture, sport et temps. Il était dans le précédent mandat élu aux nouvelles technologies, et c'est aussi le lien avec nos prochaines journées. Je le remercie car trop rares sont les élus qui soutiennent le travail du bureau des temps.

Sébastien SÉMERIL

Adjoint au maire de Rennes, président du groupe Culture, Sport et Temps

Merci Jocelyne. Je vous dis d'abord bonjour parce que c'est la moindre des politesses, surtout dans notre région. J'espère ne pas être l'incarnation de ce que nous avons beaucoup entendu ce matin, à savoir le temps comme facteur d'inégalités puisque le fait d'intervenir à 13h06 me fait penser inévitablement à ce beau dicton de nos marins bretons « un sac vide ne tient pas au vent ». Je voudrais par avance vous remercier de votre attention. Je vais essayer d'être le plus concis possible et agréable sur cette pause méridienne qui ne cesse de se raccourcir depuis ce matin.

HORAIRES D'OUVERTURE

Je voudrais faire une passerelle entre le dernier atelier et cette intervention, ma collègue Jocelyne Bougeard étant trop humble par rapport à son travail : j'ai eu l'occasion de travailler récemment avec le bureau des temps sur un élément très concret intéressant ma délégation : l'ouverture des piscines dans notre ville de Rennes. En effet, nous avons aujourd'hui une demande de plus en plus forte de la population qui, excellente nouvelle, utilise de plus en plus nos équipements aquatiques. Mais il nous fallait trouver le bon équilibre et surtout ne pas répondre aux sirènes pouvant nous emmener vers du 24h sur 24, travers dangereux y compris dans la conception même du sujet : le temps familial.

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

Nous avons pour objectif l'inauguration d'une nouvelle piscine des Gayeulles au nord-est de Rennes. Nous avons convenu de réfléchir à deux choses : l'élément tarifaire et l'élément temporel. Concernant ce dernier, nos horaires d'ouverture sont-ils adaptés aux besoins de la population ? Le bureau des temps a été un formidable outil interne à la collectivité locale pour approcher cette thématique avec un regard à la fois scientifique et d'usage.

Un grand enseignement : des choses que l'on pensait avérées sont totalement tombées. Par exemple la demande de nager à l'australienne, très tôt le matin avant d'aller au travail. Mais aussi nager très tard, ville étudiante oblige, pourquoi pas après 22h jusqu'à minuit, etc. Le grand enseignement de cette étude, réalisée par le bureau des temps, est que ces temporalités un peu à la mode, retombaient, et n'étaient pas vraiment une demande de la population.

Une très forte attente pour le temps du midi : nos horaires d'ouverture étaient particuliers, certaines piscines fermant le midi pour assurer le temps social des équipes et leur renouvellement, y compris en centre-ville. Plus de 70 % du public féminin nous ont dit que le temps du midi était souvent un temps pour soi, le temps du soir étant bien sûr plus familial.

Cette expérience a démontré l'utilité d'avoir un bureau des temps au sein d'une collectivité comme la nôtre. Les bureaux des temps ont évidemment un rôle à jouer en interne dans les collectivités. Il faut penser à les solliciter, c'est notre rôle d'élu. On voit bien qu'une approche temporelle sur un certain nombre de politiques publiques semble essentielle si l'on veut correspondre au mieux aux attentes de la population.

Première partie : la maîtrise d'usage.

Nous avons aujourd'hui besoin d'un outil permettant de manière très objective d'appréhender un peu mieux l'usage des habitants, ce qu'ils attendent, la difficulté étant surtout l'évolution de ces usages.

Deuxième partie : la recherche de nouveaux indicateurs de richesse sociale, de bonheur...

Comment passer de la recherche subjective du bonheur à la valeur objective de celui-ci ? Plusieurs rapports indiquent que calculer simplement la richesse en valeur ne suffit plus. Dans les années à venir, l'approche temporelle ne pourrait-elle devenir un indicateur permettant de compléter les indicateurs existants ?

Troisième partie : le temps pour soi et le numérique.

Rennes est un terreau numérique très important. Le temps pour soi nous interroge en tant qu'élus mais aussi en tant que citoyens et parents. Il est étonnant de voir le mode d'utilisation de l'informatique par les classes de CP, mais aussi de maternelle grande section ! Je suis frappé par leur très grande capacité d'utilisation, surtout par leur capacité de faire plusieurs choses en même temps. La notion de concentration m'interroge : peut-on tout faire en même temps et au même moment ?

PREMIÈRE PARTIE :

LE TEMPS COMME OUTIL D'AMÉNAGEMENT URBAIN : MAÎTRISE D'OUVRAGE OU MAÎTRISE D'USAGE

Je ne pouvais pas ne pas citer le spécialiste Jean-Yves Boulin : « *La science urbaine et l'architecture nous paraissent devoir intégrer la double notion d'espace et de temps vécus tant dans la conception des aires spatiales que dans celle des bâtiments* » [Futuribles, 2003].

Cette problématique se pose aujourd'hui aux pouvoirs publics, en tout cas aux aménageurs publics puisque nous avons globalement une excellente expertise en matière de maîtrise d'ouvrage, particulièrement à Rennes. En caricaturant, la maîtrise d'ouvrage s'intéresse à la question de l'espace et à celle du volume, mais pas forcément à celle du temps. Dans nos politiques publiques, notamment urbaines, nous avons besoin de faire apparaître cette maîtrise d'usage non pas en opposition, et sans doute pas en contradiction, mais bien en complément. Cela permettrait d'appréhender les comportements sociaux, leurs évolutions et surtout les attentes du public.

1. La mixité des usages

Il existe aujourd'hui une difficile cohabitation entre la ville qui dort, la ville qui travaille et la ville loisirs ou de fêtes. Surtout quand nous sommes attachés à ne pas forcément dépeupler nos centres-villes, à faire en sorte qu'il continue d'exister des quartiers en cœur de ville. Cela est sans doute propre à des villes ayant connu de

très profondes mutations urbaines ces dernières années, comme Berlin. Néanmoins, nous voyons de plus en plus apparaître de la mixité d'usages ou mixité de fonctions. En effet, à côté de la mixité sociale, une mixité des usages permet concrètement, y compris dans la conception même du bâtiment, d'entrevoir des usages pouvant apparaître à première vue antinomique : un immeuble qui viendrait accueillir des bureaux l'après-midi, donc des employés salariés, et accueillir le monde la nuit après 19h, peut sembler saugrenu. Mais à Londres ou à Amsterdam, ça fonctionne très bien et permet de répondre à une attente de la jeunesse à la recherche de lieux de vie gratuits, pour se retrouver. Quand on voit le nombre de mètres carrés dédiés aux étudiants dans l'immobilier, on constate une véritable problématique d'espace pour se retrouver, alors qu'autrefois, on pouvait s'inviter mutuellement dans des appartements.

2. L'approche économique

La France est la puissance accueillante de l'organisation du championnat européen de football en 2016. J'en parle d'autant plus facilement que Rennes a retiré sa candidature quand elle a eu l'occasion de lire le cahier des charges de l'UEFA (Union des Associations Européennes de Football)... Cette problématique nous permet de voir qu'entre la Coupe du Monde 98 et l'Eurofoot 2016, nous sommes passés d'une approche exclusivement quantitative – grands équipements sportifs pour accueillir un maximum de personnes – à une approche économique.

Dans les démarches actuelles (projet de Lille ou bien les rénovations du vélodrome de Marseille et du Parc des Princes) est venue s'ajouter à cette question de la capacité une approche consistant à pouvoir y consacrer de nouvelles activités, en travaillant sur **la diversification du site**.

Comment permettre aux clubs de diversifier leurs offres économiques et de ne plus être dépendants des droits de télévision ou du merchandising ? On va rechercher une nouvelle forme d'offres de loisirs sur la ville permettant d'utiliser ces équipements plus de deux fois par mois, voire quatre fois. Passer d'un équipement qui organise deux ou trois matchs par mois à un équipement qui vit au quotidien et invite supporters et supportrices à venir, aussi bien en dehors des temps de matchs, pour acheter, faire du sport, aller au cinéma, aller à la piscine. Une diversification économique également en termes d'accueil d'événementiel, de réunions. L'approche temporelle est posée aussi par ces nouveaux équipements car il est de plus en plus difficile, vis-à-vis du citoyen contribuable, d'engager des dépenses aussi importantes que celles de la rénovation d'équipement avec au final une utilisation qui serait extrêmement réduite ou spécifique.

3. L'utilisation du patrimoine scolaire

Dans toutes les collectivités locales, particulièrement dans les villes, nous sommes confrontés à un patrimoine, soumis à des nouvelles normes incitatives et qui vont devenir coercitives dans les années à venir. La question énergétique est cruciale pour nos collectivités car si l'on s'intéresse à la consommation énergétique d'un certain nombre de nos équipements, notamment des piscines, la question de la rénovation se pose.

Si l'on y ajoute d'autres obligations comme l'accessibilité, quid de l'utilisation de ces équipements face à leur investissement ? Le patrimoine scolaire est utilisé aujourd'hui à mi-temps dans notre pays. Lorsqu'on regarde les factures énergétiques, et surtout le coût d'investissement conséquent à venir (10 à 20 groupes scolaires à rénover), l'approche temporelle, l'approche des usages, est intéressante. Même si c'est compliqué (le temps sociétal doit rencontrer le temps social), à travers ces investissements et les besoins de la population de se retrouver – seniors actifs dans les quartiers, situation des personnes seules –, on a besoin de petits abris ou lieux dans les quartiers pour accueillir ces populations.

Les groupes scolaires ne sont-ils pas des lieux pertinents ?

Compte tenu de leur disposition même dans la ville, par quartiers, par îlots. Quand vous y ajoutez la disparition des logements de fonction dans nos écoles, la question se pose véritablement. Elle est compliquée parce qu'il y a des enjeux de responsabilité et de cohabitation difficile entre accueillir des enfants avec les risques que cela imposent et les besoins de la population. Là encore, l'approche temporelle est plutôt intéressante, notamment pour ne pas se retrouver dans des querelles opposantes, et avoir plutôt une approche constructive de la question.

4. La transition en douceur d'un quartier en évolution

Dans le quartier de Maurepas, au nord-est de la ville de Rennes, nous avons **un musée éphémère** sur l'immeuble du Balleroy. Lorient est la première ville à avoir conçu ce type de concept. Ce projet va être démoli pour accueillir la future station de métro. Entre la phase de déménagement des habitants, avec les problématiques sociales, humaines, psychologiques induites, et la démolition effective, on a maintenu cet immeuble dans le temps. Nous avons travaillé avec des collectifs et avec les habitants à l'idée d'un musée éphémère avec des objets de la vie quotidienne de ses occupants. Ce musée est ouvert à la population. Cet exemple montre bien la suspension d'un temps urbain. Edmond Hervé a l'habitude de dire « *on mesure l'activité économique d'une aire urbaine à son nombre de grues* ». Nous avons la chance incroyable d'avoir un dynamisme extraordinaire, des perspectives démographiques très importantes. Mais cela nécessite de grandes responsabilités notamment par rapport

LES BUREAUX DES TEMPS, 10 ANS DÉJÀ. ET DEMAIN ?

à ces mutations urbaines car cette évolution de la ville, qui se reconstruit sur elle-même, est parfois difficile pour celui qui habite à un endroit précis, qui voit et vit cette mutation.

Ce type de projet répond peut-être à un besoin de la population de « ralentir » le temps, de prendre le temps de comprendre ce qui va se passer. Les habitants de cet immeuble ne sont pas contre l'arrivée du métro, bien au contraire, mais ils nous ont demandé de prendre un peu de temps pour qu'eux-mêmes puissent faire le cheminement pour arriver à ce projet urbain. Cela est très intéressant notamment lorsque l'on réfléchit au partage de nos projets urbains avec la population et aux enjeux de consultation ou de concertation. Passer de la réunion d'information à la réunion de concertation est délicat. Des projets artistiques permettent de répondre à ce passage.

Ces exemples montrent que l'on peut appréhender quelques pans de nos politiques publiques de manière différente. Cela renvoie à l'utilité d'un bureau des temps au sein même d'une collectivité, un moyen pour nous, élus, techniciens, aménageurs, d'avoir une approche un peu différente de celle que nous connaissons traditionnellement.

DEUXIÈME PARTIE : LE TEMPS COMME INDICATEUR DE RICHESSE SOCIALE

La commission du rapport Stiglitz a donné à voir beaucoup d'économie, peu de sociologie, peu de temporalité, mais ce rapport a eu le mérite de poser de manière très claire un fait qui semble partagé : il existe une prise de conscience pour dire que les critères de performance économique, de construction de la richesse dans un territoire donné (pays, aire urbaine ou Europe) ne suffisent plus. Nous avons sans doute besoin de les rendre complémentaires avec d'autres critères intéressants davantage la performance sociale, la question du bonheur... Cela semble en effet assez saugrenu de voir, à l'échelle mondiale une Chine avec un taux de croissance aussi important, arriver en tête, alors que le bonheur c'est aussi la liberté, la démocratie, et tous les principes qui signifient que l'on vit bien dans un pays d'un point de vue économique mais également démocratique ou social...

On peut donc s'interroger sur l'outil Temps pour faire émerger de nouveaux critères. Le temps est intéressant dans cette approche de nouveaux critères, car il permet de dépasser les frontières telles qu'on les conçoit. Sur le temps de mobilité des gens entre leur habitat et leur travail, immédiatement, on sort des frontières habituelles communales, pour être sur une aire urbaine. Le temps permet donc d'arriver sur une approche un peu plus usuelle sur les besoins.

Nouveaux critères

Nous avons besoin d'indicateurs nouveaux de comparaison entre aires urbaines. On pourrait imaginer avoir des systèmes de critères permettant de calculer le temps moyen dans une ville pour trouver un mode de garde pour un enfant de moins de 3 ans ; on pourrait aussi s'intéresser à la comparaison du temps d'attente entre aires urbaines quand on est dans une situation défavorisée. Parce que les indicateurs peuvent être créés, on peut imaginer enfin un temps de loisirs moyen par habitant : consommons-nous des loisirs sur les aires urbaines ? Quels sont ces types de loisirs, de quel temps moyen dispose-t-on par habitant ?

C'est une approche objective qui permet d'apporter des éléments nouveaux. Sur le temps de mobilité, les deux piliers du développement durable, dans nos aires urbaines seront de toute évidence, dans les années à venir, le logement et les déplacements. Ce matin, on disait que ce n'est peut-être pas utile d'avoir un TGV qui vous rapproche de Paris si dans l'aire urbaine, il faut deux heures pour arriver de la périphérie au centre. Cette évidence montre l'enjeu d'une approche multimodale entre les modes de transports collectifs qui existent aujourd'hui.

Une entreprise a lancé le projet Isokron, initié par deux jeunes Polytechniciens (un Rennais et un Parisien). Elle est lauréate dans le cadre des appels d'offres de Rennes Métropole sur des projets innovants. Ils ont travaillé en lien avec les données urbaines des transports et de mobilité sur une carte rappelant le bon vieux temps de la géographie : les cartes isochrones permettent d'avoir une approche non pas spatiale mais temporelle. Une carte instantanée de l'ère urbaine de Rennes permet de voir évoluer les temps de transport à travers une journée, avec les ouvertures du métro, les bus qui avancent en cadence à partir de 5h30 du matin. L'aire urbaine change de dimension selon le temps de transport. La problématique temporelle permet de co-construire une approche urbaine. Ce projet a été permis par l'open data. Isokron souhaitait travailler sur une approche que nous avons mise en place il y a deux ans avec Rennes Métropole et la Ville de Rennes, fondée sur les données ouvertes. C'est une certaine fierté pour nous d'avoir été la première ville à libérer nos données publiques.

TROISIÈME PARTIE : LE TEMPS POUR SOI À L'HEURE DU NUMÉRIQUE : LIBERTÉ OU CONTRAINTE ?

Double constat, décrit à longueur de travaux universitaires : le temps s'est accéléré et les frontières sont de moins en moins étanches. Nous pensons évidemment à la première frontière, entre travail et vie personnelle, mais on peut citer aussi les frontières du temps social ou public et celle du temps privé. L'explosion des nouveaux outils de communication (smartphones, tablettes) et des réseaux Facebook et Twitter font que nous sommes extrêmement connectés. Cela pose donc deux problèmes :

1. Le droit à l'oubli

Dans le Code civil, l'article 9 précise que chacun a droit au respect de sa vie privée. Cet article est de plus en plus posé, notamment par rapport à ces nouveaux outils parce que dans une vie plus ou moins longue, un temps enchaîné dans sa dimension diachronique, on peut avoir publié des choses sur le Net à 20 ans que l'on n'a pas forcément envie de voir à 30 ans. Soit cela reste dans la sphère privée, comme les photos que l'on ressort entre copains en se souvenant des moments passés. Soit c'est public, notamment sur Facebook. Or, ce que vous assumez à 20 ans, vous l'assumez moins à 30, surtout quand vous êtes en recherche de travail avec des employeurs qui, par curiosité, vont regarder votre page.

Le droit à l'oubli est un concept récent qui permet aux usagers de pouvoir intervenir sur des bases de données via le Web pour enlever tout ou partie de quelques éléments d'information. Nathalie Kosciusko-Morizet, alors ministre en charge du numérique, a présenté, en 2010, la Charte du droit à l'oubli numérique. Mais quand on regarde la liste des signataires, le chemin est encore long car on n'y voit ni Facebook ni Google... C'est donc un principe qui se posera demain par rapport à la question du temps et de sa vie, via les outils Web. Les juristes s'y attèlent, et nous aurons de belles perspectives de débats parce que c'est un vrai sujet avec une complexité technique pour y parvenir.

2. Le droit à la déconnexion

La déconnexion est essentielle (la session de demain nous invite à nous déconnecter de manière physique). Cela renvoie à ce slogan d'une grande marque de téléphonie qui disait il y a quelques années « *connecting people* », sans imaginer que nous serions aujourd'hui connectés de manière quasi permanente. Je ne tomberai pas dans l'écueil de dire que tout le monde est connecté, parce qu'il faut appréhender, là aussi, cette question sociologique par le niveau de profession ou de revenus : certains n'ont pas la chance d'être connectés...

Mais une problématique se dégage : **la séparation entre les temps personnels et les temps professionnels**. Jusqu'à quelle heure une hiérarchie peut-elle envoyer un mail à son cadre ? Nous aurons sans doute aussi à travailler, dans nos entreprises publiques comme privées, à une phase 2 de cette charte informatique que vous avez tous signée, élus, fonctionnaires ou employés du champ privé. Or, celle-ci avance des obligations : par exemple éviter d'aller vendre un canapé sur ebay.com ou leboncoin.fr pendant son temps de travail. Mais elle décrit très peu de droits. L'âge 2 des chartes de l'informatique sera sans doute d'y inclure des obligations de la part des agents de la hiérarchie. Imaginons un engagement collectif de ne plus envoyer de mails à partir d'une certaine heure ou pendant les week-ends. Cette démarche pourrait être sur une approche incitative « je signe la charte, je m'engage ». Nous avons

de formidables ingénieurs pour contraindre techniquement et faire en sorte que si une personne souhaite quand même envoyer un mail, eh bien celui-ci soit bloqué et ne parte que le lundi matin au détriment du souhait du contributeur.

APPRENDRE À UTILISER LES OUTILS TECHNOLOGIQUES

Problème fondamental auquel le bureau des temps peut apporter une réponse : la formation. Lors d'une formation, durant un parcours professionnel, utiliser les outils informatiques n'est pas seulement développer une technicité, c'est aussi apprendre à les utiliser, notamment dans le respect de la vie des autres. Qui d'entre vous travaillant sur ordinateur sur un dossier compliqué, éteint son Outlook pour éviter d'être dérangé par mail ? Sur la formation initiale, il faut absolument que l'on arrive à former nos bambins pour leur apprendre les rudiments de l'utilisation et surtout les risques. Ce n'est pas d'actualité aujourd'hui alors que cela pose quelques soucis entre générations.



LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Partie 2

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Ouverture

Evelyne REEVES

Responsable du bureau des temps de Rennes Métropole

J'ai le grand plaisir d'ouvrir cet après-midi sur la question du temps et du numérique, avec ce premier rendez-vous « plus de temps, plus de stress » piloté par Bruno Marzloff que nous avons le bonheur d'accueillir à Rennes, mais aussi avec l'illustration de ce qui améliore la gestion de notre temps, de ce qui contribue à faire en sorte que nous soyons mieux organisés, que nous puissions mieux gérer notre temps sur le territoire.

Je vous rappelle qu'il s'agit d'un temps connecté : à ma gauche vous trouverez l'écran du Twitter Wall sur lequel, à l'aide de vos smartphones et via deux ordinateurs connectés à l'arrière de la salle, vous pourrez faire des commentaires sur ce qui se passe. Alors que demain après-midi, nous partagerons un temps déconnecté.

Quel temps fait-il dans la ville ?

Bruno MARZLOFF

Directeur de Chronos

Merci Evelyne de nous avoir invités. Merci au dernier intervenant qui nous a défriché le terrain. Nous pouvons commencer sur des notions déjà installées. Je suis ravi de retrouver des complices avec lesquels j'ai œuvré à la Datar, il y a une dizaine d'années, sur les problématiques du temps de la ville. Je suis ravi de revenir sur des problématiques que j'avais déjà initiées dans ces réflexions.

LE NUMÉRIQUE, PLUS DE TEMPS, PLUS DE STRESS

Cette interpellation très orientée sur la problématique du temps, implique une lecture privilégiant les dérives, voire les perversités du numérique. J'ai retrouvé dans mes lectures, un article publié dans «Forbes» magazine de 1997 où un journaliste écrivait il y a quinze ans : « *On se souviendra de notre temps pour la façon dont les technologies ont brutalement changé les dimensions spatiales et temporelles de notre vie, pour la façon dont nos possibilités de choix se sont ouvertes pendant que notre capacité à maîtriser ces choix s'est réduite* ». Je ne suis pas pleinement d'accord

avec cette affirmation. Mais on a suffisamment débattu avec les équipes de Tempo et de Rennes pour savoir que c'est aussi le point de vue d'un certain nombre de gens dans cette salle. J'ai l'impression que formuler cette phrase, c'est peut-être faire trop d'honneur au numérique et lui attribuer la seule responsabilité de ces transformations.

Dans les propos de ce matin, notamment ceux de Livia Turco, le travail était présenté comme un déterminant de ce stress, la formule étant « le temps tyran du travail ». Dictature du numérique ou temps tyran du travail ? J'aurais plutôt tendance à penser que la problématique de la transformation du travail est une chose puissamment déterminante sur ces problématiques.

J'ai aussi entendu deux mots qui m'ont particulièrement intéressé :

- **la maîtrise d'usage**. Suffisamment rare pour être remarquée et remarquable. Utilisée depuis longtemps, elle doit rentrer aujourd'hui dans notre vocabulaire parce que la maîtrise d'usage est aussi une autre façon d'affronter toute une série de défis à la fois économiques, environnementaux, budgétaires, sociaux. Comment éviter de construire des infrastructures sur des infrastructures, et peut-être se pencher sur la question de la maîtrise de ces infrastructures, de leur productivité, d'un meilleur usage. J'aime beaucoup ce terme ;
- **le partage**, notion de syndication qui est une modalité de cette maîtrise d'usage.

Bruno CAILLET

Directeur de développement à l'agence Le Hub, Paris

À l'écoute des premiers échanges, je constate un point commun entre les technologies de l'information et de la communication (TIC) et la notion temps : la profonde immatérialité de ces deux éléments. On entend aussi que le temps est comme l'air. Ce n'est que lorsque l'on manque de temps ou que l'on manque d'air que l'on commence à considérer un effet de crise. Face à ce sentiment, on se raccroche à des choses préhensibles par les usagers d'un territoire et a fortiori par les élus : l'espace. L'espace est la chose qui nous parle le plus. Or en grattant un peu, on se rend compte que derrière le « ici », c'est le « maintenant » qui profondément fait sens dans notre capacité à régler tout ou partie de ces effets de crise.

En effet, considérer l'espace et la possibilité d'être plus facilement géolocalisé, n'apporte pas grand-chose de nouveau dans nos habitudes, on savait se déplacer sur un espace donné il y a quarante ans, on savait se faire des amis, on savait organiser son temps. Sur ces choses très concrètes, les TIC n'ont pas profondément changé notre rapport à l'espace, **elles ont simplement accéléré le traitement de l'information** en nous permettant notamment de libérer un espace possible d'expériences.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

REEMPLIR À TOUT PRIX

Que fait-on de cet espace libéré et plus particulièrement de ce temps libéré ? Les TIC génèrent probablement un effet d'addiction : plus l'espace-temps est libéré, plus on souhaite le remplir ; et plus on est confronté, comme un toxicomane, à ce sentiment de manque. Cette excroissance technologique – symbolisée par les smartphones notamment – nous fait la promesse de nous aider à remplir le manque de temps, tout en créant un manque de temps supplémentaire. La vraie question est de savoir comment le territoire se positionne par rapport à cette promesse. Depuis ce matin, j'entends des mots qui m'inquiètent énormément comme « optimisation » : est-ce vraiment au territoire de travailler à l'optimisation du temps ? Est-ce que dans ce cadre, alors que des sociétés privées travaillent à cette optimisation, l'acteur public, politique, doit travailler exclusivement dans ce sens ?

VALEUR DE L'INFORMATION

L'espace est ce que l'on appréhende, mais la vraie question est la valeur de l'information. Celle-ci est déterminée par la question du temps. Par nature, l'information a une valeur parce qu'elle est actuelle. Plus une information est récente, plus sa valeur est importante. Pour ceux qui s'amuse à placer et à retirer des capitaux, vous ne vous posez jamais la question de savoir où vous placez votre argent, mais plutôt quand vous allez placer cet argent et quand vous allez le retirer. Dans cette civilisation du traitement mathématique de l'information, **domine une question du temps plus qu'une question d'espace.**

TRAITEMENT DE L'INFORMATION

Contrairement à Bruno, j'ai une approche un peu déterministe des technologies. Je crois vraiment que le siècle des Lumières est créé par Gutenberg ; c'est le livre qui apporte une nouvelle représentation du monde, un nouveau rapport à celui-ci. Notre siècle est complètement induit par le traitement mathématique de l'information, définition première de l'informatique. Si l'on revient à une théorie des premières personnes à avoir parlé de cette question, les cybernéticiens, on peut « gratter » pour essayer de mieux voir ou mieux comprendre la relation entre TIC, espace et temps. Chez les cybernéticiens, la question de l'espace, jamais abordée, est un épiphénomène. Ceux qui se sont penchés sur l'intérêt d'un traitement mathématique de l'information, ont réfléchi sur la kubernê [kybernétés en grec] « l'art de gouverner ».

La question du traitement mathématique de l'information pose donc celle de l'organisation des systèmes de gouvernance. C'est dans la capacité à être liés les uns aux autres par un ensemble d'informations que l'on peut autoréguler nos comportements en groupe. Cela repose sur des principes thermodynamiciens. L'idée

est que pour qu'un phénomène vivant soit fonctionnel pour une société, il faut qu'il soit entropique c'est-à-dire en déséquilibre nécessaire. Jusqu'à un certain point : trop peu d'entropie c'est la mort du système, trop d'entropie, c'est l'explosion du système. La proposition est de dire qu'avec une capacité de rationaliser l'échange de cette information, nous pourrions autoréguler un système donné, et si possible un système social. Que l'on soit d'accord ou non avec cette approche, la réalité des systèmes tend aujourd'hui à prouver cette dynamique.

RAPIDITÉ ET NOTION DE PUISSANCE

Il y a dans la définition de la cybernétique, une véritable culture du contrôle reposant sur la capacité à échanger un flux d'information le plus rapidement possible et de manière continue. Aussi, plus nous avons la capacité d'être interconnectés, dans de l'échange d'information, plus nous avons un sentiment de prise de pouvoir sur tout ou partie du réel. Je pense que c'est là que les choses se jouent. C'est la raison pour laquelle notre problématique est celle du temps plus que de l'espace : la masse de flux échangés marque moins la limite de l'espace des tuyaux que celle du temps de traitement. Certes, nous sommes tous heureux d'avoir des smartphones qui prennent peu de place, mais nous sommes surtout heureux d'avoir un processeur qui va traiter rapidement l'information. Aujourd'hui, la puissance d'un ordinateur est sa capacité à traiter une information en moins de temps possible. La problématique et la limite des TIC, dans notre capacité à les absorber, est donc principalement celle du temps que nous avons pour traiter ces informations. La question de la gestion du temps est donc la question la plus structurante pour traiter des changements que nous sommes en train de percevoir. Nous voyons l'espace en mouvement sous le fait des TIC, mais ce que nous ressentons le plus est le temps condensé. Dans ce cadre, il ne sert à rien de dire que les TIC sont bonnes ou mauvaises, elles sont là. La vraie question est comment le politique, sur ces questions, peut reprendre la main au-delà du simple souhait d'optimiser tout ceci et d'amplifier ces mouvements.

Bruno MARZLOFF

Redescendons à la gouvernance de la cybernie, celle du quotidien, pour nous apercevoir que c'est la maturité sociale qui provoque l'apparition des technologies, du moins leur massification. On sait faire le téléphone mobile depuis très longtemps, mais il n'a trouvé une place massifiée qu'à partir du moment où la transformation des organisations du travail a fait qu'il s'est imposé massivement. Il y a une quinzaine d'années, les opérateurs de téléphonie mobile visaient des travailleurs nomades. Mais on s'est aperçu que les mamans avaient besoin de synchroniser la sortie aléatoire de leur travail avec l'enfant à aller chercher à la crèche. Elles ont ainsi

déclenché un usage extrêmement important du téléphone mobile. Il y a maturité d'une technologie par rapport à une réalité sociale. Bruno souligne l'optimisation : c'est aussi un enjeu de productivité pour le territoire. Hugues évoque cette productivité du temps au travers d'une autre qui est celle de l'attention, de la construction en fait de cette continuité temporelle qui structure nos organisations personnelles et sociales.

Hugues AUBIN

Chargé de mission TIC à Rennes

Aujourd'hui, une importante distorsion existe entre le temps objectif et le temps vécu. Vous travaillez tous sur la qualité de vie des personnes et vous vous attachez, au travers de vos enquêtes qualitatives, aux questions du temps vécu. Dans le numérique, c'est fondamental. Au début de l'Internet – que j'ai connu en 94-95 comme nombre d'entre vous –, nous étions un faible pourcentage de la population à l'utiliser. Mais nous étions déjà ensemble en ligne.

LA NOTION D'ÊTRE ENSEMBLE

Pour moi, la question du territoire est la question du collectif, donc de l'ensemble. Au point de vue individuel, quand vous êtes avec quelqu'un en ligne, vous n'êtes pas connecté à côté de lui (ici), vous êtes connecté en même temps que lui (maintenant).

Depuis que l'on peut se parler en ligne de manière asynchrone et synchrone, depuis les débuts de l'Internet et même d'Arpanet, ce qui fonde la coprésence de l'expérience partagée n'est pas le fait d'être proche ou loin physiquement. C'est le temps.

Autrement dit, il existe un espace immatériel dans lequel les gens s'expriment, où il y a des notions de déplacement, que certains appellent Internet mais que d'autres élargissent à une notion appelée cyberspace, et qui constitue la masse dans laquelle on échange. Jusqu'à récemment, dans la géographie de cet espace, le temps primait sur l'espace physique.

SYNCHRONISATION DANS UN ESPACE VIRTUEL

Avec l'irruption des mobiles géolocalisés, traces GPS et logiques de flux, nous sommes dans quelque chose d'extrêmement intéressant : un recoupement entre la force de frappe de la trace numérique, de la relation qui se fait autour de la photo déposée sur un site de partage de photos ou de la vidéo sur YouTube, avec la force de frappe de savoir que je vais échanger avec celui avec qui je viens de parler, que je peux me synchroniser pour manger un sandwich avec lui, et que l'information que je vais capter a deux valeurs contextuelles : une valeur d'usage immédiate pour moi, dans un continuum hybridé entre le physique et le numérique.

DES INDICATEURS TEMPORELS COMME REPÈRES

Certaines choses me frappent énormément par rapport à la manière dont les services en ligne étaient utilisés en 1994, et leur utilisation aujourd'hui. Si je vais sur Twitter et que vous êtes au Vietnam, que je vous suis et que vous me suivez, nous aurons chacun une page différente en fonction des personnes que l'on suit, et la certitude de voir nos messages mutuels quand ils vont arriver en même temps. Mais la minute d'après, moi je verrai ce même message au bas de ma page parce que je suis plus de monde, et que ce même message chez vous n'aura peut-être pas bougé. Sous le message, il n'y a pas marqué "15h03" (l'heure du tweet) mais "il y a 5 minutes". Cette heure signifie la position dans le flux par rapport au moment où vous regardez la page. **C'est l'indicateur temporel et non pas l'heure objective.**

Cet indicateur temporel est bien connu dans la conception des services géocontextualisés comme le prochain taxi disponible, l'offre de cinéma, plus le bus pour y aller avec la correspondance de métro.

La géocontextualisation est articulée entre le ici et maintenant qui constitue de fait une forme, jugée positive ou négative, de **recentrage de l'attention** au travers des médiums numériques, sur une section de temps courte, non pas de vision systémique et d'analyse de données (nécessaire au territoire), mais une vision d'usage dans laquelle je délègue à ma tribu ou à la tribu des tribus, le traitement des informations qui me permettent ici et maintenant de voir quelque chose.

Des tas de corollaires : si 95 % des jeunes qui sont dans des tribus sur Facebook, se mettaient à délaisser des médias de masse ou à ne pas reprendre les mêmes stars, leur représentation dans leur temps d'attention disponible (qui n'est plus sur les médias de masse) vous posera un problème de discours avec eux parce que chacune des tribus parlera son langage, de sa ville cartographiée avec ses points, dans son temps d'attention disponible synchronisé. Nous ne sommes donc plus dans des médias de masse, mais dans de l'éducation de savoir avec la question fondamentale : où est mon attention ?

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

ESPACE ET TEMPS SE RECOUPENT

Dans une rame de métro à Paris, tout le monde lit son journal, mais les gens sont-ils ensemble ? Vous allez sur un canal de chat, les gens discutent tous ensemble à 100 ou 200 km de distance. Lesquels sont le plus « ensemble » ? Dans un cas, c'est l'espace, dans l'autre cas c'est le temps. Aujourd'hui, nous vivons le recoupement des deux. Cela pose d'autant plus question que plus ça va, plus l'on passe du temps personnel à focaliser son attention sur des fenêtres de « présents connectés à d'autres au même moment ». La nouveauté est que je vais me connecter avec les autres pour me synchroniser dans le présent de ma ville parce que je sais qu'ils habitent à moins de 100 m ou bien qu'ils sont géolocalisés en train de passer à moins de 200 m.

DATE ET DURÉE DE VIE DE L'INFO

Nous parlons de temps objectif et c'est très bien, mais il y a dans le numérique un paradoxe : d'une part, la synchronisation est rendue ou non possible par rapport aux données, donc au fait que l'information a une date, une heure, un statut qui permet de la mixer et de la transformer en service ; d'autre part le fait que quand l'information est diffusée dans le cyberspace ou sur les disques durs, celle-ci a une vie. Cette vie peut être collective, dans laquelle cette info est remaniée par exemple pour analyser les temps d'une ville, analyser la distance des transports, savoir ce que les gens ressentent sur quelque chose, savoir où il y a des pics, essayer de les lisser. Tout comme elle est utilisée par Google pour connaître l'occurrence des mots que vous utilisez dans vos mails privés avec vos proches, et ce afin d'afficher des publicités sur le côté droit et faire de la sociologie de masse sur 600 millions de personnes.

Aujourd'hui ce contexte de masse concerne un peu plus d'un milliard d'humains. La durée de la trace et l'exploitation des traces numériques des personnes, mais aussi des objets et des bots (ndlr : automates), avec l'arrivée de l'Internet ambiant (de plus en plus croissant), va permettre d'élaborer des modèles, publics ou non, de vies de territoire. Comme nous savons que l'on peut avoir des informations de visualisation graphiques dynamiques (cartes isochrones), la question se posera d'avoir plus ou moins foi dans ces modèles prédictifs et leur câblage automatique par rapport à notre libre-arbitre, comme elle peut se poser sur les modèles boursiers.

Bruno MARZLOFF

Ce que tu nous dis, Hugues, relève principalement d'éléments de société, d'urbanité, des échanges, Facebook. En effet, Mark Zuckerberg annonçait la semaine dernière que le réseau avait 800 millions d'abonnés et qu'ils ont compté 500 millions de personnes différentes qui se sont connectées dans la même journée. Donc qu'on le veuille ou non, on est là sur une nouvelle forme de sociabilité, qui s'incarne en effet sur d'autres canaux, notamment via Twitter, SMS et autres.

Mais sur ces éléments, tu as prononcé le mot de « données » : ce n'est pas ici que nous allons apprendre aux gens ce qu'est la notion de données, Rennes s'est largement distingué avec ses propres données, lesquelles ne se confondent pas uniquement avec les enjeux de sociabilité. À partir du moment où il y a une horloge, où il y a un GPS, nous pouvons contextualiser ces données dans l'espace et dans le temps. Mais nous pouvons aussi les enrichir de toute une série de notions. Surgit alors une nouvelle perspective : les médias numériques ne sont pas là uniquement pour recycler les contenus tes qu'ils existaient hier, ils sont là pour ouvrir d'autres perspectives.

Bruno CAILLET

J'ai vu passer un SMS qui dit « *Hugues, tu nous fait peur* ». Je ne crois pas que la question est de savoir si cela fait peur ou pas : c'est là et c'est comme ça. Soit nous nous déconnectons et vivons alors en ermite, soit nous inventons des alternatives. Et c'est formidable car justement, beaucoup d'alternatives se mettent en place.

Bien sûr, elles nous font mal aux entournures parce que, notamment sur le territoire, cela pose beaucoup de questions sur l'*empowerment* et sur l'open data. L'*empowerment* n'a pas encore de traduction en France. Ce sont des modèles de représentation, des modèles d'expériences, c'est très culturel. C'est aussi lié à la manière dont nous voyons les choses. En français *empowerment* serait traduit par « couper les têtes, prise de pouvoir ». Alors que c'est plus fin que ça. On pourrait dire *by-passing*, mais *by-passing* veut dire court-circuiter ce qui a une connotation négative.

L'idée est de considérer que nous avons affaire à une décentralisation de la prise de décision dans la capacité donnée de prendre en main tout ou partie du réel pour répondre à nos propres besoins. Cela fait partie d'une aspiration profonde, ces outils font la promesse d'une libération en même temps qu'ils autorisent la mise en place de systèmes de contrôle renforcés. L'*empowerment* est une culture anglo-saxonne, protestante même, où l'on devient capable de touter Dieu et de dire « *je peux prendre la main sur mon destin, j'ai cette capacité* ». L'*empowerment* repose effectivement la question de notre relation au pouvoir : on n'est plus sur un mode pyramidal, il y a là une aspiration à plus de transversalité.

LE TERRITOIRE DOIT CRÉER DES EXPÉRIENCES

Dans cette optique globale se pose donc en particulier la question de la légitimité du territoire aujourd'hui. Comment un territoire peut-il jouer à armes égales avec les territoires bien plus puissants que sont les territoires affinitaires ? Pourquoi vais-je m'ennuyer avec mon voisin alors qu'effectivement mon pote, collectionneur de timbres à Shanghai, est beaucoup plus intéressant, et que je m'en déconnecterai quand je le souhaiterai ? Quelles stratégies les acteurs politiques en charge des territoires doivent-ils choisir dans ce système élargi, augmenté ? C'est probablement par l'expérience singulière que les territoires sont capables de proposer, de mettre en scène, que se joue la possibilité de réincarner le politique.

SERVIR LES USAGERS, CONSOMMATEURS, CLIENTS...

Comment désigner cette expérience ? Certainement pas en considérant des « usagers de territoires » – j'entends même parler aujourd'hui de « clients de territoires ». En se pensant comme « panier de services », le personnel politique place l'expérience de la concitoyenneté sous l'angle de l'utilisateur, de la consommation, du clientélisme. Dans ce cadre, le politique reconduit et amplifie le phénomène de la marchandisation du bien public et du lien social. Une des solutions, dans cette nouvelle relation à l'espace public, est d'ouvrir sincèrement la porte à la libre expression, à la coproduction de cet espace par les citoyens eux-mêmes. Lorsque les collectivités publiques et les élus veulent bien jouer le jeu (toutes les règles du jeu), il y a un effet de remontée et de transformation des pratiques politiques au sens large. Je le vois actuellement sur le territoire de la Défense, où la promesse qui a été faite par les responsables du territoire est de dire : « *coproduisez avec nous l'espace public. Plutôt que de revendiquer, nous allons vous donner les moyens de coproduire avec des valeurs simples – bien public, espace public, sentiment de coproduction, mieux-être* ». La gouvernance de ce territoire a dû mettre en place de nouveaux systèmes.

Dans ces systèmes de gouvernance où l'enjeu est bien de mettre en œuvre différemment l'expérience du territoire, la chose la plus étonnante est la mise en place d'une transversalité. Car les demandes du citoyen ne sont pas pensées pour entrer dans tel ou tel secteur de décision. Penser « nouvelle forme de concitoyenneté », suppose une mise en œuvre sincère de pratiques transversales avant et après la décision politique.

Les collectivités se trouvent là face à une profonde modification de leurs missions et de leur manière de faire du politique.

RÉACTIVITÉ DE LA PUISSANCE PUBLIQUE

Sur le territoire de La Défense, l'Établissement Public de Gestion de la Défense (EPGD) a accepté que le fait de penser un réseau citoyen et de répondre à des principes de coproduction ne veut

pas dire obliger l'habitant ou le salarié à entrer dans des chaînes de décision qu'il ne connaît ni ne comprend, ni de mettre six mois à répondre à une demande. Cela impose de raccourcir les temps de décision de manière extrêmement importante. C'est d'ailleurs ce que nous montre l'open data où l'on a affaire – sur le papier – à des échanges en temps réel ; nous voyons de plus en plus d'acteurs très inquiets à l'idée de libérer leurs données, disant « *mon dieu, la donnée est mon capital* ».

Cette idée de capital suppose une approche de stock. Or, la valeur de la donnée est liée à son flux, à sa temporalité théorique plus qu'à sa temporalité réelle, voire bientôt prédictive. La seule façon de produire une expérience politique de territoire concurrente de celle des territoires affinitaires suppose des outils organisés non pas sous forme de silos mais sous forme de flux, qui qualifie ce flux comme l'idée d'une mise en œuvre concrète d'un bien commun vivant et partagé. C'est le principal défi qui attend celles et ceux en charge de la mise en œuvre et de l'animation de nos espaces publics contemporains.

Bruno MARZLOFF

Edmond Hervé dit « *attention les sociologues, ne raisonnez pas uniquement autour de Paris* ». C'est peut-être l'occasion de voir ce qui est en train de se passer autour de la donnée. Il y a les données dites hyper locales, qui vont renseigner le territoire, qui n'intéressent ni Google, Yahoo et autres Pages Jaunes (sauf en cas de solvabilité publicitaire). Or, justement, nous constatons que les citoyens, les usagers, les clients, peu importe leur nom, vont s'immiscer dans le dispositif et apporter des informations qui vont très loin. C'est le cas par exemple pour OpenStreetMap. Hugues peut-être nous éclairer sur cette notion d'hyper local, de remontée de l'information des usagers. Que découvrons-nous et vers quelles perspectives cela nous entraîne-t-il ?

Hugues AUBIN

Autrefois, nous avions les dictionnaires... Une grosse différence réside aujourd'hui dans la manière dont on trouve sur le numérique une image exploitable de ce qui se passe dans le monde concret, voire des émotions des gens par ce qu'ils disent en ligne – car une grande partie de ce qui est diffusé en ligne n'est pas factuelle (le prochain ascenseur) ; c'est « *j'aime, je n'aime pas, passe me voir, ce restaurant est sympa, passe me voir, rendez-vous à telle heure...* ». Ce sont des signes subjectifs et relationnels.

L'OMBRE NUMÉRIQUE SYNCHRONE

Autrefois, dans une bibliothèque, vous comptiez des livres sur une étagère, vous faisiez un inventaire que vous rentriez dans la base de données d'un ordinateur. Quelques mois plus tard, vous recomptiez les livres sur l'étagère, vous faisiez la différence et

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

vous pouviez voir s'il existait un décalage entre les deux résultats, en vol et pertes de livres. Vous étiez dans l'asynchrone, en prenant une image de temps présent, avec une date de mise à jour.

Ensuite il y a le monde concret avec les enregistrements de personnes venues prendre des livres, en temps réel, comparé ensuite avec l'image que vous avez dans le numérique, c'est-à-dire le tableur Excel ou la base de données.

Grâce à des petites puces sur les livres, quand vous passez une petite barre sur l'étagère, vous avez en temps réel un état de l'ombre numérique de chacun des livres qui vous donne un état du stock comme l'ombre numérique de l'étagère, que vous pouvez partager avec les lecteurs sous la forme de catalogue et amender quand les gens rentrent et sortent avec des livres.

Ce n'est pas la même gestion du temps, pas le même potentiel de service, pas la même chronologie.

LE POTENTIEL DES DONNÉES

Les données de nos collectivités étaient déconnectées de l'Internet. Nous pouvons très bien proposer ces données au public en leur proposant de créer des services, en les mélangeant avec d'autres données, avec tout ce qui est public et exploitable légalement qui transite par Internet mais pas seulement. Or aujourd'hui, une grande partie des contenus d'Internet, du Web 2.0, émane de nous tous. 20 000 photos par minute sont envoyées sur Flickr.

Autrement dit, ces données ont une valeur pour un territoire, mais surtout, elles sont plus faciles à regrouper quand nous savons qu'elles s'adressent au territoire.

Nous le savons notamment si elles sont qualifiées de manière spatio-temporelle. Si vous avez une latitude et une longitude pour une photo et qu'elle est sur Rennes, vous savez qu'elle concerne Rennes ou a été prise à Rennes ; si elle a le mot-clé "Rennes", vous savez qu'elle concerne Rennes ; si elle a en plus une date d'émission, ce qui est systématiquement le cas sur toutes les plateformes de partage, vous savez que cette photo a été prise à tel endroit, à tel moment à Rennes. C'est encore plus intéressant si vous avez des bases de données structurantes sur des infrastructures comme le train, le bus, les distributeurs de billets, les 1 500 organismes pratiques...

UNE INDEXATION FINE DU TEMPS

Tout cela ne va pas vous permettre de dire à quelqu'un à quel moment un organisme est ouvert, ou s'il est ouvert à moins de cinq minutes à pied. Pour cela, il faut qu'en plus de la latitude et la longitude, référentiel spatial dominant – merci Google avec le KLM devenu format de partage –, nous puissions fournir un format d'indexation du temps suffisamment fin pour permettre aux milliards de porteurs d'un portable de savoir ce qui est ouvert maintenant ou quel spectacle est terminé.

Pour répondre à ces questions, nous arrivons à des systèmes d'indexation chronologique fine, dont force est de reconnaître qu'ils sont la norme dans la logistique, sur les réseaux sociaux, où domine l'instantanéité du flux. Mais ils ne sont pas du tout la norme dans nos annuaires de service public, ni dans les bases de données de nos collectivités et territoires... Encore moins dans la transformation en visualisation (de type isochrone) permettant de rassembler des gens pour discuter de l'analyse des temps du territoire.

Le premier chantier est donc la question du référentiel technique permettant de travailler vraiment les temps avec les TIC d'aujourd'hui.

LES TRACES NUMÉRIQUES COMME INDICATEURS

Dans cette dimension temporelle, nous avons tendance, comme c'est le cas de manière institutionnelle, à utiliser les indicateurs issus des études que nous décidons. Or, nombre d'indicateurs émanent des traces numériques des individus.

Exemple : nous avons un projet de modélisation de la donnée publique, avec Chronos et la Fing, dans lequel nous avons reçus plus de 100 parcours, hors pistes cyclables, envoyés par les Rennais et les métropolitains via leur iPhone et des GPS prêtés. Nous disposons de statistiques très précises sur les pistes cyclables, qui correspondent exactement aux déplacements doux. Mais nous savons, premièrement, que ces données ont une valeur dans le temps, deuxièmement, que la participation du public relève de deux mécaniques intéressantes : d'une part, elle amène vraiment l'utilisateur dans la boucle, d'autre part elle permet d'asseoir cet usager autour de la table pour débattre avec lui de l'utilisation de cette donnée.

Concernant l'exploitation des données temporelles, une analyse des horaires d'ouverture des 1 500 organismes qui sont dans l'open data de Rennes Métropole (indexés en heures de départ et de fin) permettrait une analyse quantitative voire qualitative plus fine. C'est un chantier évident, mais celui-ci est aujourd'hui percuté par l'immensité des traces et ombres numériques versées par tous sur les réseaux sociaux.

La ville numérique n'est pas la ville objective.

L'OMBRE NUMÉRIQUE DES USAGERS

La ville numérique est à la fois l'infrastructure, les services, le data que l'on pense être utile, et les émotions des gens qui constituent finalement plus de la moitié des traces numériques versées sur Rennes.

Actuellement, la plupart des photos publiées ne sont pas faites par des photographes professionnels. Pourtant, elles ont été exploitées sur Barcelone par Fabien Girardin du MIT (Massachusetts Institute of Technology) pour tracer les itinéraires des touristes dans le temps par rapport aux horaires envoyés par les photos.

Lorsque vous prenez une photo numérique, vous avez l'heure et la localisation : nous en avons déduit de trajets possibles des touristes sur la côte de Barcelone, lesquels ont été pris en compte dans la refonte urbaine de la partie côtière. Nous avons refait des analyses sur des photos prises avec les touristes, qui ont recoupé les observations qualitatives de terrain.

L'ombre numérique portée par les gens a donc une valeur très importante.

Aujourd'hui cette ombre n'est pas portée sur les plateformes publiques : ça marche bien mieux de s'expliquer avec ses copains sur Facebook. Et les internautes ne sont pas forcément conscients de la durée de la trace numérique qu'ils versent. Le problème actuel est que nous n'avons pas d'exploitation de la dimension numérique des collectivités.

Mais nous pouvons, face aux alternatives puissantes du secteur privé - qui peut être un allié mais qui peut aussi réserver ses services aux publics ayant les moyens de payer - offrir l'agrégation des informations locales pour apporter des services synchronisés sur téléphone.

Exemple : vous êtes à un abribus. Si vous apposez votre téléphone muni d'une puce communicante à l'endroit signalé, cet abribus va vous dire « *on sait que tu aimes le sport, on sait que tu as une carte de fidélité du magasin d'à côté. Tu as 5 minutes avant le prochain bus, tu as le temps d'avoir -30 % si tu achètes tel article tout de suite* ». Mais il n'y aura pas la pharmacie de garde. Si je vous dis que Decaux (gestionnaires des abribus) pense qu'il fera 14 % de son chiffre d'affaires mondial ainsi d'ici 2018, je fais peur. Je suis désolé.

Aujourd'hui les signes que les jeunes manipulent sont le plus souvent rédigés avec de l'encre. Si j'ouvre un mail, je sais lire les signes, mais ce n'est pas de l'encre. Sauf que lorsque j'allume mon téléphone, c'est de moins en moins pour lire des mails et de plus en plus pour lire de l'information contextualisée dans le temps et l'espace où je me déplace.

CONCLUSION

Si nous voulons des services publics d'actualité, nous devons nous pencher sur la question de l'indexation chronologique fine de tous les services publics, sur l'alliance avec tous les acteurs du secteur privé et la population, et sur ce que l'on peut faire avec ces données.

Pour des services ciblés de niches, nous disposons de plus de 60 applications développées à partir des données publiques de Rennes par des étudiants, des amateurs, des entreprises privées et des groupes ; c'est le cas sur des outils de visualisation collective qui permettent à tous de voir et de débattre de la chose publique et des projets.

Il ne faut surtout pas mépriser les traces numériques qui n'ont pas de statut institutionnel mais qui constituent aujourd'hui 60 % des traces déposées sur le territoire par leurs usagers reflétant leur vécu du temps de la ville.

Bruno MARZLOFF

La donnée est quelque chose qui s'impose de manière monstrueuse. La taille des serveurs augmente de façon exponentielle : en un an, leur capacité a augmenté de 50 % aux États-Unis et cette croissance va se poursuivre, à la mesure en fait de l'abondement des informations qui arrivent. Tant que chacun conserve ces données de son côté, cela a peu de sens.

Mais lorsque ces données sont circonscrites, lorsque nous arrivons à des protocoles d'échanges entre opérateurs, usagers, territoires, cela ouvre des possibles.

Un exemple, sur lequel Yann Le Tilly reviendra : vous avez à Rennes, comme ailleurs, des expérimentations de covoiturage et d'auto-partage. Celles-ci peuvent se mettre en place uniquement grâce au numérique, qui permet d'atteindre un seuil d'offres et de demandes suffisant pour assurer le rapprochement d'un covoitureur et d'un covoituré. Le numérique va nous permettre la synchronisation de ces demandes, en les inscrivant dans le temps. Nous retrouvons ici à la fois les notions de maîtrise d'usage, de productivité et d'optimisation des ressources publiques.

Jean-Luc DAUBAIRE

Adjoint au maire, ville de Rennes (intervention de la salle)

Je souhaite revenir sur quelque chose de très important : le devoir des services publics et des politiques de s'intéresser à ces données. D'abord parce que c'est un élément contextuel fort sur lequel il faut que l'on se base tous. Les SMS le traduisent. Nous sommes à une période de notre évolution, en termes de cycle économique et surtout écologique, qui nous demande d'imaginer l'inimaginable, de sortir des sentiers battus et des méthodes jusqu'ici employées pour trouver de nouvelles réponses.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

1. Des impacts qui nous échappent

Le festival rennais Les Transmusicales, comme tous les festivals, essaie de vendre le maximum de billets pour des concerts répartis dans plusieurs salles. On constate une mobilité des spectateurs et l'on arrive ainsi à calculer la jauge maximale acceptable dans un festival. L'année dernière, quelque chose d'étonnant s'est passé : il manquait environ 2 500 des billets vendus sur le site. Les gens sont arrivés à 22h15 pour un concert commençant à 23h, encombrant tous les modes de transport, toutes les fouilles de l'entrée. Ils sont restés le temps du concert. Pour repartir, ils ont à nouveau bloqué tous les bus.

Ces spectateurs sont venus consommer un seul concert. Ces derniers étaient amis sur Facebook, sur lequel il y avait eu un buzz toute la journée. Or, on ne savait pas gérer cela, du moins les Transmusicales ne savaient pas.

Comment fait-on pour gérer ces vagues d'individus qui viennent consommer un produit et où la liberté se rapproche plus d'un fonctionnement à la Panurge que d'un fonctionnement libre, mais qui malgré tout interroge toutes les organisations passées ?

2. La Co-participation

Vous avez parlé d'exemples sur la co-construction ou la co-création. Je voudrais citer un exemple rennais, avec une démarche de co-construction employée pour le Plan-Climat, et revenir au sens des choses. La probable différence entre la consommation d'un concert comme Les Transmusicales et le Plan-Climat, est que le premier renvoie à la vie dans l'instant, tandis que l'autre est le projet.

Pour le projet, nous demandons aux gens de s'inscrire et de s'engager dans une action. La moindre des choses est de partir de leur sentiment. Nous n'avons pas eu besoin d'attendre une co-construction numérique ou une base de données, car en posant la question de ce que l'on veut faire demain, nous sommes obligés d'écouter les autres. En revanche, cela fonctionne très bien dans l'instant, cela a été dit clairement. Non seulement nous y sommes déjà, mais il est urgent de ne pas laisser d'autres prendre la place, notamment les réseaux économiques et tous ceux qui peuvent en faire commerce.

Bruno MARZLOFF

Merci de cette intervention qui va dans le sens de nos propos. J'ajouterai un exemple récent : une ville moyenne avait installé un dispositif de transport et d'aménagement urbain sans doute peu approprié, en tout cas qui avait suscité des hostilités. Mais ce n'est pas remonté jusqu'à l'autorité puisque, interrogé sur le sujet, le maire a répondu n'avoir eu qu'une ou deux lettres de protestation... Quelqu'un lui a demandé s'il était allé voir les blogs à ce sujet. Car c'est en effet sur les blogs que cela se passait. L'information *by-passe*

donc l'autorité en prenant d'autres canaux. Jusqu'ici, nous étions sur une information univoque, qui descendait. Nous commençons à admettre qu'une information univoque peut aussi remonter, mais on oublie qu'il existe une information horizontale pouvant totalement échapper à l'autorité, information très conséquente qui ne cesse de se développer.

Bruno CAILLET

Vous avez parlé de responsabilité. Mais, il y a aussi la question de légitimité. Beaucoup de gens aujourd'hui préemptent tout ou partie d'un service public, d'un service privé, dont on n'arrive plus à repérer les limites pour chacun.

C'est un débat qui peut permettre de répondre à votre question : à l'aune des TIC territorialisées, comment repenser le service public, le rapport au service public ou le rapport au temps ? Par rapport à l'attractivité d'un territoire, au bien-être, il serait intéressant de réfléchir à une non-optimisation du temps que seuls les territoires (espace public) ont intérêt à mettre en place. Exemple testé actuellement, de système d'informations multimodal où l'enjeu n'est pas de faire reposer nos propositions d'itinéraires sur un profit temps, mais sur un profit du confort. Ce que l'on propose ici est de valoriser le détour.

ÇA VAUT LE DÉTOUR

Dans les applications de tourisme tous les territoires se gargarisent de mettre en avant les *points of interest*. Essayons de travailler aux points de désintérêt. Si la politique d'animation, de structuration de ces données, se calque sur les intérêts du privé, les villes, aussi intelligentes soient-elles, seront toujours en deçà des forces réunies des acteurs privés. L'intérêt de l'expérience promue par les collectivités publiques est justement de travailler la singularité des expériences mises en œuvre dans un système informationnel où rien ne différencie plus rien ni personne.

Promouvoir du temps perdu, proposer du détour, c'est mettre en scène de l'expérience singulière. Derrière tout ce dont on parle, les gens n'aspirent à rien d'autre que plus d'expérience qui ne soit pas immédiatement rentable, optimisable, qui rende compte d'un possible en commun. On ne connaît pas ces expériences à venir, mais il faut faire confiance à la co-création, et cinq personnes autour d'une table, cela donne quand même quelque chose, cela donne de l'humain. C'est là qu'il faut se positionner.

APPEL AUX INSTITUTIONS

Un SMS dit « *si les usagers peuvent s'organiser tous seuls alors pas besoin d'institutions* »... Si ! Plus que jamais, nous avons besoin d'institutions car ces groupements sont légitimes mais ne répondent en rien à la légalité du bien commun. Je ne crois pas que l'open data réponde à l'idée d'un service public. Ce sont les plus

malins, ceux qui traiteront le mieux l'information, qui vont pouvoir traiter tout ou partie de l'information pour leurs propres intérêts. La notion de bien commun est en train de se dissoudre sous ces différents groupes affinitaires. Il est donc vraiment très important que les acteurs publics, notamment par rapport à une « mise en scène » du temps partagé, jouent à contre-pied des forces du marché. Ce bien commun est, dans le panier de services que tous s'emploient à définir, la première valeur ajoutée du territoire, dans un contexte de compétitivité entre métropoles, qui dissout ce type d'expérience et qui en laisse l'initiative à des groupes d'intérêts que la notion de bien commun global ne fédère plus.

Lucie VERCHÈRE-TORTEL
(intervention de la salle)

ZIG-ZAG, UN EXEMPLE DE E-COVOITURAGE

Nous avons mis en place depuis deux ans un système de covoiturage. Notre objectif est de lancer un dispositif de e-covoiturage en 2012 pour permettre à tous de trouver un covoitureur à proximité de son lieu de départ. La mission temps du Grand Lyon anime cela. Le lien avec le numérique est fort. Nous travaillons actuellement avec 440 entreprises sur la mobilité de leurs salariés : celles-ci ont mis à notre disposition leurs fichiers des lieux d'habitation – bien sûr anonymes –, ce qui représente 45 000 salariés, à partir desquels nous avons réalisé des cartes de géolocalisation dynamiques. Elles servent à faire ce que l'on appelle du marketing territorialisé pour dire aux gens : vous êtes X à habiter au même endroit, vous allez pouvoir vous organiser pour covoiturer, faire du vélo ensemble, faire garder vos enfants ensemble, etc. Nous l'avons extrapolé en donnant des GPS aux salariés d'un secteur afin de géolocaliser leurs déplacements et de comprendre leurs pérégrinations. Cette opération du Grand Lyon, appelée Zig-Zag, nous a permis de comprendre beaucoup de choses. Cela permet aussi de faire changer les comportements.

L'INFORMATION PAR LES RÉSEAUX SOCIAUX

Nous sommes intégrés à la direction de la Prospective. La Direction de la Prospective, @millenaire3 sur Twitter, nous sert pour relayer l'information sur ce que l'on fait sur la mobilité ou sur le télétravail. Là aussi, nous travaillons avec les centres de coworking ; là aussi il y a de la co-création. Le fait de passer par un réseau comme Twitter nous permet de relayer ce que l'on peut savoir des autres et ce que nous faisons.

Bruno CAILLET

Un événement exceptionnel que vous avez oublié de signaler : dans le cadre des candidatures au titre des capitales européennes de la culture 2013, le Grand Lyon a été le seul à faire un travail sur

l'éditorialisation du temps, c'est-à-dire à penser une programmation en fonction des temporalités de la métropole. Je vous incite à relire ce travail produit : en quoi le temps est-il une donnée culturelle ? Nous pouvons effectivement repenser les temporalités et les éditorialiser pour mettre en œuvre notamment une culture de l'urbanité. Un vrai beau travail.

Simon CHIGNARD
Association Bug
(intervention de la salle)

L'an dernier, les Transmusicales, toujours elles, ont mis en place une application mobile qui permet notamment d'avoir des informations sur la programmation. Et dans cette application, une fonction a été extrêmement bien utilisée – et je reviens un peu sur l'idée d'un indicateur temporel uni ersel dont parlait Hugues – qui envoyait des messages tels que « dans dix minutes, dans le Hall 4, tel concert commence ». Nous ne sommes pas sur le fait de dire à quel horaire commence le concert, mais sur une notion d'indicateur temporel, plus intéressante.

Il s'est passé autre chose de très intéressant : le jeudi soir, le festival n'était pas complet, il y avait donc encore des ventes possibles de billets sur place. Comme vous le savez, le festival est maintenant à Saint-Jacques-de-la-Lande (à dix minutes de Rennes), les spectateurs sont invités à s'y rendre en bus (en tout cas la maréchaussée leur rappelle à la sortie qu'ils auraient mieux fait de prendre le bus plutôt que leur voiture...). Mais pour prendre un bus, il faut se rendre Place de la République à Rennes et faire la queue. Ce jeudi soir vers 23h, la salle étant complète, les ventes sur place se sont arrêtées... Il faudrait pouvoir dire aux gens qui attendent dans le bus que ce n'est pas la peine de venir attendre dans la file, ni même de monter dans le bus ou pour ceux qui sont déjà en route, de ne pas se donner la peine d'aller jusqu'à l'entrée du parc. Eh bien les gens qui avaient téléchargé l'application mobile ont reçu un message sur leur téléphone leur disant juste « ce soir, soirée complète, si vous n'avez pas de place, inutile de venir ». J'avais ma place et j'étais dans la file d'attente pour le bus. Or, l'information s'est propagée d'utilisateur en utilisateur, les uns disant à ceux qui n'avaient pas de place que ce n'était pas la peine d'y aller puisque c'était complet. C'est un bon exemple, car si Facebook draine son groupe d'amis, nous sommes ici dans un exemple où globalement, un service a été rendu.

Bruno MARZLOFF

C'est un témoignage parmi d'autres de cette montée en puissance. Elle souligne la place très singulière de la jeune génération dans ce dispositif. Il faudra s'interroger sur comment d'autres générations partagent cela.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Concrètement, de quoi parlons-nous ?

Bruno MARZLOFF

Directeur de Chronos

Deuxième session de l'introduction au numérique et au temps. Avec les deux interventions illustrées suivantes, nous allons tenter de vous montrer que ces enjeux deviennent aujourd'hui ceux du quotidien. Continuez à envoyer vos SMS et vos twitts.

Loïc HAÏ

Agence Artési

Je travaille à l'agence régionale du numérique, en Île-de-France. Je suis chargé de la veille –et de sa distribution en direction des acteurs locaux. Je m'attache particulièrement à tout ce qui est dimension spatiale des territoires. En s'intéressant à la carte, on arrive sur le temps. Je ne suis pas un spécialiste du temps, plutôt un spécialiste des usages numériques. Mais le temps est présent dans les usages numériques.

Trois constatations paradoxales issues de la sociologie des usages, approche développée par Philippe Malin :

1. L'injonction paradoxale

Un paradoxe apparaît du côté des usages numériques dans son rapport au temps : les usages numériques expriment et construisent un rapport au temps fondé sur une injonction paradoxale. Même chose pour l'espace, pour le rapport à soi : une série d'indicateurs où les usages numériques expriment des injonctions paradoxales. Par rapport au temps, ce paradoxe, qui permet à la fois de révéler et de construire les usages numériques d'un point de vue social, est **un paradoxe entre gagner du temps et perdre du temps**. Ce n'est pas l'un ou l'autre. Les usages numériques arrivent à relier en même temps des choses qui auparavant étaient des phénomènes distincts.

Nous sommes divisés entre cette immédiateté, cette rapidité, ce besoin d'accélérer et cette sérendipité, cette distraction par rapport au temps et l'envie de ralentir. Dans les usages numériques s'expriment l'un ET l'autre. Quand nous réfléchissons sur de l'innovation, notamment en nous appuyant sur l'innovation de service et le développement des usages numériques, posons-nous la question de savoir comment faire vivre ce paradoxe pour améliorer le bien-être temporel de tous. Comment va-t-on pouvoir, par exemple quand on désigne un service, permettre à la fois de gagner du temps et d'en perdre ?

La sérendipité en matière de recherche d'information ou de navigation sur Internet consiste dans le fait de se laisser aller et de se laisser surprendre, au hasard d'une navigation. En cherchant

quelque chose, de tomber sur autre chose. C'est la même chose que de s'égarer dans l'espace physique. Bruno Caillet parlait des détours. La sérendipité est la façon dont je me laisse m'égarer dans le temps sans être forcément dans une recherche de profit par rapport une maximisation de mon temps. Comment puis-je me laisser aller à des pérégrinations où j'ai besoin de ralentir, d'errer dans les dimensions temporelles ?

2. La ville, temps consolidé

Sur le rapport entre l'articulation du temps et la ville, nous disons souvent que la ville est du temps consolidé, notamment dans sa forme construite, dans les différentes strates qui composent la ville à un moment *m*.

Par rapport au statut du temps – Hugues et moi-même travaillons d'ailleurs sur la notion de territoire hybride –, à la fois dans l'univers numérique et dans l'univers physique, il existe des caractéristiques un peu différentes. Nous avons d'un côté la rigidité du temps de la ville physique qui est un temps solide, unidimensionnel et linéaire souvent dénoncé sous le nom de chronocentrisme : c'est le métro-boulot-dodo, l'écoulement du temps inéluctable, où l'on est toujours dans une course effrénée par rapport à cet écoulement inéluctable du temps. A l'inverse, du côté de l'environnement numérique, cette rigidité fait place à une **plasticité** : le temps est moins linéaire, il est multidimensionnel. Certains parlent de temps fractal, donc un temps liquide. Réfléchir aux médiations temporelles dans le cadre d'un continuum entre l'espace physique et l'espace numérique, travailler sur des médiations temporelles hybrides permettant justement de contrecarrer la rigidité de la ville physique et d'introduire de la plasticité dans le rapport au temps grâce au numérique : autant de pistes pour sortir de ce chronocentrisme. L'objectif, voire l'enjeu, est d'apprendre à habiter les temps entrecroisés qui traversent la ville physico-numérique si on essaie de réunir les deux.

3. Le big data

Les effets conjugués du Web 2.0, contributif, de ses utilisateurs qui publient du contenu, des technologies mobiles avec l'explosion des usages mobiles, de l'open data (la libération des données), mais aussi de l'Internet des objets (dissémination de capteurs dans l'espace physique via une interaction avec les humains), conduisent à un accroissement exponentiel des données. C'est le Big Data, masse d'informations disponibles en ligne et/ou par rapport à la ville. On assiste à une forte densification de l'ombre portée des villes numériques sur les réseaux numériques. Cette ombre portée passe par les photos postées sur des plateformes (Flickr ou Picasa) dont la densité vient alimenter l'ombre portée de la ville par cet acte simple de partager des photographies d'une ville par les utilisateurs eux-mêmes.

Dans cette masse de données (temps et espace du temps), les métadonnées temporelles qui permettent d'organiser ce qui est disponible en ligne sont souvent masquées. Mais elles sont déterminantes pour essayer de se retrouver dans cette marée de données qui est en train d'enfler de manière exponentielle. La surabondance de données entraîne la nécessité, pour s'y retrouver, de structurer tout ça.

Des choses simples ont été mises en place comme les métadonnées, descriptions attachées à des médias, à des vidéos, des photos, à des messages sur les réseaux (Facebook, Twitter, etc.). Au début de l'émergence du Web 2.0 a émergé un système auto-géré par les utilisateurs pour organiser ces immenses bases de données en ligne :

- le fait d'ajouter des mots-clés (sur photos ou vidéos) : on parle de « folksonomie », **indexation sémantique** par mots-clés collaboratifs ou **tag**. Les utilisateurs enrichissent la base de données de Flickr en ajoutant des mots-clés pour qualifier la photo envoyée sur la base de données de cette plateforme ;
- la géolocalisation ou « folksotopie » est arrivée, avec la possibilité de géolocaliser ses photos en leur attribuant une latitude et une longitude. On arrive à un système d'**indexation spatiale** collaborative où ce n'est plus des mots-clés mais du geotag, c'est-à-dire du référencement spatial avec les coordonnées d'un média (photo par exemple) ;
- bien que masquées, toutes ces données partagées sont aussi **indexées dans le temps**. On parle de **chronotag** ou « folksochronie » : soit de l'horodatage, un timestamp (date avec horaire), soit un timespan (plage de telle date à telle date).

À côté de la « folksonomie » (quoi) et ses mots-clés, et de la « folksotopie » (où) et son référencement dans l'espace, apparaît la « folksochronie » (quand), qui permet de structurer l'ensemble de ces data.

Pourquoi sont-elles masquées ? Des analyses ont été réalisées, sur Flickr, sur le comportement des touristes. Grâce aux photos géolocalisées prises par des touristes, à l'échelle d'un territoire, on peut savoir quels sont les lieux touristiques les plus photographiés. Cela donne une idée de l'intérêt touristique des lieux. On passe par une forme de représentation spatiale, se posant donc la question du « où ? » pour pouvoir analyser ces données.

Ces analyses très intéressantes peuvent soit confirmer des phénomènes déjà connus, soit permettre de découvrir et de révéler des choses nouvelles. Mais si l'on s'intéresse au « où », on ne s'intéresse pas au « quand ». Pourtant, en termes de fréquentation, il serait intéressant de voir à quel moment de la journée ou de l'année les photos sont prises. Pour tout ce qui est photographie numérique, l'horodatage de la prise de vue est possible

notamment grâce à Exif. En analysant des données, on aura souvent le réflexe spatial mais pas forcément le réflexe temporel, alors que la donnée est là.

TROIS EXEMPLES DE PLANIFICATION

• **Google Agenda** : agenda collaboratif partagé (gratuit), disponible en ligne pour les salariés, quel que soit l'usage (personnel, professionnel) ou même pour un usage public. Face à la problématique de l'agenda collectif sur l'ensemble des manifestations d'une ville par exemple, Google Agenda est une solution très simple qui permet de partager en édition et de référencer toutes les manifestations d'une ville en répondant simplement à des questions du type « quoi, quand, où, qui, comment... ».

Nous atteignons un degré élevé de démocratisation de l'accès à des outils de planification qui peuvent se croiser entre eux. Il y a donc un changement sur les outils de planification, qui permettent d'entrer dans l'ère du collaboratif mais également dans celle du remixage des données calendaires.

• **Doodle** : premier outil Web 2.0 apparu en 2005 pour en finir avec le casse-tête des secrétaires devant définir une date de réunion commune à plusieurs personnes. Doodle permet, plutôt que d'avoir à téléphoner, faire des relances par mail, corriger, d'ouvrir un sondage « on vous propose telles dates » et on envoie l'info par mail avec le lien vers ce sondage ; toutes les personnes vont rejoindre ce point distant pour entrer leurs disponibilités. Une date est alors déterminée en fonction des dates et plages horaires laissées par les gens conviés au sondage.

• **Freetime** : cette application mobile est un agenda qui permet de croiser des données d'agenda issues de format standard, ou directement connectées à Google Agenda, etc., Elle a bénéficié d'une grosse recherche ergonomique avec une sorte de renversement sur la visualisation, qui conduit à gérer son agenda à partir de son temps libre. Les plages libres, le temps disponible offert apparaît en premier à la place des plages occupées.

TROIS EXEMPLES DE SYNCHRONISATION

• Le bureau des temps de Rennes a créé l'application Tic-Tac, le temps à la carte, qui permet de croiser sa disponibilité en tant qu'utilisateur des services publics, avec les horaires d'ouverture de ces services, en s'appuyant sur la base de données des entités de services publics référencées dans le guide « Vivre à Rennes » et avec un travail de collecte et de mise à jour de l'ensemble des horaires d'ouverture des services publics.

• Isokron est une application mobile qui permet de comprendre comment aujourd'hui l'appariement par le temps permet de créer de nouveaux services. Cinékron est l'isochrone des programmes de cinéma sur Paris : dans l'espace physique, à un moment, je vais pouvoir interroger la base isochrone de l'application, pour savoir

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

où le film que je souhaite voir est diffusé au plus près d'un point donné, en croisant cette information avec des données transports pour savoir si j'arriverai à temps au début de la séance.

- Le covoiturage dynamique, en temps réel. Différents acteurs Français (covoiturage.fr, covivo.fr, etc.) sont rassemblés dans une fédération, la Feduco. Le premier site à proposer un service en matière de covoiturage dynamique est Covivo. L'entente de l'ensemble de ces acteurs sur le fait de définir un format de données commun se fait par l'application Rdex permettant l'échange de données entre les différents services de covoiturage en ligne. C'est important pour arriver à du covoiturage dynamique car la masse critique de données et d'utilisateurs est indispensable pour permettre de synchroniser suffisamment d'offres. Plus l'offre sera abondante, plus mon service sera efficace à n'importe quelle heure de la journée, où que je sois.

Pour pouvoir atteindre ce seuil d'utilisateurs et cette masse de données, nous devons nous entendre sur un format qui permet de cumuler l'ensemble des données de l'ensemble des services.

L'AGRÉGATION

Comment puis-je exploiter des traces numériques, laissées par l'activité des utilisateurs de mobiles, pour essayer de représenter dans le temps des données ? Comment puis-je m'emparer de ces traces pour révéler le pouls de la ville ?

Urbanmobs permet d'avoir des représentations de l'événementiel. Par exemple, pendant la nuit du Nouvel An, à l'approche de minuit, l'activité SMS augmente progressivement et explose pour ralentir ensuite.

CitySens est une application américaine lancée en 2008. Elle permet de connaître les points chauds de San Francisco : où se trouve la foule, où sortent les gens, grâce aux traces laissées par les mobiles. Elle permet de voir dans le temps, dans la nuit, où sont les lieux de réunions les plus importants.

Souvenons-nous du Petit Poucet. Le fait de poster des billets sur les blogs font de ces outils un archétype de l'organisation dans le temps de contenus. Un blog est l'organisation chronologique de billets postés sur un système de gestion de contenu. Simplement, cela change le statut de l'information : le fait d'organiser dans le temps apporte un statut où l'on considère que ce qui est partagé en temps réel est le présent. Mais surtout, en termes d'accumulation, le fait d'archiver fait dire que « les traces du présent sont les fragments d'un futur passé », parce que le fait de partager sur le réel au moment présent est aussi une manière d'archiver de l'information et de pouvoir y naviguer de manière temporelle, en revenant sur les traces laissées par chacun.

Facebook a bien compris l'intérêt d'avoir une organisation dans le temps offerte aux utilisateurs leur permettant de revenir sur leurs traces numériques. La *Facebook Timeline* est une nouvelle frise

chronologique permettant de naviguer dans le temps et de revenir sur l'ensemble de ce qui constitue son identité numérique pour pouvoir naviguer à l'intérieur, sur les anciens échanges avec ses amis, etc. Surtout, vous avez la possibilité de republier. Cet effet de boucle vient alimenter l'idée d'une « longue traîne de l'attention ». Ce n'est pas forcément pour rendre service aux utilisateurs que Facebook met en place ce genre de chose, mais pour augmenter le temps passé sur Facebook et donc accaparer l'attention de l'utilisateur en l'incitant à passer encore plus de temps sur ses services.

L'ÉDITORIALISATION

Il existe de nouvelles formes d'éditorialisation du temps avec des services clairement orientés sur le temps.

Tiki-Toki ou Dipity permettent de scénariser des contenus et de les organiser sous la forme de frises chronologiques. Ces applications permettent de raconter des histoires, personnelles ou non, organisées dans le temps, avec le choix soit de sélectionner les contenus et de les placer dans le temps un par un, soit de placer du contenu dans le temps de manière dynamique en passant par de la publication automatique, par exemple via du flux RSS (really simple syndication), soit encore de représenter sous une frise chronologique l'ensemble de mon activité sur Twitter.

Le Datajournalisme (journalisme de données) : permet d'exploiter des bases de données pour alimenter une visualisation journalistique. On retrouve ici la notion de temps. Une application avec une timeline interactive, publiée par le Guardian sur le sujet du Printemps Arabe a permis de naviguer dans le temps et de découvrir tous les articles parlant du Printemps Arabe, organisés par catégorie.

Memolane permet d'archiver l'ensemble de mes traces ou celles des autres. À partir du moment où j'ai de l'information, je peux l'agréger sous la forme d'une timeline interactive qui va l'archiver dans le temps, verticalement ou horizontalement. Chaque fois qu'un nouveau contenu est posté, il vient alimenter automatiquement cette frise chronologique. L'intérêt est qu'il existe une fonction appelée Stories, permettant de rééditorialiser ces traces : non seulement on les archive dans le temps, mais on va pouvoir intervenir à nouveau dessus pour raconter des histoires à partir de ces traces archivées, leur donner du sens et les mettre en perspective.

LA RÉTROVISION

C'est la capacité à faire revivre le passé : des services tels que History Pin ou What Was Here permettent très simplement cette collecte collaborative d'images du passé ouverte à tous. Je géolocalise une image, je la contextualise dans l'espace à la fois sur de la carte 2D et à l'intérieur de la représentation spatiale photographique à 360° de StreetView. Je la cale également dans l'espace. Je peux ajouter des médias de type audio, photo et vidéo et surtout, mobiliser le tout en contexte réel dans l'espace physique. Je peux donc ouvrir des fenêtres de rétrovision vers le passé, me permettant de revivre ce passé à partir des données collectées.

Même chose avec De Condate à Rennes avec des modalités un peu différentes et la possibilité d'utiliser des interfaces naturelles de navigation à l'intérieur d'une cartographie interactive permettant de naviguer dans le temps.

Forward to the Past est un projet Kinect qui permet de naviguer en 3D dans les différents temps de la ville avec des contenus associés, non pas derrière mon ordinateur mais devant un grand écran en faisant des gestes qui me permettent d'accéder à ces contenus et de vivre une expérience sur le fait de faire revivre ce passé.

LA PRÉVISUALISATION

Elle permet de donner à voir la ville du futur et ses futurs aménagements (exemple de la Courrouze à Rennes) avec un dispositif de **réalité augmentée**. Les principes de la rétrovision sont ici appliqués à des prévisualisations du futur.

Yann LE TILLY

Chargé de projet à la SNCF

Bonjour à tous. On a parlé de temps et de numérique : on va regarder plus précisément ce qui se passe à l'intersection de ces deux phénomènes, dans le secteur des mobilités. Je travaille à la SNCF, donc assez naturellement, je suis parti des préoccupations de production, le temps étant au cœur des processus de production dans le transport public.

COMPRÉHENSION

L'élément essentiel concerne la relation avec les gens, avec les voyageurs, les « folks ». Le premier problème pour les acteurs de la mobilité est de vérifier qu'ils sont compris par les voyageurs. C'est compliqué car les audiences sont variées, les gens ne sont pas tous connectés, pas tous équipés. Cela a amené parfois les gens à opposer le numérique à l'information. Je pense que c'est une erreur. Une étude faite par Keolis sur ce sujet, montre que si bien sûr le numérique peut poser problème à certains acteurs, il peut aussi apporter des solutions. Notamment parce que ceux qui ont des difficultés à l'écrit ou des difficultés de compréhension

pour interpréter l'offre de transport public interrogent d'autres personnes plus lettrées ou connectées. Encore faut-il que ces dernières aient un accès facile à l'information.

Comment permettre aux voyageurs d'appréhender une offre de transport complexe, avec ses lignes, ses horaires, ses stations, ses amplitudes, etc. ?

Au-delà du numérique, des approches analogiques existent, mais elles sont lourdes à mettre en œuvre. Par exemple, des mécanismes de correspondance garantie consistent à s'organiser pour que les bus puissent attendre les trains avant de partir, même si le train est un peu en retard. Et puis, il y a un phénomène d'actualité – que je ne pouvais pas omettre de mentionner aujourd'hui – qui est le **cadencement**. Une des raisons de notre décision de changer les horaires pour essayer de les cadencer est tout simplement de les rendre plus lisibles, plus faciles à interpréter par les voyageurs.

LES SOLUTIONS NUMÉRIQUES

• Réalité augmentée ?

Les solutions qui augmentent le réel en permettant d'ajouter des informations sur le territoire sont nombreuses. J'ai mis un point d'interrogation (dans le titre) parce que les premières réalisations sont apparues voici déjà quelques années et je manque d'exemples qui soient vraiment utilisés. Cela ouvre une problématique : il y a beaucoup d'expérimentations, mais quid de la viabilité de celles-ci et de leur pérennité ? Toujours dans le même registre, il faut citer Keo360, service qui a démarré à Rennes, qui permet de faire des visites virtuelles de gares et de préparer son voyage.

• Partage et synchronisation

Quid du transport public ? Aujourd'hui, la mobilité – le transport public en particulier, le ferroviaire encore plus – est confronté à deux problèmes extrêmement simples : il y a des moments et des endroits où il manque des voyageurs pour justifier une offre ; et d'autres moments et endroits où il y a trop de gens pour arriver à les satisfaire avec une offre. Nous sommes donc dans une problématique de gestion des flux et l'on comprend bien que les questions de partage d'une part et de synchronisation d'autre part sont essentielles pour arriver à réguler ces flux.

Ces dernières années, nous avons assisté à une multiplication d'initiatives régionales pour synchroniser l'information et proposer des services d'information sur les trains régionaux, les transports urbains, dans toutes les villes de la région. C'est utile pour les voyageurs et pour tout le monde. Aujourd'hui, ces bases horaires centralisées constituent dans beaucoup de régions de France, une ressource qui peut aider aussi bien les professionnels que les voyageurs et les décideurs publics. Mais ces données sont trop peu utilisées.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

• Focus sur la Mobilité

De nouveaux services de mobilité se développent : on a parlé du covoiturage, de l'auto-partage, des initiatives importantes qui vont au-delà de l'automobile, qui peuvent porter sur le vélo en libre-service, etc. La plupart de ces initiatives sont contraintes par une notion de masse critique. Cette question a suscité une réflexion à la SNCF : il devait y avoir dans les gares un endroit facilitant le fait d'atteindre cette masse critique pour du covoiturage ou pour de l'auto-partage. Nous essayons actuellement de déployer, avec des partenaires spécialisés extérieurs à la SNCF, des solutions qui permettraient de développer du covoiturage pour les gens qui sont dans le même train et qui cherchent des solutions pour rentrer chez eux à partir de leur gare.

• Ouverture des données publiques

Au-delà, les données transports peuvent être utiles à des tas de gens. On constate une créativité importante, au point qu'il est difficile d'imaginer toutes les applications. La solution pour catalyser ces nouvelles pratiques est l'ouverture des données publiques. Nous sommes admiratifs de l'initiative de Rennes en matière d'ouverture des données (open data) mais je voudrais juste rappeler quelque chose et saisir tous les décideurs publics présents ici : l'ouverture des données aujourd'hui en France ne concerne pour le moment que deux ou trois agglomérations. Il reste du chemin ! Les États-Unis, pays du libéralisme, sans tradition forte en matière de transport public, a déjà ouvert ses données transport dans 179 agglomérations, ce qui a donné lieu à une floraison de services et d'initiatives dans tous les domaines. Bien sûr, il ne suffit pas d'être dans l'injonction, mais d'avoir une démarche pratique, démarrer vite et puis s'appuyer sur les exemples existants pour voir précisément quelles données ouvrir et ce qui peut en être fait. C'est important parce que lorsque les données sont ouvertes, les applications peuvent fonctionner. Pourquoi Isokron n'est-il pas disponible dans chacune de vos agglomérations, dans chacun de vos territoires ? Parce que les données des transports publics n'y sont pas ouvertes. Le jour où elles le seront, cela deviendra possible sans développement, et cela permettra à la petite structure Isokron – qui est fragile et a beaucoup de mal aujourd'hui à trouver une assise en termes de business compte tenu de la surface sur laquelle opérer – d'avoir un business model pouvant commencer à tourner et des gens pouvant commencer à travailler. Cela change tout.

Exemples d'utilisation de données transport

Chromaroma est intéressant parce que dans le domaine du jeu. Walkscore permet de donner une évaluation de la qualité de "marchabilité" d'une adresse : si vous êtes coincé sur une bretelle d'autoroute, votre marchabilité sera très faible ; si vous êtes

en plein quartier piétonnier entouré de magasins, votre score sera beaucoup plus haut. Il existe beaucoup d'applications dans le domaine immobilier, avec des services vous permettant de trouver le meilleur ratio entre le temps de transport et le prix au mètre carré par exemple.

L'ouverture donne parfois des résultats rapides et puissants : je reviens sur l'exemple d'OpenStreetMap, le Wikipédia de la cartographie. Une carte est faite par les utilisateurs cartographiant les petits coins de rues, ou les endroits qui paraissent intéressants. L'intérêt du point de vue temporel est d'abord le développement du service. Ce service, auquel je ne croyais pas du tout à son démarrage, s'est développé au niveau mondial comme une traînée de poudre. Il est aujourd'hui très intéressant et qualitatif dans beaucoup d'endroits, à la fois détaillé et à jour. Quand il y a des travaux quelque part, OpenStreetMap est souvent mis à jour plus rapidement que GoogleMaps ou d'autres !

La question actuelle est la **pérennité** de ces services. OpenStreetMap a eu un développement très important et semble aujourd'hui bien ancré. Mais nombre d'autres initiatives ne durent pas. Du coup, les acteurs économiques hésitent un peu à investir. Il faut vraiment s'intéresser à ce que l'on peut faire pour pérenniser ces services.

Une fois ces données ouvertes, il faut que les acteurs institutionnels et les opérateurs de transports publics **écoutent la foule** .

Dans le domaine du transport en particulier – sur lequel je suis polarisé – des outils particuliers vous permettent d'être informés sur ce qui se passe dans votre train, à telle heure, dans votre gare, etc. La SNCF, qui suit cette tendance, essaie de se mettre à l'écoute, notamment par des blogs de ligne qui se développent. Les gens qui animent ces blogs, périphériques dans l'organisation au départ, se rapprochent peu à peu du centre et sont écoutés parce qu'ils sont des voyageurs.

On observe une bascule : après avoir longtemps fermé les données, les avoir jalousement gardées, les gens comprennent que c'est important et basculent maintenant dans la course à l'audience ; il faut aller vite, se faire connaître, etc. Pour cela, ils ont recours aux plateformes ayant déjà une audience. Donc si vous intervenez sur Facebook, sur YouTube ou sur Google, en utilisant toutes ces API, vous avez aussi un accès rapide à l'audience. Je voulais vous soumettre l'intérêt de cette relation au temps, même si cela dépasse de loin les questions de mobilité.

CONCLUSION

Le numérique laisse beaucoup de traces. Encore faut-il apprendre à les analyser. L'analyse de données peut nous renseigner sur le passé mais peut aussi nous aider à prolonger les tendances, faire un petit peu de prévisions... C'est d'autant plus vrai qu'il y a beaucoup de capteurs. Sur une carte, j'ai réussi à visualiser mes traces pendant quelques mois, provenant automatiquement de mon téléphone mobile. Comprendre ces données nécessite de nouveaux outils sans doute, de nouveaux savoir-faire certainement. Mais aussi de nouvelles organisations, car si des gens sont capables de travailler sur ces données, ils ne sont pas forcément au centre du dispositif et pas écoutés. Nous essayons par exemple de récupérer les données fournies :

- par des systèmes de validation qui renseignent sur le nombre de voyageurs passés ;
- par des comptages qui restent manuels dans beaucoup de cas ;
- par des données venant des médias numériques – sites Internet ou partenaires – donnant la densité de présence des gens à tel endroit à telle heure.

Nous allons essayer de traiter tout cela pour nous faire une meilleure idée du comportement de nos voyageurs. C'est très modeste, mais on essaie de s'y mettre.

Bruno MARZLOFF

Merci. Je vous encourage à suivre le blog transid parce qu'il s'y passe toujours des choses passionnantes. Avant d'utiliser le quart d'heure qu'il nous reste pour échanger, je voulais faire quelques observations sur ce qui a été dit. J'ai retenu quatre grands éléments :

- L'ajustement est difficile entre l'offre, la demande, les problématiques de pics de consommation de transport. Ce qui est vrai pour la SNCF se retrouve au niveau des agglomérations. On retrouve les deux mots-clés évoqués dans mon introduction : le partage et la maîtrise d'usage. Les pistes proposées par Loïc et Yann soulignent qu'il existe toute une série de possibilités apportées par le numérique qui n'existaient pas hier, en régulation ou en autorégulation, pour mieux organiser les infrastructures qui existent et mieux les optimiser ;
- Walk Score est né aux États-Unis, notamment dans les grandes villes et d'abord à New York. Cette application témoigne d'abord de l'envie d'un certain nombre d'Américains d'être dans une mobilité apaisée, privilégiant la marche et les accessibilités. Les scores y sont de plusieurs natures : un score va mesurer les performances des cheminements piétonniers avec les obstacles et le temps pour les parcourir ; un autre va mesurer les zones en termes d'isochrone. Dans une zone d'un quart d'heure d'accessibilité à pied autour de mon domicile par exemple, quel est le nombre de ressources d'aménités au quotidien, la proportion de ressources

auxquelles j'accède dans ces 10, 15 ou 20 minutes de marche à pied ? L'intérêt est l'initiative publique, spontanée, la possibilité de voir se révéler des choses que les villes ou territoires n'ont pas forcément comprises. Vous devez être extrêmement attentifs à cette production spontanée, voire l'accompagner, car c'est un révélateur de ce qui est en train de se passer, une fourniture d'informations, un monitoring de ce qui se vit sur vos territoires ;

Ce que Yann dit sur la possibilité ou non d'activer ces applications ou logiciels, est cruel : pour lui, des tas d'applications existent, prêtes à fonctionner ; encore faut-il qu'un carburant puisse être introduit dans ces applications. Après 18 mois que Rennes a donné le coup d'envoi de la libération de données (listes, transports) que seulement deux villes aient lâché et rendu accessibles leurs données, c'est étonnant. Toutes ces initiatives qui vous ont été montrées, qui répondent à une envie ou une curiosité, vont pour la plupart disparaître si elles ne trouvent pas de modèle économique ou si elles ne sont pas soutenues par la puissance publique, quelle qu'en soit son incarnation. On va laisser passer des chances. Yann a évoqué FixMyTransport, dans le sillage d'une application appelée FixMyStreet, qui existe depuis au moins deux ou trois ans : là encore des initiatives spontanées proposant des pages accessibles à tout le monde, permettent de signaler un nid-de-poule, une station de vélo, etc., et toute une série de remarques faites par tous les usagers de la ville. C'est éminemment utile pour les collectivités territoriales car cela fait remonter de l'information qu'elles n'obtiendraient pas par ailleurs. La puissance publique pourrait se poser la question de savoir si elle estime qu'il y a là quelque chose de nécessaire, utile et rentable. Ce ne serait pas idiot d'apporter un coup de main à ces initiatives, l'investissement étant marginal par rapport à ce qu'il faudrait mettre en œuvre pour obtenir la même chose par ses propres moyens pour faire en sorte que les entretiens, les équipements, soient tenus à jour.

CONCLUSION

On se retrouve devant une série de nouvelles questions : que veut-on faire demain dans un contexte où les budgets seront largement réduits, où les contraintes de réduction des pollutions deviendront de plus en plus coercitives, où l'environnement citoyen va réclamer de plus en plus une *livable city* comme disent les Anglo-Saxons, une ville vivable, une ville des proximités, des courtes distances ? Jusqu'à quel point, pour apporter des réponses à ces collectivités territoriales, faut-il mobiliser le numérique et accompagner cette spontanéité des mouvements ?

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Patrick Vassalo

(intervention de la salle)

Deux choses me semblent importantes à creuser :

- au-delà de l'émergence de ce flot d'outils modernes, numériques, technicisés, etc., quel SENS a tout cela ? Pourquoi ? Quelle cause ? Que veut-on en faire ? Pour quel contrat social ? Excusez-moi de dire des gros mots. D'abord en tant qu'élu, qui doit avoir une certaine vision de la société et de sa transformation, sans se laisser forcément bernier ni être obligé de suivre ce que j'ai appelé tout à l'heure la dictature des marchés financiers. Il faut bien que l'on se pose à un moment donné la question du sens que cela peut avoir ;
- qu'en est-il du développement du service public par rapport à cela ? Pas seulement du point de vue de la prise en charge par la puissance publique d'un équilibre économique ou de la capacité de réponse à un besoin – encore que l'on réponde parfois à des besoins très communautarisés ou spécifiques et l'on s'aperçoit après qu'on aurait pu mettre l'argent dans autre chose. Mais dans une conception de développement des services publics, et donc de réduction des inégalités pour reprendre un certain nombre de valeurs que nous défendons tous ici depuis longtemps. Comment tout cela peut nous aider, y compris comment peut-on faire en sorte d'éviter, avec un peu de volontarisme, que ne se développe la fracture numérique ? Qu'au contraire, cela permette de mieux vivre la ville, pas seulement en fonction de l'offre et de la demande mais aussi en fonction de la construction d'un vivre ensemble ?

Bruno MARZLOFF

Quelle ville voulons-nous ? Nous tentons de définir un possible. Si l'on prend ce que nous disent les sites, les blogs, les outils nés spontanément, en dehors de la création d'entreprises ou de collectivités territoriales apparaît un désir de ville vivable, sous contrôle, cyclable, marchable... Encore une fois, cela ne répond pas à toutes les interrogations. Une observation attentive des créations qui se produisent nous révèle que la ville telle que les gens la voudraient n'est pas tout à fait celle qui leur est proposée aujourd'hui.

Ne serait-ce que de ce point de vue, il y a déjà une formidable légitimité du numérique.

L'autre est que les possibilités de maîtrise des usages de la ville, pas simplement dans ses fonctions utilitaires – mais aussi dans ses fonctions de déambulations, de découvertes, de sociabilité, d'urbanité – trouvent là toute une série de possibles. Je suis conscient qu'il faudrait aller au-delà sur la réponse à cette question. Mais que ce qui a pu être montré dans les dernières heures est qu'il y a un gigantesque possible qui s'offre à nous.

Evelyne REEVES

(intervention de la salle)

Pour répondre à la question du sens de ce flot d'applications, d'outils : nous sommes aujourd'hui dans un monde fini, aux ressources limitées, un monde où l'on ne pourra pas continuer à mettre en place toujours plus de services, toujours plus de moyens. Il est devenu indispensable de parvenir à nous mettre à un niveau d'intelligence collective tel que l'on puisse s'organiser pour optimiser ces ressources limitées et limiter la quantité de services mis en place. On ne peut pas continuer à fournir indéfiniment. Longtemps, l'offre s'est adaptée à la demande de façon empirique, au jour le jour, au regard de la quantité de personnes qui se présentaient pour un service de transport par exemple, sans s'interroger véritablement sur les conséquences. C'était avant le réchauffement climatique, avant la crise, avant la pénurie de matières premières...

Aujourd'hui, il s'agit de s'adapter au plus près. Sans aller vers la ville 24h sur 24, il nous faut faire en sorte de répartir les flux tout au long de la journée, de la semaine, de l'année... D'utiliser toute l'amplitude horaire possible. Si ce formidable outil qu'est le numérique vient nous bousculer dans nos rythmes, il est aussi une formidable **clef d'entrée vers une telle organisation de ces services sur le territoire.**

Loïc HAY

Sur les questions essentielles de savoir à quoi tout cela sert-il finalement et quelle ville nous voulons, nous devons faire des mixages par rapport à des pratiques existantes n'ayant rien à voir avec le numérique.

FixMyStreet est une application permettant de déclarer des incidents dans l'espace public en passant par du mobile. Elle a connu un important succès aux États-Unis avec plusieurs déclinaisons de services. En France, BeCities va dans le même sens. Mais il existe un problème avec ce genre de chose : nous sommes sur des usages individuels de réclamation systématique de la part des citoyens. Or ces formes d'applications et les usages qu'ils entraînent mériteraient de redécouvrir des pratiques qui existent déjà dans les villes. Par exemple, le « diagnostic en marchant » par lequel des groupes d'habitants, dans les quartiers, font des relevés d'incidents avec les élus et les services municipaux. FixMyTempo sortira bientôt...

Le service n'est qu'une capacité supplémentaire pouvant simplifier un certain nombre d'usages. Si l'on se contente de développer du BeCities ou du FixMyStreet, peu importe comment les services techniques de la collectivité vont gérer les demandes des citoyens, telle que de venir réparer le trottoir en face de chez moi (toujours en bas de chez soi).

Alors qu'en mixant des pratiques collectives, qui sont en fait des prétextes au dialogue, avec des capacités permettant d'un point de vue individuel de poursuivre sans l'intervention du numérique ce que l'on a commencé grâce au numérique de manière collective, là ça devient intéressant. Ce n'est pas l'un ou l'autre. Quand je parle de territoires hybrides, c'est aussi l'hybridation des pratiques numériques avec des pratiques physiques.

Jean Luc DAUBAIRE
(intervention de la salle)

Je voudrais revenir sur la question du sens, qui me paraît importante. Ces pratiques, ces forums, qu'ils soient instantanés, très courts dans le temps, collés à l'actualité ou non, sont aussi une chance que n'a jamais réussi à offrir la démocratie. Celle de mixer les experts avec les consommateurs et les usagers. Nous ne pouvons pas reculer sur un fait qui existe déjà. Mais nous pouvons nous interroger sur l'immédiateté, sur l'argent que l'on dépense pour gagner trois minutes entre un TGV et un train pendulaire. Chaque fois que l'on prend le temps de prendre un peu de recul, on redonne du sens.

**Avec le numérique, je gère mon temps
ou je cours derrière ?**

CONFÉRENCE GRAND PUBLIC

Jocelyne BOUGEARD

Bienvenue à chacun de vous et merci d'être présents et nombreux ce soir. Tous nos remerciements chaleureux et attentifs aux Champs Libres, aux techniciens, à l'équipe technique, à Astrid Massiot qui ce soir accueille cette nouvelle conférence.

Nous avons la chance d'accueillir Nicole Aubert qui a accepté de mettre à notre bénéfice le fruit de ses recherches. Vous avez déjà beaucoup écrit et vous vous êtes intéressée depuis longtemps à cette question du temps, aux temporalités. Vous avez écrit « L'individu hyper moderne », « Le coût de l'excellence », « le culte de l'urgence » et « Les tyrannies de la visibilité » qui est votre dernier ouvrage.

Nous vous avons demandé de réfléchir avec nous à la question des innovations numériques. On connaît les influences sur nos vies personnelles, collectives, nos identités. Ce qui vous a intéressé ces tous derniers mois est de travailler – et cette situation de crise aiguë mondiale vous y a encouragée – les modèles économiques, le développement des nouvelles technologies et ce rapport à soi, aux autres, à l'éternité aussi.

Nicole AUBERT
Sociologue, psychologue, professeur à l'ESCP Europe

Je suis contente de vous retrouver. J'étais déjà là il y a quatre ans pour une conférence sur le thème du temps. Aujourd'hui, on m'a demandé de parler de cette question du rapport entre le temps et l'émergence du numérique. L'intitulé de la question m'a prise au dépourvu et m'a un peu contrainte. La question posée étant « Avec le numérique, je gère mon temps ou je cours derrière ! ». J'essaierai de répondre à cette question, mais je ne parlerai pas que de ça ; j'essaierai de parler de la position que l'on a par rapport aux nouvelles technologies et de celle que l'on a par rapport au temps.

Si je prends « je gère mon temps, je cours derrière », cela veut dire que dans le premier cas (« je gère mon temps »), je suis maître du temps, et que dans le second cas (« je cours derrière ») je ne le suis pas. C'est le temps qui me mène, qui me possède, me précède, qui va plus vite que moi et donc un temps qui imprime un rythme qui va trop vite pour moi, ce qui fait que je cours derrière – l'image n'est pas jolie, mais elle correspond à une certaine réalité.

J'aurais voulu faire une brève rétrospective de l'histoire de notre rapport au temps et remonter à une époque antérieure au développement du capitalisme, parce que c'est avec le développement

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

du capitalisme que les rapports entre l'homme et le temps sont devenus tendus, conflictuels. Donc je voudrais remonter au début du XIIe siècle, quand le temps était complètement déconnecté d'une quelconque correspondance avec la notion d'argent et la notion de profit. Parce qu'il faut se souvenir qu'au départ, le temps n'appartenait qu'à Dieu et le temps social dominant était celui de l'Église qui régulait le temps grâce aux battements des cloches de la paroisse ou du couvent qui annonçaient les offices et qui rythmaient les travaux des champs, et cela en se fondant sur le déplacement, selon les saisons, de la course du soleil et la frontière entre le jour et la nuit. Donc le temps, pour l'Église, appartenait à Dieu et non aux hommes ; raison pour laquelle elle condamnait par exemple le prêt à intérêt qui rémunère l'argent justement en fonction du temps.

Mais ce temps religieux qui était un temps apaisé, très paisible, qui convenait aux travaux des champs, va trouver sa limite assez vite lorsqu'une exigence nouvelle apparaîtra, celle des bourgeois négociants, des marchands qui ont besoin d'anticiper les coûts et les déplacements nécessaires pour aller vendre leurs marchandises de ville en ville, et qui éprouvent le besoin d'un temps plus continu, plus mesurable que celui des cloches sonnantes matinales et structurant une vie de travail dans les champs. Ce qui se produit alors, c'est qu'en même temps qu'ils se déplacent dans l'espace, les marchands vont découvrir le prix du temps, et ce prix ils vont l'incorporer à leurs déplacements. C'est à cette époque également que vont apparaître (fin du XIIIe siècle environ) des horloges mécaniques au fronton des beffrois, affichant un temps uniformisé, découpé en heures, qui va désormais rythmer le temps du travail et celui du commerce, puis un peu plus tard celui de l'État.

Après cela, et je brûle les étapes, viendra le temps des chemins de fer qui assurent de gare en gare une rigoureuse observation des horaires, puis celui des horloges pointeuses dans les usines qui s'assurent du temps de travail très précis des ouvriers, puis le temps GMT, temps universel, instauré en 1912 en réponse aux exigences de la vie internationale, qui va constituer la dernière étape de cette unification progressive des différents temps, et la première étape de l'uniformisation globale de la planète.

De cette histoire du rapport au temps très brièvement résumée, il reste en fait des traces, notamment dans la manière dont nous parlons du temps, dans les différents aspects de notre rapport au temps qui s'expriment dans le langage utilisé pour parler du temps, des traces qui sont toujours présentes : par exemple, nous disons que le temps *fuit*, le temps passe, le temps s'écoule, ce qui correspond à une métaphore qui serait celle **du fleuve**, une image très ancienne puisque Héraclite sous l'Antiquité disait déjà qu'« on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » ; Marc Aurèle,

également, parlait du temps comme d'un fleuve que formeraient les événements. Et Ronsard déplorait la fuite du temps lorsqu'il écrivait : « *le temps s'en va, le temps s'en va Madame, las le temps non, mais nous, nous en allons* ». Il y a donc d'abord cette idée du temps comme un fleuve qui fuit et qu'on ne peut plus retenir. Au fond, c'est le temps comme cadre de notre vie ; nous sommes nous-mêmes dans ce fleuve qui passe et s'écoule, et nous avec. Avec cette question que pose le physicien contemporain Étienne Klein : « si le temps s'écoule, par rapport à quoi s'écoule-t-il ? Nous sommes dans le temps mais le temps, lui, dans quoi est-il ? S'il est comme un fleuve, qu'est ce qui fait office de lit ? Quelles sont les berges du temps, quel est pour le temps l'équivalent des berges du fleuve ? La métaphore postule subrepticement l'existence d'une réalité intemporelle dans laquelle passe le temps... »

La deuxième manière de parler du temps, également présente à l'époque contemporaine, repose sur la **métaphore de l'avoir**, elle est même plus présente que jamais ! On « prend » son temps, on « gagne » du temps, on « perd » du temps, on « a » du temps ou pas, on « manque » de temps. L'avoir est au centre de la métaphore, j'ai ou je n'ai pas, je possède, je ne possède pas. Et donc le temps est ici un bien que nous voulons posséder mais que nous ne maîtrisons pas totalement. Tantôt nous le possédons, tantôt il nous échappe, tantôt il nous manque. Cette métaphore de l'avoir apparaît – ce n'est pas neutre – avec le développement du capitalisme qui va opérer une espèce d'équivalence entre le temps et l'argent. Souvenez-vous des conseils que donnait Benjamin Franklin au jeune homme qui veut devenir riche, à qui il disait : « *souviens-toi que le temps, c'est de l'argent* ». Cette phrase condense très fortement cette équivalence entre le temps et l'argent. Ce lien est important entre un certain régime économique – le capitalisme – qui apparaît à un moment donné dans l'histoire, et le changement de notre rapport au temps qui s'opère à ce moment-là : le temps devient quelque chose que l'on veut maîtriser, que l'on veut posséder, quelque chose qui a un lien très étroit avec l'argent et c'est à ce moment-là qu'apparaît cette logique dans laquelle nous sommes plus que jamais maintenant, avec le capitalisme financier, logique selon laquelle c'est en gagnant du temps que l'on gagne de l'argent. C'est plus que jamais vrai à l'heure du capitalisme financier et j'y reviendrai. C'est en effet à partir de là que les rapports entre l'homme et le temps sont devenus extrêmement tendus et conflictuels.

Troisième étape de l'évolution de notre rapport au temps : celle beaucoup plus récente qui apparaît avec les **nouvelles technologies**, les mails, les portables, qui se répandent dans le grand public à partir du milieu des années 90, même si elles sont apparues avant). C'est à partir de là, en effet, qu'apparaissent de nouvelles

façons de parler du temps : on parle de l'accélération du temps, de la compression du temps, pour indiquer finalement cette idée que la vitesse s'est emparée du temps et que ces nouvelles technologies vont générer de nouveaux rapports au temps. La première forme de ces nouvelles façons de vivre le temps, c'est l'instantanéité, puisque si j'envoie un mail, hop, il arrive dans un temps 0 plus epsilon, on est dans l'instantanéité absolue, avec cette sensation inouïe de fulgurance, de toute puissance qu'elle donne à l'individu. Mais cette instantanéité permise par la technologie va engendrer une exigence d'immédiateté : puisque je peux l'avoir dans l'instant, je le veux dans l'immédiat.

Et du coup, cette exigence va elle-même générer – dans l'univers professionnel surtout – des logiques d'urgence. Et, également, un mode de gestion de l'urgence où l'on est conduit à distinguer ce qui est urgent et important, l'urgence *critique*, ce qui est urgent mais moins important, et que l'on peut déléguer, puis ce qui n'est *pas urgent mais stratégique* dans le long terme, et dont je dois m'occuper sous peine de graves ennuis à venir dans ma vie professionnelle ou dans ma vie privée, et enfin ce qui n'est *ni urgent ni important* et pourrait donc relever de la poubelle, mais qui est aussi ce qui donne du sel à la vie et qui correspond au « *temps du fun* », comme dit un de mes collègues, un temps de liberté et de plaisir. Mais c'est malheureusement ce temps-là, le temps du plaisir qui bien souvent saute et disparaît quand nous avons des rapports trop tendus avec le temps.

Pour terminer sur cette logique d'urgence, je voudrais rappeler qu'elle vient du latin *urgere* qui veut dire talonner, bousculer, presser, etc. avec l'idée de quelque chose qui ne souffre aucun retard et implique la nécessité d'aller très vite parce que si l'on ne va pas très vite, il risque d'y avoir une catastrophe. Comme le rappelle très bien mon collègue et ami Francis Jauréguiberry, que vous entendrez demain, « *l'urgence naît toujours d'une double prise de conscience : d'une part qu'un pan incontournable de la réalité relève d'un scénario aux conséquences dramatiques ou inacceptables, et d'autre part que seule une action d'une exceptionnelle rapidité peut empêcher ce scénario d'aller à son terme* ». Or quelle est la catastrophe par excellence ? C'est quand même la mort et elle est bien présente dans l'urgence humanitaire par exemple. C'est en tout cas au regard de la mort que l'urgence révèle l'irréversibilité du temps parce qu'elle met le doigt sur une échéance au-delà de laquelle il sera trop tard, on ne pourra plus revenir en arrière et on basculera dans la mort, c'est-à-dire dans l'absurde et dans l'irréversible.

Donc, dans ces nouvelles façons de vivre le temps qui structurent dorénavant notre rapport au temps dans toutes les sphères de notre vie, il faut bien voir le lien entre cette course folle pour gagner toujours plus de temps et la perte de la transcendance dans

les sociétés contemporaines ; le fait qu'il n'y ait plus de grands systèmes porteurs de sens, de grands systèmes explicatifs du monde, que ce soit de grands systèmes de croyances religieuses qui transcendaient les individus parce qu'elles fournissaient une explication, un sens à notre vie sur terre, ou bien des systèmes laïcs qui donnaient un sens à la marche de l'histoire (marxisme, communisme, etc.). Donc de grandes idéologies qui inscrivaient un sens possible à ce parcours que chaque individu effectue sur terre. Il y avait du sens derrière tout ça.

Mais tout cela s'est affaibli dans la société contemporaine et, avec le déclin de ces grandes religions et l'affaiblissement des grandes idéologies, des grands systèmes porteurs de sens, on peut dire qu'il n'y a plus de sens transcendant, plus de parcours symbolique à accomplir pour tendre vers un sens qui existerait au-delà du présent immédiat. L'idée est que nous vivons maintenant dans une société où tout se passe ici et maintenant, dans le seul présent, un présent qui en quelque sorte s'absolutise au détriment du passé et de l'avenir, en se focalisant sur l'ici et maintenant.

À travers tout ce que je viens de dire je voudrais souligner deux choses :

- d'abord le fait que le rapport de l'homme au temps est devenu très conflictuel (avec cette quête pour gagner toujours plus de temps, aller toujours plus vite, vaincre le temps), très tendu, à partir du moment où le lien s'est fait entre le temps et l'argent, entre le temps et la sphère économique ; où le gain de temps est devenu ce qui permet de gagner plus d'argent ;
- ensuite le fait que toute l'histoire de notre rapport au temps, depuis la naissance et le développement du capitalisme – qu'il s'agisse du capitalisme des origines dont je reparlerai, jusqu'au capitalisme financier actuel – est celle d'une immense accélération, qui s'est elle-même considérablement accélérée avec l'avènement des nouvelles technologies. Cette accélération est présente depuis longtemps, mais elle a connu un coup d'accélération foudroyant avec l'arrivée des nouvelles technologies de l'instantanéité qui compressent le temps et s'efforcent de le vaincre en l'abolissant.

Alors la question qui se pose derrière le titre donné à cette conférence, est de savoir si, avec les nouvelles technologies, je gère mon temps, ce qui est positif, ou bien si je cours après, si je suis dépassé par le temps, débordé, ce qui est évidemment quelque chose de difficile à vivre, de problématique et donc de négatif.

Avant d'aller plus loin, je vais d'abord répondre à cette question très simplement et de manière un peu générale : Si l'on prend le registre de la vie personnelle, de la vie privée, indiscutablement les nouvelles technologies permettent de mieux gérer le temps

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

(on l'a vu cette après-midi avec la démonstration des applications qui, effectivement, permettent de tirer le maximum d'informations par une utilisation intelligente et fondée de tout ce qui est à notre disposition pour gérer notre temps social). Ce fait est indiscutable, les nouvelles technologies permettent de mieux gérer son temps, de dégager du temps libre, d'utiliser intelligemment son temps.

Mais cette bonne gestion de notre temps n'est pas forcément ce à quoi nous aboutissons sur le plan de la vie professionnelle : sur ce plan, c'est beaucoup plus compliqué, beaucoup plus difficile et beaucoup plus conflictuel. Là encore, il va y avoir des différences selon le secteur d'activité dans lequel on travaille et tout dépendra de l'état de tension de ce secteur d'activité par rapport à la question de la rentabilité économique : si la tension est forte, si la rentabilité économique est extrêmement présente, prévalente, les « TIC » seront utilisées dans un objectif de gain de temps, elles permettront un gain d'argent et seront souvent vécues, par les personnes travaillant dans ces univers-là, comme tyranniques ou aliénantes.

Je vais essayer de détailler cela en reprenant la question du rapport au temps, du rythme du temps, en regard des différents capitalismes, le capitalisme des origines, puis le capitalisme industriel, puis le capitalisme financier. Et cela parce que le rapport entre le temps et les nouvelles technologies est absolument indissociable du régime économique dans lequel nous sommes plongés.

Il n'y a donc pas un seul capitalisme mais plusieurs : par exemple le régime du capitalisme financier dans lequel nous vivons depuis le début des années 80 n'a rien à voir avec le capitalisme industriel qui l'a précédé et encore moins avec le capitalisme des origines, celui que l'on appelait le capitalisme protestant puisque beaucoup d'entrepreneurs à l'origine de cet esprit du capitalisme qu'a essayé de camper Max Weber étaient protestants.

Cet esprit du capitalisme a donc considérablement évolué à travers le temps et le rapport au temps a lui aussi considérablement évolué :

- Dans le **capitalisme des origines**, le temps était un temps long et la première préoccupation des entrepreneurs capitalistes était en fait comme projetée au-delà du temps terrestre. Dans sa très célèbre étude sur « *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* », Max Weber expliquait combien il avait été frappé de constater que, dans l'Allemagne du début du XXe siècle, composée à part égale de catholiques et de protestants, les chefs d'entreprises, les détenteurs de capitaux et le personnel hautement qualifié des entreprises

modernes étaient en très grande majorité protestants. Et il avait essayé d'expliquer ce phénomène en opérant un rapprochement entre l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme. Il avait en effet relevé une contradiction, chez les entrepreneurs capitalistes, entre d'une part un désir d'accumuler sans fin – le désir d'accumulation est commun à tous les capitalismes –, un désir engendrant un travail sans relâche et, d'autre part, un certain ascétisme, une crainte de la dépense inutile et du paraître. L'entrepreneur capitaliste semble ainsi animé, selon Max Weber, par le désir d'avoir bien fait sa besogne et d'avoir accompli sa vocation. Et, pour expliquer cette contradiction, Max Weber avait opéré un rapprochement avec les fondements de la morale calviniste, de la théologie calviniste.

Or que disait cette morale calviniste ? Qu'un Dieu tout-puissant a prédestiné les hommes au salut ou à la damnation, sans que ce décret divin puisse être modifié. Alors que peut faire l'homme dans ce contexte où il est prédestiné au salut ou à la damnation, sans rien pouvoir y changer ? Weber montrait que le message donné par les pasteurs calvinistes à leurs fidèles pour apaiser l'angoisse inhérente au fait que l'on ignorait si l'on serait sauvé ou damné, avait consisté à dire aux croyants de chercher dans le monde les signes de leur élection. Et ce signe serait celui de la réussite terrestre, de la réussite dans leur travail et leur métier, le succès temporel devant être considéré comme la preuve qu'ils étaient élus de Dieu, la preuve du choix de Dieu. Chacun était alors encouragé par les pasteurs à travailler très dur, pour en arriver au résultat que cette réussite serait la preuve qu'il était un élu de Dieu. Donc les choses se renversent, on est toujours prédestiné certes, mais on va pouvoir avoir des signes quant au fait que l'on sera sauvé ou que l'on sera damné. Et on pourra, en fait, agir pour obtenir les signes que l'on souhaite. Et ce signe, c'est la réussite temporelle dans le travail. Chacun est alors encouragé à travailler très fort pour, précisément, pouvoir connaître le choix de Dieu. Mais c'est bien ce travail obstiné, plus que la main de Dieu, qui permet d'aboutir à la réussite dans le travail, le métier, l'entreprise et d'échapper ainsi à l'angoisse insupportable de ne pas être un élu de Dieu, donc de devoir être damné.

Dans l'esprit de ce premier capitalisme, brièvement rappelé, la finalité était donc hors du temps, il s'agissait d'être un élu de Dieu pour l'éternité, et cela s'inscrivait dans un rapport à la vie éternelle. Et l'angoisse suscitée par le silence de Dieu était tout à fait fondamentale et il fallait la conjurer.

- Dans le **capitalisme industriel** qui fut notre régime économique jusqu'à une date récente, fin des années 70, l'horizon du temps est beaucoup plus terrestre. L'entreprise est toujours une source de profit, mais elle n'est pas que ça : elle est aussi une réalisation, une œuvre construite autour d'un métier ou d'un produit précis, et ce d'autant plus lorsque l'entrepreneur est lui-même l'inventeur de

ce métier ou ce produit. Dans le capitalisme industriel, le rapport au métier, au produit, à l'œuvre existait et existe encore très fortement chez les grands capitaines d'industrie contemporains comme Marcel Dassault, ingénieur aéronautique qui a sublimé dans son entreprise sa passion pour les avions, Francis Bouygues qui a couvert le monde de ses constructions en béton, Bill Gates ou Steve Jobs inventeurs géniaux qui ont révolutionné le monde de l'informatique parce que chez eux, la passion du produit, pour le métier, est essentielle, un produit qu'ils vont améliorer sans cesse et qui va de pair avec l'entreprise qu'ils ont créée. On peut dire que ces grands capitaines d'industrie sont animés d'une pulsion de réalisation qui les pousse à agrandir les frontières de leur entreprise vers toujours plus d'expansion géographique ou d'innovation technologique, avec l'ambition de révolutionner les modes de vie, voire de changer le monde. C'était l'ambition de Steve Jobs, qui répondait au patron de Pepsi Cola qu'il voulait recruter (lequel lui fera ensuite des sales coups) « *vous voulez continuer à fabriquer de l'eau sucrée ou bien changer de monde ?* », sous-entendu « venez chez moi pour changer le monde ». Il y a chez eux aussi, parfois, des démarches humanitaires, comme chez Bill Gates qui légua 95 % de sa fortune à la fondation humanitaire qu'il a créée.

- Dans le **capitalisme financier**, troisième grande étape du capitalisme, beaucoup plus récente, on ne trouve rien de tout cela. L'entreprise n'existe que comme une marchandise, c'est strictement un produit financier, que l'on va valoriser au maximum avant de s'en défaire le plus rapidement possible en réalisant un gain considérable. On est dans une sorte de pulsion d'accumulation, une accumulation d'argent. Le temps pris en compte est un temps très court alors que le capitalisme industriel, au contraire, impliquait un temps long au cours duquel l'entreprise se développait. À l'inverse, le rythme du capitalisme financier est extrêmement court, le plus court possible, juste le temps nécessaire pour faire dégorger aux entreprises qu'on a rachetées – ou aux États défaillants – le maximum de ce que l'on peut leur soutirer. Mais le rythme du capitalisme financier est aussi celui qui est induit par les nouvelles technologies : un rythme de plus en plus court que l'on voit à l'œuvre dans ce fameux trading à haute fréquence où ces traders vont utiliser des logiciels hyper sophistiqués pour être plus rapides que leurs concurrents à quelques millisecondes près et vont, en gagnant ces quelques millisecondes, pouvoir déclencher des arbitrages qui vont leur conférer les avantages décisifs permettant d'attirer les investisseurs les plus actifs tels que les banques et les fonds spéculatifs. Le capitalisme financier va donc de pair avec une accélération absolument incessante du rythme, avec des ordres passés et annulés très rapidement et des variations complètement erratiques des cours. C'est donc au total un capitalisme qui déséquilibre tout autant qu'il développe,

un capitalisme fait de crises incessantes qu'il engendre lui-même. Et c'est parce qu'il ne prend en compte, dans les activités qu'il finance, ni la dimension humaine ni celle de l'intérêt général, parce qu'il n'obéit qu'à la seule logique de l'enrichissement personnel et immédiat, enrichissement toujours plus démesuré, toujours plus illimité, sans plus aucun lien avec quelque réalité que ce soit, que c'est un capitalisme mortifère, un capitalisme de prédateurs, qui crée du désordre et de l'instabilité et qui a installé une norme d'un nouveau type : celle du maximum sans fin, une norme de l'illimité dans les gains démesurés qu'il permet. Un capitalisme qui a basculé dans un « délire de l'illimité » pour reprendre une expression de Frédéric Lordon. Délire de l'illimité aussi bien dans la captation quantitative – la rentabilité financière – que dans la captation qualitative des salariés qui se retrouvent complètement envahis par l'entreprise, subordonnés à elle dans leur être même.

Un capitalisme mortifère, donc, qui s'installe au cœur des entreprises et des individus qu'il va utiliser, formater, asservir, épuiser et jeter dans la mesure exacte où il a besoin d'eux pour générer de l'argent, rien que de l'argent et toujours plus, ne s'intéressant ni aux projets d'entreprise, ni aux produits fabriqués, ni aux hommes et à ce qu'ils vivent ; la seule chose qui l'intéresse étant l'amélioration de la productivité de l'entreprise afin de générer toujours plus de productivité et toujours plus d'argent. Donc un capitalisme sous-tendu par une immense pulsion d'accumulation d'argent.

Si j'ai ainsi campé ces trois régimes du capitalisme et ce qui les anime, c'est parce que la question des nouvelles technologies et du rapport des individus que nous sommes à celles-ci est très en lien avec tout cela. Dans ce régime du capitalisme financier dont je parle, qui fait des ravages, la variable temps est fondamentale. Et dans ce régime-là, l'utilisation des nouvelles technologies n'est pas destinée à libérer plus de temps pour faire autre chose, ce qui est a priori leur vocation, elle est destinée à faire accélérer les gens toujours davantage pour gagner plus d'argent : accélération du faire, accélération de l'être.

Alors quelle est l'influence de cette immense accélération sur le travail contemporain ? J'ai récemment travaillé avec des coaches d'entreprise, psychologues de formation. Ces coaches travaillent avec des entreprises qui font appel à eux pour venir en aide à des salariés qui ne vont pas bien ou qui n'arrivent pas à suivre le rythme justement, des interventions qualifiées de « coaching de pré-burn-out »... Vous savez ce qu'est le burn-out, quand la personne est totalement brûlée de l'intérieur, qu'elle est complètement à zéro. Mais là, avant qu'elle ne craque totalement, l'idée est qu'on lui offre quelques séances de coaching de « pré-burn-out » payées par l'entreprise.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Ces coachs de pré-burn-out racontent des choses extraordinaires. Je vais vous parler de ce que certains m'ont dit et aussi de ce que certains médecins du travail constatent au niveau de l'aliénation engendrée par les nouvelles technologies, particulièrement par la deuxième génération de téléphones portables que sont les smartphones, ceux qui permettent un lien en continu, qui apparaissent dans l'entreprise grosso modo à partir de 2005/2007. Un coach psychologue m'explique ainsi, je le cite : *« J'interviens auprès de gens qui n'arrivent plus à gérer leur temps, des gens qui vont craquer. Il y a dix ans, cela n'existait pas avec cette intensité. Ça apparaît depuis 2004-2005. La première phase a été l'arrivée des mails. Au début c'était un outil magique ; maintenant, c'est devenu un outil polluant. Une pollution absolument dramatique. Et en 2005, avec l'arrivée des smartphones, cet outil qui fait absolument tout, ils en sont tous équipés, c'est une horreur totale. »* C'est son expression.

Il parle ainsi de la DRH d'un grand groupe d'assurances : *« Elle répond à ses mails avant de s'endormir mais alors elle ne s'endort pas parce qu'elle répond à ses mails à 23h30, 23h45, minuit quand elle se couche. Elle met sa tête sur l'oreiller et elle me dit "j'ai tous les mails qui tournent dans ma tête". Elle ne peut pas s'endormir avant 2h ou 3h du matin. »*

Alors on peut penser que c'est elle qui gère les choses comme ça, mais non. Et le coach qui les observe me dit : *« ils ont des discours de rationalisation bizarres, ces personnes qui doivent gérer les mails jusque tard dans la nuit, ils disent que c'est pour éviter que le lendemain il y en ait 50... Ils disent que c'est pour répondre aux urgences quand il y en a. Ils disent qu'ils sont en réunion toute la journée – c'est vrai je l'ai vu moi-même – et donc doivent bien répondre à leurs mails tôt le matin ou tard le soir parce que dans la journée, ils ne peuvent pas, et les demandes de la hiérarchie ne souffrent pas l'attente, c'est de l'immédiateté. Donc les nouvelles technologies ont complètement compressé le temps. Et quand un patron demande quelque chose parce qu'il sait qu'il a équipé toute l'équipe de Blackberry ou de iPhone, il attend une réponse tout de suite. La hiérarchie ne supporte plus d'attendre, ne serait-ce que 48h, 24h, 12h, tout dépend des circonstances. »*

Ces personnes ont alors des insomnies, de la fatigue accumulée, des difficultés de concentration dans la journée de travail, des crises de boulimie, des personnes qui se mettent à beaucoup manger et qui grossissent en quatre ou cinq mois ; des problèmes d'alcool pour se décontracter parce que la pression est trop importante dans la journée, donc des phénomènes d'addiction, et parfois l'utilisation de drogues plus ou moins dures ou douces, la cocaïne étant l'une d'entre elles.

Ce que ces coachs observent et disent, c'est qu'il se produit une sorte de « fusion des mondes », du monde professionnel et du monde personnel. Il n'y a plus de vie privée familiale, tout est dans tout. A un moment donné, ils sont mal partout, mal au bureau, mal à la maison, ils ne voient plus leurs conjoints, leurs enfants. Ils donnent le sentiment d'une non-présence aux choses importantes de leur vie. Et le fait que ces gens n'arrivent plus à respecter la séparation entre ces différents mondes qui exigent chacun un minimum de concentration, aboutit à ce que, à un moment donné, il va y avoir insatisfaction sur tout. Et c'est leur gestion des choses qui crée cela. Mais eux disent qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Le coach psychologue que j'ai cité dit aussi : *« Bien sûr, ils pourraient faire autrement, mais le problème est que c'est insidieux. Tout cela est insidieux. On ne passe pas du blanc au noir. En fait, c'est une graduation de gris qui fait que progressivement, l'organisation, au travers de ces nouvelles technologies et de la pression des résultats, est un poison lent qui va s'infiltrer tout doucement dans l'ordinateur de la maison ; ça va faire en sorte qu'après le dîner, on va quand même regarder si on n'a pas reçu des messages, et pendant le dîner on va regarder sur son smartphone, jusqu'au moment où le milieu familial va réagir, où le conjoint va dire "écoute, ça suffit, tu n'es plus avec moi, tu n'es plus avec nous". »*

Cette notion de poison insidieux est très présente dans les trajectoires de beaucoup des personnes qui vivent dans ces entreprises-là avec ces pressions puissantes et ces outils de connexion permanente et l'impossibilité de déconnecter. Beaucoup des personnes qui vivent cela disent : *« On est sans arrêt sur le fil du rasoir en termes de crise familiale. »*

« Ce qui se passe, explique un des coachs rencontrés, est que beaucoup de ces entreprises mettent à la disposition des gens un ordinateur portable, une carte 3G, ce qui fait qu'ils ont le bureau chez eux, ils trimbalent une mallette partout, et la caractéristique de ces nouvelles technologies est que le bureau ne quitte jamais l'individu, et qu'on a beau prendre une distance géographique, on est toujours en contact. C'est une intrusion massive. Ce n'est pas brutal, jamais. On ne m'a jamais dit "ça m'est tombé dessus comme ça". C'est le réveil qui est brutal avec le milieu familial et, à un moment, le conjoint qui décroche et qui dit "ça ne va plus, tu n'es plus avec nous, tu ne penses qu'à ton boulot", le gosse qui va dire "tu ne souris plus, tu ne parles plus". Cela déclenche de la culpabilité et aussi une rationalisation de la part de la personne à qui ça arrive et qui dit "mais ils ne comprennent pas ce que je vis. S'ils réagissent comme ça, c'est qu'ils ne comprennent pas ce que je vis, ils ne sont pas dans mon milieu à moi". »

On pourrait penser que c'est une rationalisation qui permet de s'affranchir du reproche et de continuer comme ça, et c'est peut-être un peu ça, si ce n'est qu'en fait ils sont dépourvus des moyens de faire face. Outre cette souffrance évidente, il y a aussi ce phénomène très étonnant où, inversement, chez ces personnes-là qui sont dans un bain constant et continu de nouvelles technologies, l'absence de message, quand ça leur arrive à l'occasion de petits moments de vie, leur crée un manque. Par exemple, dans des séminaires résidentiels de formation, où des formateurs travaillent avec des cadres, certains vivent mal ce temps de formation durant lequel ils ne reçoivent plus de messages, ils disent « *c'est terrible, je ne sers plus à rien* »... « Quand ils n'ont plus de messages, plus de mails pendant une certaine durée, cela devient très anxiogène et c'est là que l'on voit qu'ils sont complètement dans l'addiction », explique un coach que nous avons rencontré.

Autre exemple : celui de ce responsable des achats dans le secteur audiovisuel qui apprend du jour au lendemain qu'il n'est plus responsable des achats et qui confie : « *Ce qui me fait souffrir, c'est que depuis que mon entreprise m'a annoncé que je n'étais plus responsable des achats dans cette chaîne, je n'ai plus un appel, plus un mail, plus rien.* » Il ressent alors une espèce de vacuité totale par rapport à ce flux qui, au quotidien, l'alimentait, l'excitait, le grisait, l'euphorisait. Puis il a rebondi sur une autre chaîne de télévision et, du jour au lendemain, lorsqu'on a appris qu'il redémarrait son activité dans un autre environnement professionnel, à nouveau c'était 60-70 mails par jour. Il confie alors à son coach : « j'ai eu le sentiment de réexister, j'ai été mort pendant trois mois ».

On pourrait multiplier les exemples montrant la force de cette addiction. Les coachs qui interviennent auprès de ces personnes dans ces contextes, le disent : « *En fait, c'est une addiction. Un jour, il y aura des consultations dans les hôpitaux pour ça.* » Avec le constat que, finalement, ces smartphones, fonctionnent un peu comme des objets transitionnels (et ça concerne tout le monde). Le smartphone devient un objet inséparable qui apporte une réponse pratiquement à toutes les questions de la vie quotidienne, on ne peut plus s'en séparer, on a besoin d'avoir ce truc dans la main, c'est compliqué de ne pas le regarder, de ne pas le toucher, de ne pas jouer avec, voir ce qui se passe, être à l'affût de ce qu'ils peuvent offrir. Du coup, cela cause aussi des désociabilisations, pas uniquement dans ces milieux de cadres surexploités dans des entreprises reposant sur une logique financière très forte, mais ça désociabilise un peu la vie de famille, les réunions, les face à face. Beaucoup de cadres que j'ai interrogés me disent : « *c'est très clair, on n'est plus dans le dialogue avec cette espèce d'outil*

avec lequel j'ai le monde à portée de main, qui donne ce sentiment de toute-puissance, j'ai tout, tout de suite, dans l'instantanéité. Ce sentiment de lien continu également, je suis en lien continu avec l'information, avec les autres, au détriment de ceux qui sont là, à côté de moi, dans la vie courante, familiale, affective ». Et un cadre me disait l'autre jour « *on s'est rendu compte avec ma femme le soir que finalement on ne se parle plus, on est sur le canapé avec nos smartphones, on dialogue avec eux et en fait, il n'y a plus d'échanges entre nous* ».

On peut dire que cette généralisation des téléphones portables au bureau dans les années 2004 et l'apparition des smartphones en 2006-2007 ont accéléré l'accélération. On est en branchement continu, on n'a plus de temps mort et on est en attente de ne plus avoir de temps mort. On se met dans la pression de l'attente, de ce que le smartphone va nous dire. Résultat, **nous n'avons plus le temps de réfléchir**. Un cadre, que j'interviewais dans une entreprise industrielle me disait « *la convergence des exigences économiques et des réunions nécessaires que nous devons avoir et ce lien, cette emprise technologique qui fait que l'on consulte tout le temps son Blackberry dans l'instantanéité fait que vous n'avez plus le temps de réfléchir, vous ne réfléchissez plus, vous n'avez plus le temps de la créativité.*

C'est dans ces moments de vacances de l'esprit que l'on trouve des choses, que l'on avance. C'est dans ces temps de maturation que l'on devient créatif. »

Dernier écueil de ces nouvelles technologies que relèvent beaucoup de cadres interrogés : l'appauvrissement de la vie de famille. Un médecin du travail, à l'époque chez Péchiney, me parlait du changement intervenu dans la convivialité interne à l'entreprise et le décrivait ainsi à travers le changement de comportement qu'il observait chez un des cadres dirigeants. Il disait de lui : « *Ce type était jovial, très sympa et en fait maintenant, quand je vais le voir parce que j'ai quelque chose à lui demander, il me dit "tu viens à 7h45 avec ta demande". À 7h45, il entrouvre la porte, et dit "j'ai reçu ton mail, alors ça oui, ça non, ça je te donne la réponse demain, au revoir". Avant, on blaguait, on parlait, il y avait ce lien social ; maintenant il n'y a plus de place pour ça, tout est totalement tendu par le temps.* »

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Je voudrais terminer en revenant un moment sur cette question de l'accélération, qui est consubstantielle à la société contemporaine, qui est au centre du développement de la modernité, et faire le lien avec la question de la mort et l'idée d'après la mort et donc la question de l'éternité. Lorsque j'ai parlé tout à l'heure du capitalisme des origines, on a vu que la question du salut dans l'autre monde, de la projection de soi-même dans un monde après la vie, de ce qui allait advenir de soi-même après la mort était complètement essentiel.

Mais cette éthique protestante, dont j'ai rappelé l'importance dans l'origine du capitalisme, reposait sur une conception d'un temps linéaire, et la préoccupation essentielle était le salut de l'âme et ce que serait la vie continuant, sinon après la fin du monde, en tout cas après la fin de ma vie à moi. Et elle reposait sur cette idée que j'ai soulignée, que la préoccupation de cet entrepreneur protestant du début du capitalisme était de savoir si, en fin de compte, il serait condamné à la damnation perpétuelle ou s'il jouirait de la béatitude éternelle. Et le fait que cela était en rapport avec la façon dont il conduisait sa vie terrestre, d'où cette attitude, encouragée par les pasteurs, de chercher les signes de son élection divine dans la réussite que l'on connaît dans son travail, et donc pour ça de beaucoup travailler pour réussir, etc., ce processus un peu circulaire.

Alors la manière contemporaine de répondre à cette angoisse de la mort n'est évidemment pas la même. Je dirais qu'elle consiste en la nécessité de la combattre par l'intensité de sa vie. L'idée étant de mettre à profit la durée de sa vie sur terre pour la rendre aussi intense que possible avant que la mort ne vienne y mettre un terme définitif. Et cette idée que la vie bonne serait en fait une vie bien remplie. Et c'est là que l'accélération trouve son sens, avec cette idée que l'accélération nous permet en quelque sorte d'épuiser toutes les possibilités du monde. L'accélération apparaît comme l'unique stratégie permettant de réaliser le plus de choses possibles dans notre vie terrestre. Or, c'est important de réaliser le plus de choses possibles puisque, précisément, il n'y en a plus après, puisqu'on a perdu la croyance en une suite après la mort. Donc celui qui vit deux fois plus vite veut réaliser deux fois plus de possibilités, atteindre deux fois plus d'objectifs et tenter d'épuiser les opportunités du monde ; c'est là que l'on renoue avec l'horizon d'une vie éternelle.

Avec ce rythme de l'accélération illimitée qui caractérise en fait la vie économique contemporaine, la vie sociale, professionnelle, la vie que nous menons, la mort n'est plus à craindre. On s'efforce d'expérimenter toutes les options possibles, idée que développe Hartmut Rosa dans son livre sur l'accélération. Dans mon livre « *Le Culte de l'urgence* », je disais que la quête d'intensité avait remplacé la quête d'éternité. Et Hartmut Rosa a une formule

différente mais qui revient à la même idée lorsqu'il dit « *dans ce contexte, l'augmentation du rythme de la vie apparaît comme une réponse moderne à la mort. Et dans cette perspective, elle devient un substitut sécularisé de l'éternité* ».

Par ailleurs, j'ai surtout parlé des technologies numériques qui contribuent à nous faire gagner du temps. Mais elles ne servent pas qu'à cela, elles changent aussi notre relation à l'espace, elles abolissent l'espace. Nous sommes dans une société de temps court, puisqu'en fait les choses s'obtiennent dans l'instantanéité, mais nous sommes également dans un espace court puisque l'on peut être à l'autre bout du monde en un temps record. Alors qu'avant, nous étions dans des problématiques de temps et d'espace longs. Maintenant l'espace est aboli.

Je voudrais dire un petit mot, avant de m'arrêter, sur **les technologies de la visibilité**, qui permettent d'être visibles partout, avec le Web. On pourrait dire que la quête de visibilité, que l'on trouve à travers ces technologies – type Facebook ou autres –, celles où il est important que mon image apparaisse et que, quand je tape sur Google, je puisse voir que j'existe quelque part sur le champ visuel de l'Internet, **cette quête de visibilité est à une société du temps court ce que la quête d'éternité était à une société du temps long** ; que cette quête de visibilité est la forme de production de soi d'une société sans Dieu, une société dans laquelle on est à soi-même son propre dieu. On peut aussi avancer l'idée que **la visibilité de soi serait par rapport à l'espace ce que l'intensité de soi** (faire le plus de choses possible dans le minimum de temps possible et avec le maximum d'intensité) est par rapport au temps. Tandis que la quête d'intensité se joue **en partie par rapport au temps**, la quête de visibilité se joue par rapport à l'espace, c'est-à-dire qu'il faut être vu, connu, lu ou reconnu dans le maximum de lieux possible par le maximum de gens possible.

Donc c'est sur la Toile immense des médias et sous le regard des autres que se joue la quête de visibilité contemporaine, tandis que la quête d'intensité se joue sur une scène intérieure, celle du rapport à soi-même, de la preuve donnée à soi-même. C'est par rapport à soi-même que l'on veut vivre intensément, mais c'est par rapport aux autres que l'on veut être le plus visible possible. Dans la quête d'intensité, le regard est intérieur, dans la quête de visibilité, le regard est extérieur.

Je voudrais juste terminer avec cette phrase du philosophe Berkeley « *être, c'est être perçu ; je ne suis rien si l'autre ne me perçoit pas* ». Donc exister à l'époque contemporaine, c'est aussi (pas que, mais aussi) être perçu. On a donc un peu un renversement du mythe de la Caverne de Platon où, comme vous le savez, l'idée

est que les images se reflétant sur les parois de la caverne ne sont que l'apparence des choses et que les hommes, à l'intérieur de cette caverne, vivent dans un monde d'ombres et de reflets qu'ils prennent pour des réalités. À l'époque contemporaine, on pourrait dire que cette apparence est autant, voire plus, que la chose même. C'est-à-dire que ce que je suis est absorbé derrière ce que je parais. Plus encore, ce que je parais, mon « look », investit peu à peu les couches profondes de ma personne. En nous déployant dans l'espace infini des écrans, en multipliant des traces de nous, sur Internet ou ailleurs, des traces visibles, en cherchant ainsi à exister davantage, nous cherchons à exister pour toujours. Rappelons nous d'ailleurs que l'on dit que ce qui est sur Internet y est pour l'éternité.

Nous aboutissons en définitive au fait que c'est notre image qui existe davantage et que les images deviennent ainsi la seule réalité qui compte. Alors, bien sûr, il n'y a pas une mais des visibilitées. Beaucoup d'études ont été menées sur les différentes formes d'expression de soi sur Internet. Francis Jauréguiberry – dans un colloque que j'avais organisé sur ce thème des tyrannies de la visibilité avec ma collègue Claudine Haroche – avait pris un très joli exemple : celui d'un petit vigneron-poète qui, avant, faisait ses vers de petit vigneron mais pour lui tout seul parce qu'il n'avait pas de public, tandis qu'avec l'existence d'Internet et des blogs, il a pu aujourd'hui créer son blog sur Internet et faire connaître ses vers à un petit public avec lequel il peut discuter, échanger, etc. Donc il ne faut pas tout jeter à la poubelle de ce qu'est Internet, mais simplement peut-être les excès.

Autre exemple qui m'avait fait rire : dans un article du Nouvel Observateur d'il y a deux ans, on développait le cas d'Éric Maillard, un directeur général de Ogilvy, dont l'obsession était d'arriver en haut de la page Google et qui laissait toutes sortes de traces de lui sur le Web, des photos, des vidéos sur les réseaux sociaux, etc. En fait, il était directeur d'une agence de relations publiques et voulait donc se donner un maximum de visibilité avec un blog à la fois mi-personnel et mi-professionnel où il mettait des quantités d'informations. Il étalait sa surface sociale et la journaliste, auteur de l'article, disait ainsi « sur Facebook il annonce 395 amis, sur Viadeo, plus exclusivement professionnel, il affiche un réseau de 510 300 relations ; par quel miracle ? Pour afficher ce chiffre, Viadeo a compté ses amis, les amis de ses amis, les amis des amis de ses amis, et les amis des amis des amis de ses amis. Viadeo appelle cela le réseau Distance 4, avec tous les membres avec lesquels il est censé pouvoir rentrer en contact ». Et l'article d'énumérer tous les moyens Internet, outils et plateformes du Web concernés. Alors cet Éric Maillard est un homme public, l'hyper connexion fait partie bien sûr de son métier, mais au fond, son profil est bien représentatif d'une tendance de fond dans

laquelle on cherche à vivre et à exister, à perdurer au-delà de soi-même, sinon par une expansion continue de soi dans l'immensité de l'espace virtuel, mais au moins en y laissant des traces de soi significatives.

Donc ce n'est pas seulement dans le temps que l'on cherche à prolonger sa vie, à vivre par-delà la mort ; c'est aussi dans l'espace en multipliant des traces virtuelles de soi et de sa vie, en cherchant maintenant à exister plus, et pour un nombre de personnes potentiellement infini. Et la quête de visibilité de soi-même dans l'espace, un espace immense mais qui est immédiatement accessible, tout comme la quête de soi dans le temps de la vie terrestre, on pourrait dire que ce sont les formes contemporaines de la quête d'éternité...

Alors quelle visibilité et quelle éternité ? Comme l'écrit le philosophe Jean-Luc Marion « nous ne désirions que cela, voir et être vu à la mesure du désir ; désormais tout peut passer à l'écran. Il y a tout à voir et à communiquer, mais rien à donner ou recevoir puisque rien ne persiste hors de l'écran. La libido videndi, le désir de voir qui s'assouvit par le plaisir solitaire de l'écran, dispense d'aimer en interdisant de voir l'autre visage, invisible et réel. Cet autre visage, celui par exemple de la personne aimée, qui se donne à voir à moi de façon unique, invisible des autres, ce n'est pas par l'écran que j'accède à elle, c'est la connexion avec l'invisible de l'individu qui permet d'accéder à la vraie connaissance, à la seule altérité véritable ». En fait, « nous vivons et nous nous mouvons non pas au milieu de ce que nous voyons, mais en relation par ce que nous voyons, avec ce que nous ne voyons pas. »

Cette dimension de la relation avec ce que nous ne voyons pas – la surexposition sur Internet, malgré les 510 000 amis que nous pouvons y afficher, nous la ferme à tout jamais... sans doute parce que « **l'essentiel est invisible pour les yeux** », comme disait le renard au Petit Prince ?

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

DÉBAT AVEC LE PUBLIC

Un intervenant de la salle

Je ne saisis pas la distinction que vous faites avec un capitalisme, celui de l'éthique protestante, celui du XIXe siècle donc, et le capitalisme financier qui serait devenu dévoreur du temps des gens, parce que le capitalisme du XIXe siècle a été dévoreur du temps des individus, occupant la vie entière des gens. Ce sont les conditions (subordination, discipline du temps) qui ont changé. Ces difficultés sont liées au fait que l'on a gagné du temps libre théoriquement en dehors du travail, puisque le temps de travail a été réduit de moitié.

Je pense que ce qui crée ces situations insupportables pour des individus est le fait que ces derniers sont dans une sorte d'injonction paradoxale : avoir théoriquement un temps de travail finalement limité par rapport à ce qui existait auparavant, et ressentir une incapacité, parce que le rapport de subordination continue d'exister, la compétition des uns contre les autres étant devenue très vivace. Mais le capitalisme, même celui des origines, montre que la question du temps mène très vite à la discipline et à la rationalisation du temps. À l'époque, les patrons des fabriques luttèrent contre les jours fériés, les ouvriers aussi parce qu'ils ne pouvaient pas gagner leur vie avec ça. Si les conditions ont changé, les ressorts du capitalisme sont toujours les mêmes : extraire de la plus-value. C'est plus insidieux.

L'individu moderne, ou hyper moderne, se trouve pris dans cette contradiction parce qu'une multiplicité de rôles sociaux s'est imposée qu'il ne peut pas remplir. Les technologies sont utilisées par certains pour justement échapper à cela, mais d'autres en sont prisonniers. Après, c'est une question de capacité, « les capacités » comme dit Sen, de surmonter cette contradiction.

Nicole AUBERT

Je suis d'accord avec vous sur le fait que le capitalisme a toujours été un régime peu tendre, qui ne cherchait pas à faire le bonheur des gens, il était effectivement dans l'accumulation et l'exploitation, c'est clair. Mais avec des finalités qui n'étaient pas aussi terrifiantes que celles de maintenant. Il n'y avait pas que le désir d'argent, il y avait la construction aussi d'une œuvre, d'un métier, l'entreprise existait et se transmettait, etc. Il y avait vraiment la dimension de la construction d'une œuvre, avec un rapport aux gens qui est celui que vous dites bien sûr. Mais le capitalisme financier a une particularité très grande en ce qu'il est fondé uniquement sur l'argent. L'œuvre n'existe pas. Il s'agit exclusivement de savoir comment tirer le maximum de ce que je peux de telle entreprise, la pomper complètement. Quand je l'ai pompée en vidant les gens et que j'ai restauré sa rentabilité, hop, je la vends aux plus offrant. Il est beaucoup plus ignoble encore que

les régimes précédents, même si effectivement, vous avez raison, ce n'étaient pas des tendres, les capitalistes du XIXe siècle. Et c'est vrai que les conditions actuelles font que l'on ressent d'autant plus l'écart et le divorce.

Un intervenant de la salle

On a bien compris que l'on va vite, qu'on gère le temps et qu'on court derrière. Mais avez-vous une idée de la prospective, c'est-à-dire, où va-t-on très vite ?

Nicole AUBERT

La question de l'accélération prend du sens ici. Comme précisé, nous ne pouvons plus répondre à la question de la finalité, du moins plus de façon aussi simple qu'auparavant où l'on allait dans une autre vie – pour les croyants –, retrouver des gens aimés, vers un monde meilleur, etc. Ces espoirs ayant fait, depuis, la preuve de leur incapacité, ils se sont effondrés.

Il semble collectivement ne rester justement que cet activisme effréné qui tourne sur lui-même, comme si l'accélération à elle seule suffisait à donner du sens à la vie. Bien sûr, chacun se constitue sa sphère de sens, se bricole son propre réseau de croyances, avec ses propres valeurs. Mais la tendance globale de fond reste celle d'un activisme effréné qui tourne un peu en rond et qui tourne d'autant plus vite qu'il n'y a plus de grandes finalités ; juste des petites finalités du quotidien, voir grandir ses enfants, qu'ils soient heureux.

Un intervenant de la salle

Je voudrais revenir sur le rapport au numérique : j'ai été très choqué par les propos que vous avez rapportés de ces coachs de pré-burn-out. Vous parlez d'une aliénation liée aux smartphones, d'un « poison lent et insidieux ». Je ne voudrais pas que l'on se trompe de sujet. D'accord, il y a des problématiques avec les smartphones, dont vous décrivez avec raison les travers. Mais la faute à qui, dans ces entreprises ? Il n'a pas été question de l'organisation du travail, des modes de management, de compétitivité érigée comme règle absolue ; ni de gestion des carrières et des individus. Par qui sont envoyés ces e-mails ? Ils arrivent de nulle part ? Non, des managers les envoient, il y a bien des gens au-dessus. Ce qui m'inquiète, c'est que des psychologues participent à des consultations de pré-burn-out. Que l'on en soit arrivé à des situations où des psychologues et des coachs sont complices de procédures qui s'appellent consultations de pré-burn-out, je pense que ce n'est pas un problème de smartphones, mais bien celui de l'organisation du travail.

Vous avez beaucoup parlé des technologies dans la mesure où elles nous permettraient de ramener le travail à la maison, mais il me semble aussi qu'un pan des technologies permet de ramener la

maison au travail. Pourquoi un tas d'organisations et d'entreprises se posent la question d'interdire l'accès à Facebook dans les entreprises ? Précisément parce que nous sommes dans cette logique de dire que pendant les temps de travail, nous sommes censés travailler. Interdire l'accès à Facebook veut dire que les gens vont garder des relations hors travail. Je voudrais vous inviter à réagir sur ces deux points : à qui la faute, si tant est qu'il y ait besoin d'un coupable, et deuxièmement, le fait que parfois, la technologie nous permet de ramener la maison au travail.

Nicole AUBERT

Vous avez parlé de complices : qui étaient complices là-dedans ? Les coachs ? On peut voir les choses comme ça, mais eux ne se comportaient pas comme des managers. L'entreprise les sollicitait, mais la manière dont ils faisaient leur travail était justement de restituer cette dimension psychologique ; ils ne jouaient pas pour le compte de l'entreprise mais vraiment pour le compte de la personne, pour lui permettre de se désaliéner.

Plusieurs d'entre eux m'ont dit « *j'ai conduit la personne à arriver à une logique de "je ne peux plus travailler là-dedans, je dois m'en séparer"* ». L'entreprise des logiques économiques crée des gens en danger. La personne elle-même peut aller voir un psy, c'est sa liberté individuelle. L'entreprise ajoute cette approche. Ensuite, cela dépend du coach et de comment il fait son boulot.

Vous demandez d'où viennent les mails. Le rythme de l'entreprise, la façon dont elle exige que les gens fonctionnent en accélérant sans cesse, c'est elle qui génère tout cela.

Sur la maison au travail, c'est vrai qu'il y a une interpénétration des univers assez forte. Mais dans certaines entreprises, la tension est tellement soutenue qu'on n'a pas le temps de faire venir la maison au travail. De toute façon, ce n'est pas forcément bon parce que c'est ce qui fait aussi que quand on rentre chez soi le soir, on est encore avec l'entreprise avec les outils nomades qui font que l'on ramène l'entreprise chez soi. Cette interconnexion des phénomènes crée cette connexion permanente. Cela contribue à un épuisement mental que dénoncent de plus en plus de gens.

Une intervenante de la salle

Je voudrais vous remercier car votre intervention est une fois de plus exceptionnelle et effrayante. Comme beaucoup de cadres de la fonction publique, je me suis retrouvée dans ce que vous dites. Vous dites que cela n'arrive pas d'un seul coup. Mais quand vous êtes cadre de la fonction publique, on vous dit un beau jour « *on va vous donner un VPN, vous allez pouvoir vous loguer depuis chez vous, ce sera facile* ». Donc on installe le VPN (virtual private network) et l'on se met à se connecter le soir quand on arrive, on se met à répondre à des mails le samedi matin, le dimanche soir. On ne répond pas à la hiérarchie, on répond à nos collègues, à

des partenaires. Plus personne ne sait quelle est exactement la masse de notre charge de travail. Je travaille actuellement avec une équipe comptant une consultante enceinte de huit mois. Cette femme m'a envoyé un mail à 23h23. Même en vacances, on se met à se connecter avec son VPN car si l'on ne répond pas, on sait que l'on aura 242 messages au retour. Donc je réponds, à un mail, puis deux, puis trois. Nous tombons dans une forme d'addiction. Je suis complètement d'accord avec ce que vous dites, nous sommes dans une addiction totale qui est venue de façon insidieuse, et il est quasi impossible de ne plus le faire effectivement. En mai dernier, Tempo, a organisé une séance sur le télétravail, notamment sur tout ce qui est télétravail gris. J'adhère à cet état de fait qui fait que nous sommes tous, cadres de la fonction publique, aussi dans ce télétravail gris. A force de ne plus embaucher de personnel dans la fonction publique, on en est arrivé là. Je travaille depuis 1974, je dois dire que ces dernières années, je n'ai jamais vu une telle pression sur les cadres de la fonction publique.

Nicole AUBERT

C'est vrai, les réductions d'effectifs sont quand même considérables et la logique sarkozyenne, dans ce cas, a été terrifiante. À l'hôpital aussi, c'est terrifiant, car nous frôlons des incidents sérieux. Ici, ce n'est pas la rentabilité financière, mais des économies à réaliser. Ce sont des logiques qui aboutissent exactement aux mêmes résultats. Effectivement, je comprends que vous vous y retrouviez. Quant à la question des mails, la pollution des mails est réelle car au fond, avant, les problèmes se posaient de la même manière, simplement l'écart de temps que prenait une lettre faisait qu'entre-temps, le problème évoluait. Alors que maintenant, on s'envoie 50 mails dans l'intervalle qui vont ponctuer dans l'instantanéité toutes les étapes du problème, donc multiplier l'attention de manière totalement inutile. C'est là que le mail en soi est polluant. Mais pour le reste, le sujet de la réduction des effectifs est dramatique.

Un intervenant de la salle

Bonsoir. Une récente étude menée par des chercheurs de l'université de Rennes 1 montre qu'Internet rend heureux. Une tribune vient d'être publiée dans Le Monde cette semaine qui reprend cette étude. Le journaliste termine son article ainsi : « *Internet est finalement un médicament dont le service rendu est significatif et les effets indésirables limités* ». À côté de cela, d'autres individus sont en surmenage, stressés. J'aimerais avoir votre regard de sociologue et de psychologue pour expliquer pourquoi on arrive à de tels paradoxes.

Nicole AUBERT

Internet est évidemment intéressant, irremplaçable, il permet des gains de connaissances. Ses qualités sont évidentes : on ne

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

pourrait plus s'en passer. Je ne sais pas s'il rend heureux... En tous cas, s'il aide à la connaissance, il ne rend non pas plus intelligent. Ce n'est pas la même logique que celle qui rend les individus surmenés, qui relève de logiques souvent professionnelles, dans des contextes assez durs de réduction d'effectifs ou de pression intense à la productivité, l'une dans le service public, l'autre dans l'entreprise. Internet ne joue pas un rôle direct en soi sur les gens surmenés. Il joue un rôle par rapport à la possibilité de se connecter aisément. Il n'y a pas de lien exactement entre les deux phénomènes que vous citez : ce sont deux phénomènes parallèles et indépendants.

Même intervenant

Vous avez dit le contraire tout à l'heure en faisant un lien direct entre les pratiques de surmenage rencontrées et les technologies.

Nicole AUBERT

Non. Là, il s'agit d'Internet. Dans les technologies, les mails à usage professionnel par exemple, c'est autre chose. J'ai parlé d'Internet comme d'un outil. Lorsque je veux savoir quelque chose, je vais sur Internet, je cherche et j'apprends. Ce n'est pas la même chose. L'usage du mail, notamment du mail professionnel, est une chose, l'usage d'Internet, que ce soit dans la vie professionnelle ou dans la vie privée, est un outil d'élargissement de la connaissance ou d'information. Internet n'attend pas de nous des réponses immédiates. Mais les mails reçus attendent des réponses immédiates. Nous pouvons recevoir cinquante mails alors que le problème a déjà été réglé sans nous. Ce n'est pas le même registre.

Un intervenant de la salle

Je suis cadre dans le privé : je travaille pour une société dans laquelle il y aurait beaucoup à dire sur le plan du management. Le coup du Blackberry ou du VPN, je connais, mais j'ai l'impression que c'est aussi à chacun de nous de mettre des limites et de dire stop. Après tout, qui nous oblige à ouvrir notre VPN chez nous ?

Je pense que **chacun doit rester maître de sa gestion du temps** et dire non à cet envahissement permanent, qui peut venir du travail, mais qui vient aussi chez nous le soir pour nous démarcher commercialement, par exemple. Chacun doit se repositionner dans sa propre gestion du temps pour en rester acteur, parfois aussi simplement prendre le temps de ne rien faire, se ménager des temps de réflexion, de méditation.

Nicole AUBERT

Prendre le temps de ne rien faire devient de plus en plus difficile pour beaucoup de gens. Mais au niveau de la gestion du temps et des frontières, vous avez raison, certaines personnes se défendent mieux que d'autres. Il y a une éducation à avoir

là-dessus. Certains milieux professionnels développent une telle pression que certains ont du mal à y résister ; ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas y résister, mais c'est un fait qu'être ferme sur les limites est quelque chose qui nous appartient et sur lequel il faut arriver à tenir bon, plus que nous le faisons. Peut-être que dans cette ouverture en permanence illimitée à la sollicitation de l'autre, il y a des problèmes d'existence de soi et de non-soi. Si j'ai besoin de ce lien et de connexion, sans doute des problèmes de solitude entrent en ligne de compte. Il est certain que la dimension du rapport à soi joue un rôle important.

Un intervenant de la salle

Je rejoins et réagis à la question précédente : c'est vrai que nous avons des outils pour aller vite ; il faut les domestiquer pour nous faciliter les choses. Mais il ne faut pas s'en rendre esclave. Sur mon lieu de travail, c'est vrai qu'il peut y avoir cette obsession des mails. Par le mail, je balance le problème à quelqu'un d'autre, à lui de s'en occuper. Comme il va lire le mail, il va le faire. J'ai combattu cela en ne lisant et ne traitant que ce qui était important. En fait, il faut faire le tri.

Ce qui m'inquiète est que l'on parle de plus en plus de burn-out. On voit des gens qui se suicident dans les entreprises, peut-être parce qu'ils ne s'attendaient pas au choc auquel ils sont confrontés aujourd'hui. Où allons-nous ? Que faut-il pour que cela s'arrête ? Je commence à entendre parler de mouvement slow, d'éloge de la lenteur. Ne faut-il pas revenir un peu en arrière ? On dit même qu'il n'y a plus de créativité. Que faut-il pour que cela s'arrête et pour revenir à plus d'humain ? Quand s'arrêtera-t-on ?

Nicole AUBERT

Il est indiscutable que le mouvement économique mondial a peu de chance de décélérer. Les concurrences économiques indiennes, chinoises et autres font que nos économies occidentales souffrent et n'ont pas intérêt à ralentir le rythme sans quoi elles se feront (elles se font déjà) dépasser devant sur plein d'aspects. La prise de conscience ne peut-être que mondiale. Le niveau de vie à relever dans les pays émergents, actuellement nos principaux compétiteurs économiques, est tel qu'ils ne vont pas s'arrêter. Je pense que le ralentissement n'est pas pour demain.

Vous parlez du mouvement slow... Ces mouvements touchent toujours des sphères précises de la société. Je connais la très charmante maire de la ville de Segonzac, seule ville slow de France. Elle est adorable et prend son projet au sérieux. Ils ont un tas d'initiatives mais c'est une toute petite ville. C'est toujours des oasis de décélération sur des points précis, le bien manger, prendre le temps, etc. Cela ne peut pas aller très loin. C'est ponctuel. Et tant que cela ne sera pas généralisé et que l'on n'aura pas décidé d'une décélération au niveau mondial, cela ne pourra que rester ponctuel.

Cela ne pourra s'arrêter que quand les habitants des pays du monde auront suffisamment à manger, quand leur niveau de vie sera suffisant. Les potentiels économiques à venir sont encore colossaux pour ses grands pays. Maintenant qu'ils sont lancés sur des logiques de développement, il est certain que nous, pays occidentaux, avons peut-être plus à souffrir qu'à être dans l'euphorie des trente Glorieuses. Elles sont terminées, pour un bon moment en tout cas. Je ne vois pas comment on peut être optimiste là-dessus.

Une intervenante de la salle

J'ai le sentiment que dans l'entreprise, le mail ou le Blackberry sont des outils qui ont dépassé leur seuil d'efficacité, parce qu'on ne sait plus trier. Il y en a tellement que l'on loupe des choses importantes. Je serais curieuse de savoir si certaines entreprises ont pris en compte ce problème. Y a-t-il de bons exemples d'entreprises qui essaient de changer les choses ?

Nicole AUBERT

Certaines entreprises ont clairement pris conscience de cette pollution. Elles demandent par exemple une extrême vigilance sur les pièces jointes qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer à tout le monde. Une pollution énorme est induite par cela. Des entreprises essaient d'établir des règles, déjà depuis quelques années.

Une intervenante de la salle

Jusqu'où peut-on refuser de rentrer dans une certaine logique de visibilité ou d'instantanéité, par exemple refuser d'être sur Facebook ou d'avoir un smartphone, sans se couper d'une réalité ou sans créer un fossé avec les générations qui arrivent ? Comment peut-on rester dans le monde ? Quelle est la nuance entre refuser et suivre son temps ? L'idéal serait de s'y mettre un peu tout en maîtrisant... Mais est-ce possible ?

Nicole AUBERT

C'est une bonne question. Je ne suis pas sur Facebook, je n'ai pas envie d'y aller, cela ne m'intéresse pas. Je serais plus jeune, j'y serais peut-être. Quant aux smartphones, c'est très délicat. Facebook est un exemple intéressant parce que ce mode de communication repose sur des images, de l'échange d'images, de photos, etc. Si ce n'est pas le plus essentiel pour vous, vous pouvez très bien vous en passer. Le fait d'exister sur Facebook est un besoin inégalement réparti dans la population. Tout le monde n'y est pas. Les gens de moins de 40 ans sont plus présents sur Facebook que les 50-60 ans. Mais on peut se poser la question. Il me semble que c'est un phénomène de génération. Maintenant, je ne crois pas qu'en n'étant pas sur Facebook, on se coupe de quelque avancée que ce soit.

De même, les smartphones ne me semblent pas absolument indispensables. En revanche, on se coupe d'une utilité évidente avec les applications. Bien utilisé, c'est un outil très intelligent et très intéressant. Facebook est davantage sur de l'échange d'images que dans la réalité du lien vraiment face à face. On est dans une visibilité qui n'est pas forcément de la convivialité, et ne convient pas à tous.

Un intervenant de la salle

Merci pour ce brillant exposé. Je travaille sur l'architecture et les nouveaux médias. Je partage votre regard critique sur les dérives du capitalisme financier. Ce qui me dérange dans certaines de vos approches est la vision un peu simpliste et aveuglante d'un progrès diabolisé. Je pense effectivement que le progrès technologique est mortifère s'il n'est pas accompagné, porté par un progrès social ou culturel. Mais comme l'a soulevé une précédente question, derrière ces burn-out, il y a une responsabilité managériale de même que dans une administration, il y a une politique publique accompagnante. Si l'on parle de burn-out ou de pré-burn-out, ce sont de médecins dont nous avons besoin à ce niveau.

Pour moi, c'est en amont qu'il faut se donner les moyens d'accompagner la technologie au service de l'être humain et de valeurs humaines. Comment expliquez-vous que certaines entreprises ont plus de problèmes que d'autres ?

Récemment, on m'a cité une entreprise française très connue comme étant réputée pour générer du burn-out ; beaucoup de gens se passent le mot pour l'éviter, même s'il est brillant d'y faire carrière. D'autres entreprises le sont moins. Comment expliquez-vous ces différences ?

Nicole AUBERT

Sur la problématique du burn-out, c'est lié aussi bien à la situation économique de l'entreprise. Ce qui s'est passé à France Telecom, où ce n'était pas des burn-out mais des suicides d'ailleurs, il s'agissait d'une situation économique gérée en dépit du bon sens, où l'on a littéralement pressuré les employés pour qu'ils craquent par eux-mêmes et pour les mettre à la porte à faible coût. Il y a indiscutablement des entreprises qui, pour résoudre des problèmes de nature économique, ont des politiques brutales. Et puis certaines entreprises sont dans des secteurs d'activité où tout va très vite. J'ai interviewé une personne travaillant à Orange Lab, qui me disait que les rythmes y sont fulgurants. La technologie, le rythme d'activité, la dimension concurrentielle, tous ces éléments jouent et font que la problématique des entreprises est parfois différente. Il y a aussi la manière dont on veut la gérer, la conduire. Pour reprendre l'exemple d'Orange, on sait bien que l'équipe en place au moment de cette réduction d'effectif s'est conduite comme une équipe de saouls. Certains secteurs d'activités sont

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

aussi plus violents que d'autres. Tout cela va contribuer – ou pas – à créer du burn-out. Sur des technologies qui seraient mortifères, je n'ai jamais dit cela. Ce qui est mortifère, c'est le capitalisme financier. Je maintiens qu'il est profondément mortifère et en relation étroite avec la pulsion de mort. Mais pas le progrès technologique, pas du tout. Ensuite, vous avez parlé d'une vision simpliste et aveuglante ?

Un intervenant de la salle

La diabolisation du progrès et le fait de focaliser sur des dérives. Nous pourrions aussi faire des exposés sur ce qui va bien et en quoi cela participe au progrès de la science, à des rencontres sociales, etc.

Nicole AUBERT

Bien sûr. J'ai pris des exemples dans des univers très tendus. Quand tout va bien, il n'y a pas de coach de pré-burn-out, pas de menace de burn-out et la situation économique de l'entreprise joue un rôle certain. Toutes les situations ne peuvent être mises dans le même sac car cela tient à différents facteurs : au management, à la situation économique, à l'environnement technologique, à la concurrence mondiale. Le progrès technologique en lui-même n'est ni diabolisable, ni mortifère.

Une intervenante de la salle

Merci pour tout ce que vous nous apprenez. Je suis à la retraite, mais par rapport à ce que j'ai connu en milieu hospitalier, comment prendre le temps de la réflexion quand il faut répondre si vite ? Beaucoup d'erreurs sont commises parce qu'on ne prend plus le temps de réfléchir.

Aux soins palliatifs du service Oncologie, on ne peut plus prendre de temps avec la personne, la relation est déshumanisée. Mes belles-filles travaillent aussi dans le secteur hospitalier. Elles me disent que pour chaque soin, elles ont tant de temps et doivent tout de suite aller à l'ordinateur rendre des comptes, comme si elles pointaient. C'est impensable.

Nicole AUBERT

L'exemple du milieu hospitalier est effectivement dramatique. Ce service public, qui marchait pas mal en France, commence à fonctionner comme une entreprise économique avec des pressions totalement préjudiciables. Les hospitaliers s'arrachent les cheveux et sont dans des logiques très difficiles pour eux. C'est même impressionnant, à la limite de l'erreur professionnelle parfois. Il est clair que c'est l'un des secteurs publics le plus en danger et auquel s'appliquent ces réductions drastiques. Sur le temps de la réflexion, ce rythme et cette course à la rentabilité ne sont pas une spécificité de l'hôpital.

Une intervenante de la salle

De même que l'on note encore une inégalité hommes/femmes dans le monde du travail, avez-vous relevé des inégalités entre les hommes et les femmes parmi les victimes que vous avez côtoyées ? Je crois noter chez les jeunes notamment qu'ils désirent avoir le dernier smartphone puis très vite s'en détachent pour en avoir un autre, puis un autre. Avez-vous relevé une manière d'agir équivalente ou non entre hommes et femmes ?

Nicole AUBERT

Je dirais honnêtement que je ne vois aucune différence entre hommes et femmes sur ce plan-là. Et pas plus de victimes non plus. Ce n'est pas le critère différenciateur. Quant au smartphone, il n'y a pas plus de résistance des uns ou des autres. Le vrai critère est plutôt entre les jeunes et les moins jeunes. C'est très clair. Les résistances sont du côté des moins jeunes alors que c'est totalement naturel pour les plus jeunes.

Une intervenante de la salle

Nous avons parlé de smartphones, de numérique, d'Internet : on s'aperçoit qu'en réalité, cet exercice de définition était nécessaire. Dans tous les cas, le numérique est un outil.

À un niveau individuel, il appartient à chacun d'avoir son fil à plomb pour savoir résister à la pression, aux dérives, à la captation incessante de son attention. C'est difficile, et nous ne sommes pas tous également armés pour cela. A cet égard, une prise de conscience au niveau institutionnel apparaît importante.

Au niveau collectif, c'est bien le même outil qui nous offre aujourd'hui la possibilité de mieux gérer le temps dans la ville, de mieux nous organiser pour optimiser notre fonctionnement, en adaptant au mieux le niveau de notre offre de service pour réduire notre empreinte carbone, lutter contre le réchauffement climatique. Il me semble que cela serait une vraie erreur de ne pas se saisir de cet outil pour améliorer notre gestion collective des temps.

Nicole AUBERT

Bien sûr. On fait des progrès là-dessus. Et les bureaux des temps y contribuent à la fois en lançant des actions, en expliquant, etc. C'est très important, parce que cela comble des différences dans les accès et la maîtrise de ces dimensions-là. J'apprends plein de choses, mais je suis particulièrement nulle, je n'ai pas de smartphone, je résiste, mais je ne sais pas si je vais résister longtemps car cela n'engage pas de manière démesurée...

Jocelyne BOUGEARD

Dernière journée de cette rencontre. Nous avons bien compris comment nos situations de citoyens, d'élus, de représentants de l'administration, nous obligeaient à réfléchir à la place non pas du consommateur du territoire, ni même de son usager, mais du citoyen dans ce territoire, dans sa confrontation et son lien avec le numérique. Monsieur le Président, spécialiste des transports depuis fort longtemps, vous avez une volonté politique très forte dans l'organisation de l'intercommunalité. Vous présidez l'Association des Communautés de France (AdCF) à ce sujet. Question importante pour le bureau des temps : où son cadre se situe-t-il, notamment après la réforme territoriale ?

Nous vous remercions d'être là, pour le portage politique dont vous avez souhaité témoigner pour notre rencontre. Rennes Métropole et la Ville de Rennes ont souhaité accueillir tous nos collègues – d'Espagne, d'Italie, de toute la France – avec la qualité que nous souhaitons pour toute personne accueillie à Rennes, mais aussi que nous portons au sujet qui nous a réunis ces trois jours. Merci monsieur le Maire.

En quoi le numérique favorise-t-il une nouvelle organisation du temps et de l'espace sur le territoire ?

Daniel DELAVEAU

Maire de Rennes, Président de Rennes Métropole

Merci. Merci chère Jocelyne. Bonjour à toutes et à tous. Je suis effectivement très heureux d'ouvrir cette seconde journée. Je n'ai pu participer aux travaux d'hier et à la conférence d'hier soir, mais je sais qu'ils ont été particulièrement riches et illustrent bien les débats aujourd'hui au cœur des enjeux de société. J'étais hier à l'assemblée des communautés de France et avant-hier à la conférence des grandes villes de France sur la thématique des enjeux économiques et sociaux, et de la cohésion sociale dans nos grandes villes. Je vais condenser ce que je souhaite dire pour ne pas être un contre-exemple.

Le temps est, comme l'espace, une dimension dans laquelle toutes nos actions sont prises. Chacun a son temps propre, un temps qui se déroule avant nous et qui se déroulera après nous. Le temps de la ville est un temps particulier.

Ce qui nous intéresse comme être humain, comme individu, mais aussi comme citoyen et organisateur responsable, c'est ce que l'on fait de son temps, la façon dont on en use, dont on l'aménage, dont on se l'approprie, dont on le fait nôtre.

REMERCIEMENTS

Je voudrais saluer les pionniers qui, à la fin des années 1990, notamment en Italie, ont fait émerger les idées de politiques temporelles, en partant notamment des inégalités hommes/femmes. Je voulais particulièrement saluer Madame Livia Turco, qui fut, en Italie, ministre aux solidarités sociales et à la santé, qui a porté la fameuse loi qui permit aux élus locaux de légiférer sur l'organisation des temps sur leurs territoires.

Je salue aussi mon prédécesseur, le maire honoraire et sénateur Edmond Hervé qui fut l'un de ceux qui initia les politiques temporelles à la ville de Rennes, à l'origine du bureau des temps, porteur de cette réflexion et d'un passage à l'action.

Il s'agit d'agir en ce qui concerne les politiques temporelles, ce que vous faites d'ailleurs en échangeant, en proposant, en comparant les expérimentations et les réflexions sur ce thème. Les réflexions n'ont de sens que pour l'action, pour engager des politiques concrètes. Marx disait (il n'avait pas tort) « pour réaliser les idées, il faut des hommes qui mettent en jeu des forces pratiques ». Cela doit s'appliquer dans l'ensemble de nos politiques publiques.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

LE TEMPS DE VIVRE ENSEMBLE

La première organisation du temps est personnelle : nous jonglons chacun avec les horaires, qu'ils soient professionnels, familiaux, des loisirs, du sommeil, des transports, de l'ensemble des activités humaines pour parfois s'apercevoir qu'il est trop tard, qu'il faut faire vite, qu'on ne peut pas être partout ou bien qu'il est parfois bon aussi de faire une pause.

Les responsables politiques ont un réel rôle à jouer pour réfléchir aux temps et à l'organisation de la ville, à la vie de ses citoyens et usagers, en visant la meilleure qualité de vie. Le cœur de nos fonctions repose sur cette cohésion sociale. Le temps vécu est révélateur et facteur d'inégalités. Il faut que cette construction humaine du temps devienne un facteur d'égalité. Il faut mettre en place des processus pour aller vers cette maîtrise des questions du temps.

Nous allons fêter à Rennes le dixième anniversaire du bureau des temps en 2012. C'est une opportunité pour avancer dans le bon sens. Le bureau des temps n'est pas le lieu des décisions politiques, mais un lieu de genèse, de collecte et d'analyse des décisions, de définition d'axes d'intervention. C'est un outil précieux, lié à son territoire, pour construire ce mieux vivre ensemble.

À titre d'illustration, la réflexion sur les horaires de travail du personnel d'entretien a permis la mise en place d'emplois du temps plus respectueux de chacun. Les études sur les usages ou non-usages des équipements culturels, la prise en compte des pratiques de chacun selon qu'il soit usager ou non, permet de trouver un meilleur équilibre du service rendu. À la différence peut-être de l'Italie, les compétences des collectivités territoriales en France sont plus limitées quant à l'organisation temporelle du territoire.

Un exemple fort est le travail dominical : il peut faire l'objet d'une discussion et d'accords entre collectivités et différents groupes représentatifs des personnes concernées, mais il relève en réalité de décisions de l'État parfois imposées, ou de décisions législatives contre lesquelles nous ne pouvons nous élever comme c'est le cas actuellement.

Nous n'exploitons pas suffisamment le formidable terrain d'expérimentation que constituent les collectivités locales, lesquelles sont pourtant de plus en plus au cœur de tous les grands enjeux de société. Un des grands enjeux des prochaines échéances sera certainement la capacité à mettre en œuvre une nouvelle étape de la décentralisation.

LA VOLONTÉ D'EXPÉRIMENTER

La décentralisation, c'est confier la responsabilité partout où c'est possible et à chaque fois que c'est possible, aux territoires et aux élus porteurs de ces derniers de prendre des initiatives pour répondre aux besoins de leurs collectivités. Nous pourrions

effectivement avoir des capacités plus grandes, si l'on pouvait expérimenter et mettre en œuvre des actions dans le domaine des horaires des magasins, des écoles, des services, des équipements de loisirs et des transports. Cela passe forcément par le dialogue et la négociation, y compris la négociation sociale.

Les élus locaux doivent avoir une capacité à agir parce que la première fonction d'un élu local est sa capacité à fédérer et à rassembler des acteurs autour d'un projet de territoire, de manière générale, incarné à travers les différentes politiques publiques locales. On pourrait considérer que cela relève de l'équation du 15^e degré... mais c'est un exercice que tout élu local se doit de prendre en compte, tout responsable qui souhaite que la vie dans la ville se passe, pour reprendre une expression qui nous est chère ici, « en bonne intelligence ». Le vivre ensemble n'est pas simplement une notion spatiale, elle est aussi temporelle, mais elle est d'abord et avant tout sociale et politique, au sens fort du terme. La prise en compte politique de ce facteur est un enjeu qui doit faire l'objet d'une volonté forte. Le volontarisme en politique est la première des clés pour avancer.

MAÎTRISER LES NOUVEAUX OUTILS

Comment concilier le temps commun, le temps citoyen avec le temps personnel ? Nous avons de plus en plus l'impression que tout va trop vite, que l'on court sans arrêt entre de multiples contraintes. Pourtant, objectivement, il y a de moins en moins de temps contraint. En 1914, par exemple, le temps de travail occupait 40 % de la vie, il en occupe aujourd'hui 10 % – j'échangeais sur ces questions hier avec Jean Viard qui a beaucoup écrit entre autres sur toutes ces questions avec beaucoup de justesse.

Cette accélération est intimement liée au développement et à l'accès croissant aux nouvelles technologies et aux applications qu'elles proposent. Il y a quelques années, l'accès à l'outil numérique faisait l'objet d'une démarche volontariste, maîtrisée et non nécessaire ; ce n'était pas encore une voie privilégiée de communication. Cet outil est aujourd'hui devenu nécessaire, il est ambiant, il est même parfois imposé, voire non désiré. Il est important de positionner les choses en termes d'outils. Ces derniers n'ont d'intérêt que par rapport à l'usage que l'on en fait. Il nous revient à nous, institutions et responsables, d'en faire un outil qui puisse être maîtrisé et utilisé par tous.

L'ACCESSIBILITÉ NUMÉRIQUE

Je préfère parler du droit à l'accessibilité numérique plutôt que de fracture numérique. Si nous ne sommes pas capables d'organiser ce droit à l'accessibilité au numérique pour le plus grand nombre, alors une inégalité se creusera et accentuera les inégalités sociales. Sur notre territoire de Rennes Métropole, les utilisateurs de ces outils sont nombreux : 80 % des foyers sont connectés à Internet, actifs

et avertis. 20 % ne le sont pas. C'est à nous tous, responsables et élus, de savoir créer ce terreau favorable. Le territoire doit être moins considéré comme un réservoir de ressources, d'experts et d'équipements, que comme un système organisé capable de créer et de permettre l'émergence de ressources spécifiques et différenciées.

La ville est une machine qui s'adapte. J'hésite à dire le mot machine parce que pour moi la ville est un corps vivant. C'est aussi un ensemble qui s'adapte et adopte les nouvelles technologies. Le phénomène de l'urbanisation, totalement inscrit dans le champ du temps, est un phénomène incontournable. Loin de défaire la ville, les nouvelles technologies de l'information et de la communication – enfin, cela fait trente ans que nous parlons de “nouvelles” technologies alors que l'on fête le 30^e anniversaire de la naissance du Minitel à Rennes, la semaine prochaine – peuvent et doivent renforcer la ville, tout en modifiant substantiellement son fonctionnement. La ville a sa propre dynamique.

Mais ces technologies peuvent participer à la construction de la ville à une seule condition : que les responsables et élus politiques fixent des objectifs politiques, des orientations permettant de maîtriser et de mettre en œuvre des services au service d'un projet social.

Le numérique contribue-t-il avantageusement à organiser en système un territoire ? C'est par le lien entre des éléments interdépendants que les choses se font. Comme le soulignait Alain Renk « Les réseaux Internet ne sont que les interactions numériques des systèmes humains ». Les réseaux sociaux et communautaires contribuent bien évidemment à cette organisation humaine et numérique. Ils permettent de constituer les groupes d'échanges, de faire se rencontrer les personnes.

Sur notre territoire, l'association BUG, un acteur bien connu dans la métropole rennaise, organise des échanges bien au-delà du numérique (les Apéruches). La plateforme du Jardin des savoirs permet aux utilisateurs de trouver rapidement et facilement des interlocuteurs pour construire des bilans de compétences, des CV, des parcours de formation. Le WikiTerritoire se construit à partir de la contribution des habitants. Ces réseaux sont basés sur la mise à disposition et l'appropriation de l'outil par le plus grand nombre. Ils sont aussi fondés sur la volonté de faire participer au maximum les habitants usagers citoyens.

De la même façon, première ville à libérer ses données, nous avons organisé à Rennes Métropole un concours OpenData qui a connu un vif succès. Les informations livrées, échangées, discutées via ces réseaux sont autant de connaissances et d'applications concrètes, par exemple à partir de son téléphone. Comment

trouver le libre-service le plus proche, à quelle heure passe le prochain bus, où est l'arrêt, comment faire pour me rendre là où je le souhaite dans les meilleures conditions ?, etc. Tout cela contribue à un seul objectif : faciliter la vie de chacun.

DES LIEUX DE RENCONTRES

Toujours en référence aux objectifs de cohésion sociale. Un lieu physique comme la Cantine numérique, que nous avons impulsé et soutenu depuis maintenant bientôt un an, est un exemple pour comprendre, apprendre, échanger physiquement les données et les expériences. C'est un lieu physique de rencontre entre les personnes qui participent pleinement au développement et au dynamisme de notre territoire, mais également au développement numérique par l'intensité des interactions et au développement des liens de l'apprentissage individuel et collectif.

Il est important que, outre les liens numériques, cette possibilité de rencontres existe, nécessitant des espaces dédiés. C'est cela d'ailleurs le cœur de la ville. La ville permet l'échange, la confrontation, la rencontre. Historiquement, les villes sont nées comme ça, comme des points et des lieux d'échange ; les sociétés sont construites comme ça. Dans un temps où 80 % de la population mondiale vit en milieu urbain, cela est tout à fait fondamental et cela renvoie à ce que je disais sur la place et le rôle des villes – les agglomérations et zones urbaines – dans la démocratie territoriale.

La méthode collaborative est la bonne parce qu'elle nous fait avancer plus vite, plus loin. Elle permet de réunir les meilleures compétences, alimentées par la somme des participations sur un même objectif dans une échelle de temps définie. En coopérant, on gagne du temps. Et le temps de l'échange, du dialogue est toujours du temps gagné. Dans ces projets, l'institution est là pour se porter garante de la fiabilité des données, de la légalité et de la liberté des habitants. Cette méthode rejoint celle mise en place par le bureau des temps afin de trouver l'équilibre concernant le temps des services où il s'agit de faire émerger une logique des demandes en respectant le temps des employés. C'est ce qui est fait en ce qui concerne les flux de transport ; vous connaissez bien aussi ces exemples et notamment les questionnements sur les horaires d'ouverture des bibliothèques, sujet un peu sensible, mais c'est normal.

TROUVER L'ÉQUILIBRE

Les technologies numériques sont des outils performants et nécessaires pour faire émerger ces logiques en provenance directe de l'utilisateur. On rentre peut-être dans ce que Saskia Sassen appelle « la logique de l'utilisateur » qui tend à remplacer celle de l'ingénieur. Rechercher l'équilibre entre le gain de temps et le besoin ou non de courir, c'est rechercher l'équilibre entre le

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

slow et le fast. Le numérique nous rapporte directement au réel et à notre emprise sur l'espace et le temps. Chercher cet équilibre passe, me semble-t-il, par chacun des outils numériques, d'où l'importance de la formation qui, de la crèche à l'université ou au laboratoire de recherche, est la clé première de la construction et de l'intégration sociale. Elle est dans la priorité que nous donnons à l'éducation, à la formation tout au long de la vie, y compris dans cette dimension-là.

SE SERVIR DES OPPORTUNITÉS TECHNOLOGIQUES

Il n'est pas nécessaire d'aller toujours vite pour aller bien. Mais il est intéressant pour une collectivité de profiter de tout ce que nous permettent ces technologies numériques en termes de participation des citoyens, avec des champs nouveaux considérables comme on l'a vu, mais aussi en ce qu'elles peuvent nous aider à œuvrer pour construire un territoire de vie collective, c'est-à-dire pour construire cette cohésion sociale, laquelle doit être le cœur de tout projet politique.

Merci à chacune et à chacun d'entre vous pour votre engagement professionnel et, je le sais, parfois militant, en étant au service de ces idées, de ces valeurs qui nous sont chères et qui sont au cœur de ce qui est, et doit être, un vrai projet politique.

Le numérique, facteur de liberté ou d'asservissement ?

Caroline GUILLOT

Post-doctorante à Telecom Paris Tech, prix de thèse 2010 (« Constitution et transformation du rapport au temps des individus. L'analyse des dimensions réflexives de la conduite de vie. ») Université Paris-Est, Marne-la-Vallée, École doctorale Ville Transports Territoires

Je suis très honorée de participer à ce débat sur la question de la maîtrise du temps et de vous présenter une partie de mes résultats de recherche en sociologie. Mon intervention a pour but d'éclairer la question du rapport au temps, notamment à travers l'analyse des rapports au temps des individus mais aussi à travers l'analyse des outils de gestion du temps allant des plus traditionnels – l'agenda papier par exemple – aux plus numériques.

1. LA COMPLEXITÉ TEMPORELLE

Les temporalités ont beaucoup évolué durant ces dernières décennies. Dans les années 70, il est beaucoup question du temps fordien, celui de la rythmicité, de la synchronisation du travail, le temps uniforme et borné avec des horaires prévisibles et réguliers. D'ailleurs dans un excellent ouvrage paru récemment, intitulé « La famille désarticulée », Laurent Lesnard dit : « Les horaires de travail sont synchrones et impriment un rythme symétrique au reste de la société. » On peut alors penser à l'exemple des usines Renault qui ferment au mois d'août obligeant ainsi tous les salariés à cesser le travail au même moment.

À partir de la fin des années 1970, le contexte change et les temporalités tendent à se complexifier. Cela est lié à plusieurs éléments dont :

- l'émergence du capitalisme financier ;
- l'entrée des femmes sur le marché du travail ;
- l'apparition et le développement des technologies de l'information et de la communication.

Manifestation de la complexification des temps sur le plan sociétal et individuel

D'abord, les formes d'emploi et les horaires de travail changent : on observe de plus en plus des horaires de travail atypiques – la nuit, le week-end, en décalé. Les temporalités et les rythmes, notamment au sein de la famille, tendent à être de plus en plus désynchronisés (horaires des conjoints discordants par exemple). C'est aussi un contexte de domination des technologies de

l'information et de la communication qui participent au brouillage entre les différentes sphères de la vie sociale. Avec le téléphone portable, en théorie du moins, nous devenons potentiellement joignables en tous lieux, à tout moment et même en situation de déplacement. Enfin, nous sommes dans un contexte de diktat de l'urgence qui pousse l'individu à vivre dans l'instant et à inscrire ses activités dans un temps court.

Sémantique

J'utilise beaucoup le terme de complexification et non pas de crise ou de rupture des temporalités. Car selon moi, nous n'assistons pas à une crise des temporalités, mais bel et bien à une complexification de celles-ci. La notion de complexification m'apparaît en effet heuristiquement plus féconde parce que moins mécaniste. L'idée de rupture, de crise, est beaucoup trop forte, alors que la notion de complexification va plutôt renvoyer à cette idée de processus. Par exemple, nous reprochons aux outils technologiques de transformer profondément notre rapport au temps. Ce n'est pas complètement faux, mais je pense que quelques nuances et précisions peuvent être apportées.

Les usages actuels des technologies modifient effectivement notre rapport au temps, mais les usages que les individus en font se traduisent plutôt par un enrichissement des pratiques existantes et moins par une rupture radicale. Un exemple plus concret : on a toujours fait du privé au travail, mais avec le développement des TIC, cette pratique s'accroît. Par conséquent, nous ne sommes pas dans une idée de rupture, mais de complexification au sens de processus, avec un enrichissement des pratiques existantes.

2. L'ENJEU DE LA MAÎTRISE DU TEMPS

Cette complexification des temporalités fait émerger un enjeu central, celui de la maîtrise du temps. Ce phénomène rend nécessaire la maîtrise de temps par les individus, c'est-à-dire que ça s'impose à lui. J'ai pu constater dans mes différentes enquêtes que tous les individus sont concernés par cette complexité des temps. Par conséquent, il émerge pour tous un besoin d'agir sur ce temps, de le modeler. Toutefois, si tous les individus sont concernés par la complexification des temps, ils ne le sont pas tous au même degré. De fait, ils ne maîtrisent pas tous la complexité temporelle de la même façon.

Différences dans la maîtrise des contraintes

Ces différences en termes de maîtrise du temps reposent en partie sur les contraintes auxquelles est confronté l'individu. Le type de contrainte auquel il doit faire face, leur nombre, mais aussi leur force, nécessitent une plus ou moins grande maîtrise du temps.

Ces contraintes peuvent être privées ou professionnelles – cela renvoie à l'activité exercée, la profession –, au degré d'autonomie dans l'organisation de son travail, au fait d'avoir des enfants ou non, notamment en bas âge, au lieu d'habitation, à l'âge, etc. Bien entendu, au-delà de ces variables objectives, il y a des variables plus subjectives : la maîtrise du temps dépend également de la personnalité des individus, de leur éthique du temps, de leurs aspirations et de leurs valeurs.

Exemples de contraintes déterminantes

- Les seules personnes qui improvisent véritablement sont celles qui vivent seules. Dès que les personnes vivent en couple, qu'elles ont une relation avec quelqu'un, leur emploi du temps tend à se rigidifier considérablement. Le fait de se fixer des rendez-vous ou d'avoir à se coordonner pour changer de projets, limite les possibilités d'improvisation.
- Autre exemple, la présence des enfants diminue les possibilités d'agir de façon improvisée. Cela peut encourager chez les parents des attitudes plutôt programmées, comme les rendez-vous chez la gardienne, à la crèche ou à l'école qui ponctuent les journées des parents. La situation sociale est également un autre facteur déterminant des rapports au temps : le fait d'avoir des ressources financières peut s'accompagner d'un recours plus grand à l'externalisation des services – déléguer le ménage ou faire garder les enfants, par exemple –, qui va favoriser une organisation du temps plus improvisée, en tout cas faciliter un recours au temps plus improvisé.

Ces résultats se retrouvent non seulement dans mes propres résultats de recherches (qui reposent sur des études qualitatives et menées par entretiens semi-directifs), mais aussi dans les grandes enquêtes quantitatives.

Des contraintes multiples

Les contraintes expliquent en partie l'inégale maîtrise du temps entre les individus. D'une part, le fait que tous les individus ne sont pas confrontés au même nombre de contraintes, fait qu'il y a un inégal besoin de maîtrise du temps. Tous ne sont pas confrontés au même degré de la complexité temporelle, donc tous n'ont pas autant besoin de maîtriser le temps. D'autre part, le fait que tous ne soient pas confrontés au même type de contraintes, fait qu'il y a une inégale façon de maîtriser le temps. Dit autrement, il y a des différences entre les individus dans les façons de faire face à cette complexité. Il y a donc différentes façons de maîtriser le temps. La maîtrise du temps, c'est l'organiser, agencer les activités entre elles et faire dérouler l'ensemble de ces programmes d'activités. Maîtriser le temps c'est aussi ne pas être prisonnier de ce temps. Ici, c'est une analyse différente : on ne regarde plus comment les individus agencent les activités entre elles, mais comment

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

les individus font en sorte de ne pas se laisser désorganiser par le temps. Il s'agit par exemple de regarder comment ils instaurent des barrières pour lutter contre cette désorganisation, comment éviter que le professionnel déborde sur le privé, comment trouver des espaces de « déconnexion », etc.

3. LES UTILISATEURS FACE AU TEMPS

Quatre types de rapport au temps

Le routinier : il maîtrise son temps en organisant ses semaines selon un emploi du temps et des schémas de déplacements répétitifs. Ses activités débordent rarement les plages horaires qui leur sont allouées. Pour lui, le temps pose assez peu problème, et il a donc assez peu de besoin de maîtriser le temps.

Le programmeur : il cherche fortement à maîtriser le temps, en calculant très soigneusement et très rigoureusement l'agencement de l'ensemble de ses activités de façon stricte et rigide, mais aussi l'ensemble des activités du foyer. L'improvisation peut exister ici mais dans des plages horaires définies au préalable.

L'improvisateur : il se veut maître de son temps en planifiant des activités. Il va définir des listes d'activités à réaliser, mais sur des créneaux relativement larges. Il sait que s'il cherche à les insérer dans des horaires précis, ses activités ne pourront pas être réalisées tant il se confronte à des imprévus au cours de la journée.

Le spontané : il maîtrise son temps en vivant dans le présent ; il mène sa vie au gré de ses envies, il est plutôt impulsif, et ses activités se réalisent plutôt selon son humeur, son envie, par instinct, sans réfléchir à un déroulement particulier. Toute programmation apparaît même comme contraignante.

Ces types de rapport au temps issus de l'analyse de mes propres entretiens, sont assez proches de ceux donnés par Bernard Montulet, notamment dans un rapport sur les temporalités urbaines et l'organisation des transports.

Si les contraintes privées et professionnelles influencent les rapports au temps, elles ne disent pas tout de la façon dont les individus organisent leur temps, et à plus forte raison la façon dont ils maîtrisent leur temps. Il me semble alors essentiel d'observer les outils pour comprendre comment l'individu organise son temps.

Différences entre hommes et femmes

Le genre influence l'adoption de tel ou tel rapport au temps pour partie. Mais cela renvoie surtout aux rôles sociaux. Il existe des différences dans les rapports au temps entre les hommes et les femmes. Il ressort de mes enquêtes qualitatives – mais aussi des travaux de Dominique Meda, de Laurence Le Douarin – que les femmes, particulièrement celles qui ont des

enfants en bas âge, sont encore majoritairement celles qui s'occupent de la gestion du quotidien. Elles assument plus que les hommes les tâches d'organisation et de coordination des activités : programmer leurs propres activités, celles des autres membres de la famille, les rendez-vous pour organiser un dîner avec les amis. Le rôle des femmes, et particulièrement des mères, dans la gestion du quotidien va donc plutôt les cantonner dans la figure du programmeur. Le fait d'être mère influence le rapport au temps.

Ce résultat doit être relativisé eu égard à l'observation de leur usage des outils de gestion du temps. Comme le montre très finement Laurence Le Douarin, sociologue des temps sociaux et de la famille, les hommes participent eux aussi à l'organisation du quotidien et aux rendez-vous familiaux. Ils les organisent avec les amis et avec la famille, mais d'une autre façon et surtout avec d'autres outils. Laurence Le Douarin montre que les femmes utilisent en général le téléphone portable, c'est-à-dire des outils synchrones. Les hommes ont tendance à utiliser des outils asynchrones tels que l'e-mail ou la messagerie instantanée, outils avec lesquels nous n'avons pas besoin de « faire la conversation ». Plus concrètement : le lien conversation peut s'arrêter plus vite sur des outils tel que l'e-mail ou la messagerie instantanée, alors qu'au téléphone, il y a davantage de codes pour pouvoir raccrocher. L'important n'est pas comment les outils influencent le rapport au temps des individus, mais ce qu'ils en font pour construire leur rapport au temps.

Exemples des usages des agendas

- Les « routiniers » utilisent l'agenda de manière significative et singulière. Leur utilisation détournée des agendas papier est originale puisqu'ils y inscrivent les activités une fois que celles-ci sont terminées. L'agenda sert davantage de carnet de bord ou de journal intime.

- Les « programmeurs » notent presque toutes les activités, ainsi que celles des enfants et du conjoint, les vacances des grands-parents. Il y a des annotations sur l'ensemble de l'année et même plus loin encore, ce qui n'était pas forcément le cas de l'ensemble des personnes interrogées. Les programmeurs utilisent aussi beaucoup la liste des tâches avec une démarche originale : une personne que j'ai interrogée fait une liste chaque dimanche soir avec sa famille pour élaborer les repas des soirs de la semaine qui vient, à la suite de quoi elle fait une liste de courses qu'elle utilise le lundi, jour régulier où elle fait ses courses. Une autre rédige des listes électroniques qu'elle enregistre sur son ordinateur et qu'elle module seulement à la marge. Pour les programmeurs, la simple projection sur le papier permet de gérer des emplois du temps complexes. Tout écrire et utiliser plusieurs outils leur donne l'impression de maîtriser le temps.

- Les « improvisateurs » utilisent surtout des agendas électroniques, principalement partagés, qui leur permettent de gagner du temps et de diminuer les coûts de coordination qu'implique par exemple l'organisation d'une réunion à plusieurs.

En complément, ils utilisent également intensément les listes car parfois l'agenda ne leur suffit plus. Sur une feuille de papier par exemple, ils notent les activités à mener sans mettre un ordre forcément particulier ou alors en mettant simplement des priorités. Ils parviennent ainsi à faire des hiérarchies si les activités dites urgentes se bousculent entre elles.

Ils utilisent aussi beaucoup le carnet de notes avec lesquels ils parviennent réellement à improviser. Ils font un compte-rendu des activités qui se sont déroulées en particulier dans le cadre de la vie professionnelle, c'est-à-dire qu'ils vont inscrire les aléas rencontrés dans la journée, mais aussi comment ils les ont réglés, comment ils y ont fait face, quelles solutions ils ont trouvées, comment ça s'est déroulé, etc. Ils le font parce que cela fait partie de leur travail et qu'ils doivent parfois rendre des comptes. Le carnet de notes est un moyen d'évaluer a posteriori le résultat de leur propre action, c'est-à-dire de revenir sur le passé (de voir comment cela a été géré), et de se projeter dans le futur (comment, plus tard, ils feront face à une situation similaire, sans être débordés par l'urgence).

- Pour les « spontanés », l'agenda n'est pas tant un outil d'aide à la programmation de leurs journées, qu'un outil de lutte contre l'oubli. Ils vont noter les activités lointaines et inhabituelles. Étant dans un rapport au temps spontané, ils réalisent leurs activités au gré de leurs envies et n'ont donc pas un besoin indispensable de l'agenda.

Ils utilisent également des listes. C'est pour eux le moyen de ne pas enfermer leurs activités dans des temps définis, et ainsi, de ne pas se fermer aux sollicitations extérieures, imprévues.

Exemple des téléphones portables

D'un côté, les individus utilisent différemment le téléphone portable pour maîtriser le temps au sens de l'organiser. C'est un outil très utilisé par les couples de parents pour coordonner leurs agendas entre eux. Cet outil synchrone leur permet en effet d'éviter des temps de réponse trop longs, que pourrait engendrer l'usage d'un mail. Les parents s'assurent ainsi que les arrangements convenus, en termes de prise en charge de l'enfant par exemple, tiennent toujours.

D'un autre côté, les individus utilisent différemment leur téléphone portable au sens non pas comme je viens de le dire, d'organisation du temps, mais cette fois au sens de ne pas se laisser déborder par la complexité temporelle. Prenons l'exemple de la joignabilité. Il y a des conditions qui encouragent l'individu à laisser son téléphone constamment allumé, à être joignable et à répondre tout le temps. Cela peut être imposé par l'employeur quand on est d'astreinte. Ou

encore, la joignabilité peut être utile dans le cadre d'une recherche d'emploi pour être réactif et répondre immédiatement à une offre. Elle peut aussi être « imposée » par son rôle de parent pour s'assurer que les enfants sont bien rentrés à la maison.

Mais les individus cherchent au quotidien à maîtriser cette joignabilité avec différentes astuces : éteindre son téléphone portable, ne pas répondre, être sur vibreur, faire un transfert d'appel sur la messagerie, afficher ouvertement son mécontentement d'être dérangé en faisant part de ses états d'âme à son interlocuteur, ne pas livrer son numéro de téléphone portable à n'importe qui...

CONCLUSION EN 3 POINTS

1. La question de la maîtrise du temps n'est pas nouvelle. Ce qui est nouveau est la complexité temporelle grandissante et ce besoin de maîtrise du temps qui, lui aussi, de façon concomitante, est grandissant.

2. La maîtrise du temps est inégale : tous les individus ne sont pas concernés au même degré par la complexité temporelle, donc tous les individus n'agencent pas de la même façon leur activité. Il y a différents types de rapports au temps. Si les contraintes expliquent en partie comment l'individu gère son temps, elles ne disent pas tout, d'où l'importance d'observer les outils pour montrer comment l'individu organise son temps, comment il agence ses activités, mais aussi comment il met en place des techniques pour ne pas se laisser maltraiter par le temps et instaure donc des barrières pour ne pas se laisser désorganiser.

3. Ce ne sont pas ceux qui ont le plus de contraintes et qui ont plus besoin que les autres de maîtriser le temps, qui sont les plus vulnérables. Au contraire, ce sont par exemple les routiniers avec, d'un côté, ceux qui sont confrontés à la complexité et qui apprennent au quotidien à gérer les événements venant perturber le déroulement ordinaire de leur activité et, de l'autre, ceux que l'événement perturbateur vient désorganiser.

Enfin, personne n'est prisonnier du temps car tout le monde a besoin de le maîtriser, mais certains deviennent prisonniers de leur propre maîtrise du temps car dès qu'un imprévu vient perturber le déroulement de leurs activités, ils sont désorganisés.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

DÉBAT AVEC LE PUBLIC

Evelyne REEVES-

Merci pour ce brillant propos. Mais je m'interroge : un individu n'a-t-il pas plusieurs personnalités en fonction de son activité professionnelle, sportive, de loisirs ?, etc. C'est aussi cette difficulté-là que nous avons à gérer dans la question que vous posez.

Caroline GUILLOT

Tout à fait, d'où l'importance de faire beaucoup d'entretiens sociologiques pour comprendre l'individu dans sa globalité. Jusqu'ici, j'ai beaucoup utilisé les termes de « sphère privée » et « sphère professionnelle ». Mais la vie n'est pas faite que de cette dichotomie, car l'individu est inséré dans un ensemble de sphères sociales. Il est multi-appartenant. Le rapport au temps de l'individu peut donc effectivement être multiple, mais il peut aussi être changeant. C'est ce que je défends dans mes travaux de thèse. J'analyse le rapport au temps à un moment donné de manière fixe pour pouvoir fixer les choses, mieux les comprendre et simplifier cette complexité de la réalité. Mais j'analyse aussi les transformations de son rapport au temps. L'individu est changeant, il change de travail, il devient parent, etc. Ces différents événements au cours du cycle de la vie font aussi qu'il gère différemment son temps et qu'il adopte un rapport au temps différent.

Jocelyne BOUGEARD

Parmi les quatre modèles proposés, il y en a un que je ne retrouve pas, mais peut-être qu'il n'existe pas : celui qui est soumis aux désirs, aux exigences et aux urgences des autres. Vous ne semblez pas l'avoir rencontré. Le spontané si j'ai bien compris, est celui qui choisit, donc qui est finalement un être libre et qui veut organiser son temps. Mais quid du modèle de ceux qui ne gèrent plus rien, qui sont dans le désir et l'exigence des autres dans une urgence très dangereuse ?

Caroline GUILLOT

Je mène mes entretiens de manière assez libre avec une dizaine de questions très structurantes et quelques questions de relance. Mon but est d'écouter les personnes. Mon sujet étant la gestion du temps, très souvent, leur réponse est « je ne le gère pas, le temps s'impose à moi ». Les cadres qui vont se confronter beaucoup aux imprévus le disent. Le fait de se confronter très fréquemment à des aléas fait qu'ils ont la sensation de ne pas maîtriser le temps, alors qu'en réalité, ils déploient de très nombreuses tactiques pour le maîtriser et ne pas se laisser maltraiter par le temps.

Grâce à l'analyse des usages des outils de gestion du temps, on constate qu'ils gèrent cette urgence et qu'ils ont appris à développer des techniques pour ne pas se laisser déborder. C'est un peu l'exemple développé dans un article de Boulier et Chevrier (colloque de Cerisy) sur les sapeurs-pompiers. L'urgence est un événement qui chaque fois est différent. Comment font-ils pour gérer cette urgence ? Ils passent notamment par des comptes-rendus. Les cadres de mon échantillon le font également, ce qui leur permet finalement de construire des procédures standard de réponse à chaque événement, mais qu'ils vont adapter à la marge parce que chaque situation rencontrée est différente.

Un intervenant de la salle

Question méthodologique : vous avez fait un travail tout à fait intéressant, en particulier par des approches sociologiques qualitatives, entretien non-directif. Il existe une autre approche méthodologique qui est de l'ethnologie, notamment l'observation participante. Est-ce que, parmi les personnes citées, proches de vos travaux très intéressants, il y a des approches ethnologiques d'approches participantes ? Si non, qu'en pensez-vous ?

Caroline GUILLOT

Je n'ai pas mené des entretiens non-directifs ce qui est la technique d'enquête généralement utilisée par les psychologues. Étant sociologue de formation, je privilégie l'entretien semi-directif, où nous sommes guidés par quelques questions. Ce n'est pas un questionnaire avec une série de questions mises bout à bout auxquelles il faut répondre à la file, mais quelques questions qui guident l'interview et qui laissent l'enquêté répondre suffisamment librement et largement. Par rapport à mes sujets de recherche, faire de l'observation (au sens ethnographique) n'aurait pas été pertinent. L'observation n'aurait pas servi à grand-chose parce que je me suis davantage intéressée à la question de la réflexivité, c'est-à-dire le fait de pouvoir revenir sur le passé pour pouvoir ensuite se projeter dans le futur, avoir un retour sur ses propres actions. L'observation ethnographique ne faisait pas sens. Pour répondre précisément à la question posée, il faut se référer à la démarche ethnologique dans les travaux de Pierre Bourdieu.

Un intervenant de la salle

Merci pour cet exposé réellement passionnant. Sur les messageries asynchrones que sont les courriels et synchrones que sont le chat, pourriez-vous développer le rapport des quatre types que vous avez analysés par rapport à ces messageries et à leurs usages ?

Caroline GUILLOT

Les usages des outils, agendas, téléphone, email, messagerie instantanée, etc. peuvent être différents selon que l'on adopte tel

ou tel rapport au temps. J'ai relativement peu porté mon attention sur les outils communicants, mais beaucoup plus sur toutes les sortes d'agendas comme outils de gestion du temps.

Les individus utilisent les outils de sorte à répondre aux contraintes auxquelles ils doivent faire face. Le fait d'être mère va pousser à avoir un usage différent des outils de gestion du temps, de celui des femmes sans enfants par exemple. La prise en charge des enfants encourage une plus forte joignabilité par exemple car les parents souhaitent être disponibles pour leurs enfants, pour répondre aux appels de la nourrice ou de l'école en cas d'aléas, ou pour coordonner les emplois du temps entre eux afin de s'assurer que l'un ou l'autre membre du couple pourra aller chercher l'enfant à la sortie de l'école.

Un intervenant de la salle

Je me demandais si ces quatre profils de rapport au temps avaient aussi pour conséquence un rapport aux loisirs. Je travaille dans l'audiovisuel et je fais aussi des enquêtes qualitatives. Or, il me semble avoir trouvé, dans la consommation de télévision, des profils ressemblants avec des gens qui improvisent leurs soirées télé et d'autres qui les programment. Peut-on faire un lien entre les rapports au temps que vous avez perçus et des rapports à un loisir ou au numérique ?

Caroline GUILLOT

Je l'ai effectivement observé : tous n'ont pas le même type de rapport au temps et donc tous n'ont pas les mêmes temporalités face aux loisirs. Mais votre question me fait penser à autre chose. Dans un de mes chapitres de thèse, je parle des routines. Quel que soit son rapport au temps, chaque individu met au point des routines. Il y a donc différentes formes de routines. J'ai pu observer que même les « spontanés » de ma typologie s'inventent des routines pour certains programmes télé qu'ils pourront regarder entre amis. Ce que vous dites est juste : tous n'ont pas le même rapport au temps, et les temporalités des loisirs sont semblables à leur rapport au temps. Mais on peut retrouver des routines dans chaque type de rapport au temps.

Maîtriser le numérique, une clef pour apprivoiser son temps ?

Norbert FRIANT

Responsable du service Aménagement et Usages du numérique, Rennes Métropole, Ville de Rennes

Dans les formations, nous apprenons souvent à envoyer et à recevoir un mail, mais rarement à gérer des échanges numériques, électroniques. C'est là toute la différence entre l'outil et l'usage. Comme disent les chercheurs de M@rsouin, l'usage est un ensemble de pratiques. Nous constatons une accélération exponentielle des vitesses de calcul des machines. Je me suis fait plaisir en faisant une courbe exponentielle pour vous montrer un composant bien connu des électroniciens, surnommé le « 555 » parce qu'en binaire, cela dessine un créneau, élément technique permettant de synchroniser la ligne. C'est pour cela que les numéros de téléphone aux États-Unis commencent souvent par 555. Après, bien sûr, il faut synchroniser la conversation, mais c'est une autre question...

Dans les années 1991, lorsque l'on faisait du tableur, il fallait être relativement patient. En 2011, il faut toujours être patient, même si nous travaillons sur des outils un peu plus jolis, à plusieurs et en temps réel. Cela m'amène à poser quelques questions : devient-on impatient ? Quelle est la méthode pour y répondre ? Est-on synchronisé ?

DES PORTES D'ENTRÉE DIFFÉRENTES

Nous avons tous une perception différente du numérique. On n'a pas le même âge, ni la même appropriation du numérique. Il y a différentes étapes, et l'histoire est un élément facilitateur pour mieux le comprendre :

- À une certaine époque, on pouvait faire cohabiter des machines pas forcément très sympathiques, construites par des personnes très techniques, pour lesquelles il fallait lire plusieurs fois la notice avant de pouvoir y participer. Les objets étaient relativement séparés voire dé-corrélés.
- Ensuite, le portable permet de ramener l'outil à la maison, mais aussi d'interconnecter entre eux les différents postes. C'est l'arrivée d'Internet, des réseaux ; l'arrivée aussi d'outils électroniques qui permettaient de basculer son agenda papier vers des agendas électroniques.
- La dématérialisation : c'est l'arrivée du smartphone, vers la moitié des années 2000. J'ai tout sur mon mobile, c'est mon objet sacré en quelque sorte, mon doudou. Et ça continue, puisqu'on parle aujourd'hui d'objets communicants, de numérique ambiant. Le numérique n'est plus un acte d'achat désiré, je le déclenche ou pas. Il se trouve un peu partout, on n'est pas

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

forcément la personne qui décide ou pas d'être dans le numérique. Un terme que j'ai peu entendu jusqu'à présent est ATAWAD : any time, anywhere, any device.

L'hyper IT signifie que l'on peut se connecter partout, à n'importe quel moment, et sur tous les appareils. C'est une intrusion très forte bien sûr dans la vie personnelle.

Il faut prendre conscience que tout le monde n'a pas pris la même porte d'entrée dans le numérique.

L'INFO EN TEMPS RÉEL

L'accélération est par exemple la vitesse de propagation d'une information. Pour l'avion qui a atterri dans la baie d'Hudson en janvier 2009, l'information s'était diffusée via Twitter en faisant le tour de la Terre en moins de 10 minutes, bien plus vite que tous les médias traditionnels. Deux ans plus tard, une rumeur apparaît dans un journal papier et pour la contrer très rapidement, la réponse des « institutions » se fait via les réseaux sociaux. L'institution (banque SG) a publié l'information sur son compte Twitter quasiment quelques minutes après la parution sur le journal, pour contrer cette viralité qui se propage avec une vitesse énorme.

APPRENDRE À BIEN UTILISER LE NUMÉRIQUE

Il faut dépasser cette sphère (individu en connexion avec tous les outils qui va dans tous les sens et crée une confusion entre les objets et la personne), sortir de l'outil et aller vers l'usage. Et surtout utiliser les nouveaux outils à son avantage. Parce que le numérique peut m'aider à faire certaines choses, il ne faut pas trop le diaboliser. Il peut améliorer des performances individuelles et collectives, favoriser la mise en relation de personnes, favoriser l'apprentissage, donner envie de découvrir, accéder à de l'information, etc. Loïc Haÿ montre très concrètement des éléments précis au travers du numérique.

Quelques nécessités : se former ; s'informer ; fixer ses objectifs, prioriser ; etc.

Avant l'arrivée du numérique, je donnais des cours de management un peu généraux où l'on retrouvait ces notions. Un des points importants est de savoir dire non.

Se déplacer : les cartes isochroniques sont intéressantes avec toutes les applications.

Gérer les interruptions : soit j'arrive à gérer mes 200 mails par jour, soit je ne les gère pas. A titre personnel, je suis plutôt dans la logique du fleuve : je vais m'y baigner quand j'ai envie.

INTENSITÉ DES ÉCHANGES ET PARTAGE

Je suis très intéressé par le fait de travailler en coopération. L'intensité des échanges, évoquée par Daniel Delaveau, est très importante. Avec le numérique, nous avons des outils qui nous permettent de favoriser l'intensité de ces échanges.

Nous avons parlé des réseaux sociaux de proximité. Je pense à La Ruche notamment. Mais fonctionner en coopération est aussi une nouvelle façon de manager, ce qui n'est pas forcément évident. On a parlé hier soir de pathologies graves. Il faut aussi se poser la question du management dans l'entreprise, dans notre société.

Effectuer une veille efficace et la partager : personnellement, j'ai gagné énormément de temps grâce à tous ces outils, et j'ai rencontré beaucoup de personnes que probablement je n'aurais jamais rencontrées. Cela dit, dans la semaine, je me bloque aussi des créneaux pour rencontrer physiquement des personnes sur le territoire en leur téléphonant pour leur demander si elles ont une heure, et essayer de les voir, indépendamment de tous ces outils numériques. Il y a une cohabitation évidente.

PEUT-ON « GAGNER » DU TEMPS ?

- Dans l'accès à l'information : oui, pour se créer des réseaux.
- Dans les déplacements :
 - par les communications distantes (visio) ;
 - par les tiers-lieux auxquels je crois beaucoup. Nous avons parlé de télétravail, or il ne faut pas ramener le travail à la maison, mais le mettre dans un lieu intermédiaire, sur sa commune, ce qui évitera des déplacements pendulaires dans la semaine (permettant des économies de carbone, de la création d'activités de proximité telles que de la garde d'enfants, petit commerce, relation avec ses voisins...);
 - par les lieux équipés en numérique qui offrent un espace de travail, sans le mail... Nous avons beaucoup axé les propos sur le mail qui est malheureusement la pierre angulaire de nos organisations pyramidales. En arrivant au boulot, la première chose que l'on fait est d'ouvrir ses mails. Ce n'est pas la bonne solution. Réfléchissons ensemble à des espaces numériques de travail. Si le terme est un peu connoté, on peut trouver d'autres termes : il s'agit d'espaces plus adaptés à l'humain, centrés sur l'humain en fait.
- Dans les techniques de communication : le savoir-faire, la pédagogie, la gestion de projet.
- Dans le développement de services : fonctionner de manière innovante avec les barcamps, les réunions ouvertes.
- Dans l'évaluation des dispositifs : nous pouvons nous appuyer sur des méthodes grâce aux utilisateurs du numérique. C'est ce que nous essayons de faire dans un projet en cours sur la marche et le vélo dans la ville (avec le groupe Chronos et Bruno Marzloff). Vous pouvez y contribuer si vous vous baladez à pieds ou à vélo

dans Rennes. Cela marche bien : nous avons eu plus de 400 contributions en une semaine et demie, sur la carte collaborative ouverte de Rennes que je vous invite à aller voir.

Francis JAURÉGUIBERRY

Lorsque Caroline dit que personne n'est prisonnier du temps, mais que certains deviennent prisonniers de leur propre construction du temps, je crois que le débat est là. Quand Norbert dit que nous ne décidons pas de rentrer dans l'ère numérique : en effet, nous y sommes. Je pense que c'est bien de dépasser la diabolisation de l'objet smartphone ou du média e-mail et de se poser la question de ce qui se passe derrière. Il y a une production sociologique qui sont des réseaux sociaux, des blogs, des wiki et des agendas partagés ; pour ces derniers d'ailleurs, j'ai l'intuition qu'ils vont connaître un développement extrêmement important parce qu'ils peuvent permettre de gérer simultanément une ère professionnelle, une ère domestique, familiale, sociale, etc. Je vois déjà cela se développer autour de moi. Et puis toute une série de solutions pratiques : Norbert évoquait les tiers-lieux auxquels le nouveau temps d'organisation nous renvoie. Déplaçons le débat de cette diabolisation des objets ou des médias vers ce qui peut se créer derrière cette couche, et regardons ce qui se passe en dessous, en termes sociologique et psychologique. Encore une fois, je trouve que vos deux lectures sont extrêmement intéressantes et ouvrent des perspectives très riches.

Norbert FRIANT

L'expression « tiers-lieux » a été formulée par le sociologue américain Ray Oldenburg, dans les années soixante-dix. Comme son nom l'indique, c'est le troisième lieu : ni le domicile, ni le travail. Ces lieux se créent par l'usage. C'est la façon par exemple dont les cafés Starbucks, les MacDo ou d'autres lieux avec du wi-fi sont devenus des lieux fréquentés toute la journée. Ce sont des télécentres qui commencent à exister, c'est la Cantine numérique à Rennes et qui se développe partout. Ce sont des lieux qui se créent sous la force de l'usage et qui participent de cet archipel nomade qui s'impose à nous, d'une certaine façon. Dans le TGV, regardez dans une rame comment les gens activent leurs journaux, leurs livres, mais aussi leurs terminaux, pour bosser ou regarder des films.

Hugues AUBIN

Concernant les tiers-lieux, il y a aussi la question de l'évolution des centres sociaux, des médiathèques ou des réseaux des bibliothèques sur une collectivité territoriale. Nous sommes dans l'évolution de l'action publique. J'aime beaucoup cette idée des tiers-lieux comme alternative au télétravail parce que ce sont des lieux où l'on peut réinterroger les codes administratifs, la façon dont on travaille, où l'on peut faire intervenir des métiers différents. C'est la possibilité de remettre à plat des organisations qui doivent à certains échelons rester verticales, et peut-être aussi à des échelons plus locaux, plus ouverts, plus facilitants.

Karine SABATIER

Directrice de la Cantine numérique rennaise

La Cantine numérique rennaise (CNR) est une association loi 1901 avec un système traditionnel de membres de conseil d'administration. La moitié de notre budget vient d'un financement public dont principalement la Métropole et la Région. L'autre moitié provient de conventions de partenariats noués avec des groupes privés, opérateurs ou autres. Parmi nos partenaires privés, RegionJobs est une figure emblématique de l'entreprenariat breton. Rennes est une commune assez en avance là-dessus et ce projet a reçu un très fort soutien de la Métropole. La CNR est la deuxième cantine du territoire. Nous sommes presque six cantines à avoir ouvert : Rennes, Nantes, Paris, Toulouse, Toulon. On parle maintenant de Montpellier et de Brest.

SA RAISON D'ÊTRE

La définir simplement n'est pas facile parce que c'est un objet multifacettes. Nous sommes un tiers-lieu, un espace de coworking et un espace de rencontres et d'animations des acteurs du numérique ; au sens large puisque notre sous-titre est « les cultures du numérique », c'est-à-dire que nous nous intéressons à toutes les facettes du numérique, qu'il soit culturel, économique, culturel, artistique, associatif...

Nous sommes un espace de coworking (espace de travail collaboratif en réseau) s'adressant à des travailleurs nomades. C'est important de le dire parce que pour nous, il n'y a pas que des problématiques de temps. Celles-ci sont souvent approchées d'une autre dimension comme l'espace. Les travailleurs semi-nomades sont souvent en grande mobilité, ils travaillent dans le train, dans les salons grands voyageurs, chez eux ou dans les Starbucks... On retrouve exactement ces mêmes populations à la CNR.

Le fait que la Cantine soit située en centre-ville est un élément indispensable pour répondre aux besoins de mobilité des coworkers, mais aussi aux gens qui viennent aux événements. Cela a été favorisé par la mobilité que l'on peut avoir dans le travail aujourd'hui, et par l'avènement du statut de l'auto-entrepreneur qui a vu l'éclosion de

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

centaines de milliers de nouvelles micro-entreprises. Nous sommes à un stade où travailler en dehors de l'entreprise devient moins tabou ; les espaces de coworking sont facilités, il y en a environ 800 dans le monde actuellement, il s'en ouvre quasiment un par jour et il y a même une conférence européenne dédiée au coworking.

CONCRÈTEMENT

Notre équipe compte quatre personnes. Le public répond présent, les coworkers aussi. Pour essayer de me situer dans une catégorie (clin d'œil aux 4 types de Caroline) : je serais programmeuse, mais malheureusement immergée dans un milieu professionnel quasi spontané, ce qui est difficile. On peut avoir un profil bien défini, mais devoir s'adapter au profil de son environnement de travail. La difficulté à la Cantine est de concilier ses habitudes personnelles et les sollicitations que l'on reçoit toute la journée. C'est la règle du jeu. Si vous voulez voir l'un d'entre nous, il suffit de venir à la Cantine, inutile de prendre rendez-vous. C'est une façon de gérer son temps qui peut paraître bizarre, mais le pari que nous avons fait est que l'ouverture et l'accessibilité à tous et à tout moment va permettre de démystifier cet objet et vous permettre de vous l'approprier.

La Cantine a plusieurs temps de vie. A partir du début de soirée, un certain nombre d'événements s'y produisent. Sur ces temps de soirées, nous animons quelques manifestations autour du numérique, des technologies du numérique. Sur ces plages horaires, se tiennent des conférences ou ateliers autour du numérique, sur le volet technologique, mais aussi sur les usages, car la vocation de la Cantine est aussi d'intéresser aux usages du numérique pour tous. En essayant de faire les deux, nous prenons le risque d'être connotés très techniques par ceux qui en attendent plus du côté usage et, inversement, de ne pas assez fouiller les sujets techniques pour ceux qui utilisent le numérique intensivement.

Nos journées de travail sont assez hachées : nos tranches de concentration vont de 5 à 45 minutes dans les meilleurs cas. Le numérique est clairement pour nous une façon de lisser ces temps complètement hachés via plusieurs moyens :

- le partage des documents (indispensable) ;
- le partage des agendas (abordé précédemment) ;
- le partage du planning d'animation (outil central) ;
- bien sûr, tout ce qui est mails.

Installés dans le « bocal » au fond de la Cantine, nous travaillons autour d'un même bureau. Pourtant, on s'envoie énormément de mails, puisqu'on essaie aussi de garder une trace écrite de

ce qui se passe dans la journée. J'ai oublié de préciser que la Cantine est située dans l'enceinte des Champs Libres, en face de la bibliothèque, à l'emplacement de l'ancienne boutique. Vous ne pouvez pas la rater puisque tout est jaune, donc si vous voyez un objet non identifié jaune, c'est nous !

UNE GESTION DU TEMPS ASSEZ CENTRALE

Notre espace répond à deux problématiques :

- bien séparer les temps de vie, nécessité qui paradoxalement revient au premier plan avec l'usage du numérique. Cette motivation pour travailler à la Cantine s'est dégagée des entrevues conduites avec nos coworkers. La Cantine offre un cadre de travail à la fois physique et temporel. On s'est posé beaucoup de questions sur les horaires d'ouverture, sachant que ces personnes travaillent souvent de manière décalée très tard le soir ou très tôt le matin, pour s'adapter aux contraintes de leur vie privée. Nos horaires bien cadrés, qui ressemblent à des horaires de bureau traditionnel (9h30/17h30) sont appréciés ;
- retrouver du lien social : c'est assez emblématique des cantines mais pas forcément d'autres tiers-lieux ou de ce qui peut se passer dans les cafés. Nous sommes sur des populations d'auto-entrepreneurs, de freelance ou de très petites entreprises comptant 2 ou 3 personnes. La Cantine n'est pas un télécentre, aucune entreprise ne nous sollicite (pour le moment) pour délocaliser une partie de ses salariés, éviter leur temps de trajet ou les mouvements pendulaires. Nous sommes sur une population bien spécifique. Ce lien social qu'ils ont perdu en travaillant seul chez eux, ils viennent le retrouver un peu à la Cantine, dans un cadre de travail réduit, qui se rapproche d'une PME. Même quand 10 ou 12 coworkers sont réunis, ils retrouvent les échanges autour de la machine à café.

LE NUMÉRIQUE FAVORISE-T-IL LA MAÎTRISE DU TEMPS ?

Les coworkers sont extrêmement focalisés sur leur travail, avec peu de temps de pause, passant 7 à 8h à travailler pleinement. On peut y voir une recherche d'une concentration et une sorte de rentabilité. Le temps passé hors de la maison est vraiment passé à travailler. Cela nous a marqué car l'on s'attendait à pas mal de distractions, d'échanges, en initiant des relations nouvelles.

Nous observons des gens pour qui les outils numériques tiennent une place centrale. Les modes d'échange asynchrones tels que le mail sont particulièrement appréciés. Beaucoup communiquent par des mails ne dépassant pas 4 lignes. Ces cadres très normés leur permettent d'avoir des garde-fous en protégeant l'organisation de leur temps de travail.

Jocelyne BOUGEARD

La Cantine se situe aux Champs Libres, un espace déjà multiple dans ses fonctions, ses volontés et ses initiatives et en grande proximité avec tous les modes de transport. Mais la Cantine a aussi une entrée autonome depuis la rue. Si ce thème du numérique a émergé pour les Temporelles à Rennes, c'est notamment parce que le premier employeur de la région, Peugeot SA Citroën, avec une volonté politique forte de désenclaver la Bretagne, a eu la démarche il y a cinquante ans d'installer à Rennes et à Lannion des centres d'innovation des NTIC.

Norbert FRIANT

1. La Ruche

La ruche est un réseau social de proximité créé en partenariat entre la ville de Rennes et Rennes Métropole. Sur le site Internet figure une représentation cartographique du territoire sur laquelle vous pouvez voir des pictogrammes qui représentent en réalité des habitants ayant choisi de s'identifier avec la métaphore ou l'image de l'abeille, de la ruche donc. Vous trouvez aussi des événements tels qu'une rencontre dans un quartier, formelle ou informelle. Les organismes représentés n'ont pas forcément de raison sociale. Cela favorise donc le lien de proximité.

L'intérêt d'être utilisateur de La Ruche est de voir autour de soi (à 800 m, à 1 km) combien d'habitants sont inscrits, si ses habitants partagent des centres d'intérêt communs avec moi ou ont des compétences complémentaires intéressantes, ce qui pourrait donner l'envie de nouer contact, de renforcer le lien social.

2. Le Jardin des Savoirs

Ce réseau est plus orienté sur les compétences, les savoir-faire, les gestes que l'on apprend et que l'on souhaiterait faire partager entre utilisateurs sur un même territoire, à l'échelle de l'agglomération. Il est en lien également avec les organismes de formation et de l'emploi sur le territoire, plus structurés, qui peuvent créer des passerelles et faciliter cet accès à l'information, à des dispositifs parfois un peu complexes. C'est le cas notamment de Pôle Emploi avec lequel le Jardin des Savoirs – beaucoup plus informel – a tissé des liens.

3. WikiRennes

Ce wiki de territoire qui compte aujourd'hui plus de 1 000 contributeurs est une encyclopédie collaborative ou représentation collaborative du territoire. Un habitant peut créer une fiche et parler de son expérience, de son histoire, ajouter une information.

Concernant la Cantine, je vous invite à oser y participer. Ce lieu de passage est ouvert et gratuit. Il faut surtout éviter la consanguinité, que cela ne soit pas réservé au même noyau ou à des experts. Il faut du passage.

Nicole AUBERT

Nous mesurons à quel point un bouleversement a été introduit. La manière de vivre, d'être connectés ensemble et de se retrouver a profondément fait évoluer les rapports entre les gens, les rapports de travail, les rapports sociaux. Essayons d'avoir une réflexion de fond sur cette société où l'on se doit d'être connectés pour survivre, où la connexion est le dénominateur commun de tout ce qui avance, de tout ce qui bouge, de tout ce qui change. De cet impératif d'être connecté, quelles sont les implications? Qu'est-ce que tout cela nous conduit à envisager comme nouvelle société dans ce monde hyper connecté ?

Francis JAURÉGUIBERRY

Sociologue, professeur à l'université de Pau

Voici deux heures et demie que la majorité d'entre vous a confié son portable au vestiaire à portables et est donc déconnectée. Sans le savoir, vous êtes des héros de la déconnexion ! En arrivant à Rennes, ce matin, dès que l'avion a atterri, mon voisin de gauche a dégainé fébrilement son portable comme si le fait de rester une heure sans avoir ce lien équivalait à une apnée télécommunicationnelle. Force est de reconnaître qu'il y a une espèce d'impératif à la connexion, un besoin irréprouvable.

IMMÉDIÉTÉ COMMUNICATIONNELLE

Ces deux mots résument ce besoin. En l'espace de quinze ans, nous nous sommes habitués à avoir des réponses au fil de l'eau, serrées, de zéro-délai. Mais pour que cela marche, encore faut-il que nous soyons tous plus ou moins branchés continuellement. C'est cet impératif que je voudrais interroger et dont je voudrais mesurer les conséquences à la fois individuelles et sociétales.

Nicole Aubert a bien présenté l'angle d'attaque généalogique de cette immédiéte communicationnelle à travers le modèle économique. Dans l'évolution de ce modèle, nous savons très bien que, dans ce monde de chrono-compétitivité, les outils de télécommunication sont de véritables armes pour réduire les délais à leur plus simple expression. L'organisation même du travail depuis plus d'un siècle et demi est celle de la coordination la plus étroite des tâches. Mais ces dernières étaient, jusqu'à une date récente, menées dans un même lieu physique (usines).

Avec l'agilité des communications et de l'informatique, nous avons assisté à la disparition – du moins à la relativisation – des pôles économiques, désormais dispersés sur le territoire à travers des réseaux. Cela nécessite évidemment une grande coordination. Au niveau de l'infrastructure, ces entreprises-réseaux ne sauraient se passer de ces outils de communication. Ceux qui y travaillent doivent entrer dans cette organisation.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

Soyons à l'écoute de l'information, de la sollicitation du marché, des dernières nouvelles... donc branchés. Je ne reviens pas là-dessus, mais l'adaptabilité au marché, l'organisation même du système des entreprises-réseaux, rend les télécommunications indispensables dans un même but : l'accélération des rythmes, le raccourcissement des délais et la génération de la simultanéité.

VIE PRIVÉE VS VIE PROFESSIONNELLE

Cette accélération du temps n'est pas propre à la sphère économique. Elle touche tous les domaines de la vie, en particulier la vie privée des individus. D'abord parce que nous ne faisons pas de séparation aussi nette entre vie professionnelle et vie privée. Sur son lieu de travail ou dans sa tâche professionnelle, même si celle-ci est dans un endroit nomade, nous prenons des habitudes temporelles qui déteignent de toute façon aussi sur la vie privée. Le professionnel empiète sur le temps privé.

Je ne suis pas de ceux qui diabolisent les outils de télécommunication. Je sais par exemple que l'on peut avoir un regard négatif sur le fait de recevoir des messages professionnels le week-end, le soir ou pendant les vacances. Mais une enquête auprès de gens qui ont des appels professionnels pendant leurs vacances a montré que ces appels ont tendance à les calmer. C'est la déconnection qui est anxiogène. Peut-être faudrait-il trois mois de vacances pour les calmer ?

GESTION AU CARRÉ DE LA VIE PRIVÉE

La contagion de cette immédiateté relève d'un phénomène moins visible mais non moins profond : les modes de fonctionnement professionnels déteignent sur l'existence privée. De façon diffuse, les canons des modes d'action repérables dans la sphère économique (utilitarisme, pragmatisme, désir de gain, reconnaissance, efficacité) sont appliqués à ce qui devient la gestion du quotidien de notre vie privée.

Ce n'est pas l'occasion économique ou le marché que nous allons rater si nous ne sommes pas connectés, mais tout simplement l'opportunité d'avoir une vie plus dense, plus intéressante. Et ce, à un moment historique, où non seulement les espérances dans l'au-delà [rédemption] ne donnent plus entièrement satisfaction, mais où les idéologies transformatrices du social et le fait d'espérer un monde meilleur et de se mobiliser au nom de valeurs, d'une éthique, d'une vision du futur, est très fortement compromis. Dans cet ici-bas, les gens ne cherchent plus qu'à vivre dans une équation de densité et de rentabilité. Dans ce cadre nous sommes toujours à l'écoute de l'opportunité qui va peut-être transformer notre vie en quelque chose de plus agréable ou de plus dense.

REEMPLIR LE TEMPS

Le fait de se mettre en attente et en branchement continuel renvoie à cette volonté de ne rien rater, d'être toujours à l'écoute et en disposition de commuter immédiatement à ce qui apparaît subitement mieux ou plus intense. Donc d'avoir une attitude opportuniste ou rentabiliste envers notre environnement.

Le fait de rester connecté relève de la tentative de combler les temps morts, l'ennui. Des études sociologiques décrivent bien la façon dont les gens vivent leur temps de transport en commun et l'on sait bien que les téléphones portables jouent ici un grand rôle : ces temps morts sont occupés. Un temps médiatique se superpose au temps physique. Il s'agit d'échapper à la réalité de ce dernier lorsqu'il est temps gris, vide, mort : l'appel s'apparente alors à une évasion.

Le fait d'avoir un portable est aussi un instrument de sécurité pour appeler les secours, savoir si l'être aimé suit sa bonne trajectoire, etc. Cela rassure, et mine de rien, nous nous sommes habitués à ce que les êtres les plus proches affectivement soient connectés de manière à les joindre rapidement. Les statistiques des téléphones portables montrent que cinq ou six personnes-clés - toujours les mêmes - représentent à peu près 60 à 70 % du temps en appels téléphoniques privés. « Allô, où es-tu, quel temps fait-il, quand es-tu arrivé ? Il fait beau »... On se fiche qu'il fasse beau ou qu'elle soit arrivée ! Mais cela rassure, simplement. L'être aimé est loin mais médiatiquement proche. Dans un monde dur, nous avons besoin d'objets transitionnels : de doudous qui rappellent la mère quand elle est absente, qui rassurent l'enfant et lui permet de se dépêtrer de ce principe de réalité qu'est la séparation. Nous vivons un quotidien de séparations. Ce lien est très important.

S'adapter... ou pas

Si nous mélangeons la nécessité économique et cette pression de l'immédiat, tout ceci a un résultat qui peut-être vécu négativement. J'aurais plutôt tendance à être positif, sachant que le fait d'avoir cette agilité communicationnelle dans les organisations est un multiplicateur d'activités et un révélateur de capacité d'organisation pour répondre à des sollicitations : agents de simplification ou de réhabilitation de l'intuition individuelle, là où, au contraire, l'organisation trop stricte fige les actions individuelles. Du reste, les gens interrogés ne sont pas tous en burn-out, mais au contraire en parlent souvent comme un élément positif et les défis temporels renouvelés sont souvent vécus de façon gratifiante et passionnante.

Mais c'est vrai qu'une pression s'instaure.

Nous avons vécu, ces vingt dernières années, un monde d'accélération occupationnelle. Le stress est la différence entre l'interpellation de son environnement et le constat qu'on ne dispose pas de la capacité d'y faire face. Les personnes installées

dans une habitude de travail sont brusquement bousculées, ce qui crée le stress. Certains se plaisent dans des organisations extrêmement agiles et rapides, où l'urgence est vécue comme positive. Mais c'est loin d'être une généralité.

DEUX RISQUES ENGENDRÉS PAR L'ACCÉLÉRATION

- Ne plus rien faire dans la durée. À force de réagir à l'impulsion, nous risquons d'oublier la réflexion et la prise de distance. Si l'essentiel de l'activité vise à éteindre le feu de l'urgence là où il prend, nous ne cessons d'avoir des pratiques adaptatives à un milieu que l'on ne domine plus, au risque de perdre tout pouvoir stratégique. Cela peut se révéler dramatique sur un plan politique : avoir un projet est le fait de se projeter dans un futur. Quand, de nos jours, on se projette dans le futur, c'est à un an ou deux ans maximum. Au-delà, cela devient presque tabou, car la temporalité de l'écu est extrêmement restreinte. Il y a comme une contradiction ontologique entre la temporalité des élections (contenter les électeurs dans un temps très court) et avoir des projets à long terme. Dans un monde où, on ne cesse de nous le dire, il faut s'adapter rapidement, comment peut-on encore adapter le monde dans la durée ?

- Hésiter dans l'urgence. Dans une situation où il y a trop d'interpellations, l'individu en vient à prendre des décisions sous forme de passage à l'acte : il se sent débordé, non plus interpellé mais harcelé. Dans ce cadre, soit il s'effondre allant jusqu'au burn-out et tombe dans une espèce de vide apathique, soit il en vient à avoir des comportements purement aléatoires, dangereux pour les organisations.

LA DISTRACTION DU ZAPPING

Cela conduit à une situation pouvant être interprétée négativement par l'individu, lequel pâtit du symptôme latent d'une trop forte interpellation : l'anxiété du temps perdu, le stress du dernier moment, le désir jamais assouvi d'être ici et ailleurs à la fois, la hantise ne pas être dans le bon réseau. Ce tourbillon occupationnel attire très fortement pour des raisons économiques, mais aussi individuelles. Il peut être séduisant, vécu sous la forme d'un zapping, d'un sentiment de puissance, de vitesse renouvelée... Notons qu'en parlant de la société la plus contemporaine, nous sommes obligés de faire référence à des questions existentielles comme la question de l'écrasement du temps sur un immédiat. Cet écrasement n'est-il pas aussi une façon de se distraire des questions existentielles fondamentales, au sens pascalien du terme ? Nos sociétés n'offrent plus à leurs membres des repères suffisamment stables pour donner du sens à leur existence. Ces questions sont anxiogènes. Une façon d'y échapper est de rester à la surface en s'enfermant dans un zap distractif.

PRENDRE LE TEMPS DE RÉFLÉCHIR

Face à cela, une réaction de logique critique observée dans mes recherches apparaît : l'importance de ne pas se laisser déposséder de ses propres rythmes et temporalités au profit d'une mise en synchronie universelle qui nous dominerait, voire nous harcèlerait. Cette logique déroulerait de ce que l'urgence et l'immédiateté ficèlent. Elle peut rétablir la durée là où il y a l'urgence, réintroduire l'épaisseur du temps, de la maturation, de la réflexion et pourquoi pas de la méditation. Cette logique renvoie à la capacité réflexive de l'individu. Or pour réfléchir, y compris vis-à-vis de soi, nous avons besoin de temps vacant, de silence, de parenthèses. Constamment connectés, comment fait-on pour prendre ces instants de respiration, fondamentaux au niveau de la production de soi comme sujet, face à soi, face aux autres, face au monde ? Cela implique de rapporter notre action à un système de références que l'on construit tout au long de sa vie, un système de références qui ont du sens. Cette logique rappelle qu'il y a des situations et des instants qui résistent à l'accélération ; il y a des moments qui ne sauraient être brusqués, qui échappent à la logique du gain et de la vitesse.

LA SCHIZOPHRÉNIE NOUS GUETTE-ELLE ?

On veut à la fois être rassurés et ne pas se passer de ces outils, du portable mais encore plus du smartphone, incroyablement utile. Ce n'est pas de s'en passer totalement dont je parle, mais de la capacité à s'en passer de temps en temps. D'un côté, une logique du gain, de la vitesse, de la connexion, de la sécurité, de la mise en synchronie, de la capacité d'une intelligence collective et simultanée. De l'autre une logique critique, d'aménagement d'un temps à soi, de prise de distance pouvant se traduire par des déconnexions.

LE SALUT PAR L'ASSERTIVITÉ

Entre les deux, nous observons des conduites fines, des petites ruses pour à la fois être branché et préserver ces respirations temporelles. La possibilité de dire non est ce que l'on appelle en psychologie l'assertivité, capacité à dire par exemple « non, dans la demi-heure qui suit, je ne veux pas être interpellé. La personne qui est en face de moi est plus importante, je suis tout à elle, je n'ai besoin de rien d'autre » ou « je suis tout à ce lieu, tout à cette expérience sensible ou tout à cette occupation ».

Cette capacité à dire non, à se déconnecter ou à instaurer de la distance temporelle est très inégalement répartie. Si je devais caricaturer, certains ont le pouvoir de se déconnecter, d'autres ont le devoir de rester constamment connectés. Dans les organisations professionnelles que j'ai étudiées, certaines hiérarchies imposent de rester constamment connectés, y compris sur des écrans d'ordinateurs où les collaborateurs apparaissent à gauche toute la journée, pour une meilleure coordination.

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

DÉBAT AVEC LE PUBLIC

Nicole AUBERT

Merci beaucoup Francis pour cette rétrospective qui nous permet de poser des questions de fond. Ces outils de nouvelles technologies sont au fond des outils de toute-puissance : je peux tout avoir dans l'instantanéité. La toute-puissance d'un côté, avec l'ubiquité (je peux être partout à tout moment), et de l'autre un lien continu.

À la place de ce principe de séparation – qui est le principe de réalité, comme le rappelait très bien Francis –, nous avons le principe de plaisir, je peux être comme je veux quand je veux, en lien avec ceux que j'aime. Cela explique pourquoi le portable, entre autres, est devenu cet objet transitionnel, notre doudou des temps modernes. Nous sommes tous effectivement avec notre portable comme le petit enfant avec son doudou : nous ne pouvons plus nous en séparer.

Comment faites-vous, dans cette assemblée, pour résister à ce risque de l'écrasement de notre temps sur l'immédiat ? Car nous sommes tous soumis à cela : notre temps s'écrase sur l'immédiat du temps, que d'ailleurs nous n'avons plus beaucoup pour ce débat. Comment faisons-nous pour restaurer, et rester en lien avec cette question du sens, du sens de ce que nous faisons, de ce que nous voulons, de ce que nous sommes et de ce que nous voulons faire de notre vie ? Comment faisons-nous pour éviter ce risque de rester à la surface des choses ? De rester effectivement dans une espèce de zap permanent, et finalement tout ce qu'a dit Francis ? Comment gérons-nous cette dualité entre une logique de gain et de vitesse et une logique de réappropriation du temps pour soi ?

Un intervenant de la salle

Sans être un adepte d'une théorie néo-ludiste, il y a quand même un point particulier sur le téléphone portable qui me chiffonne : vous avez parlé de lien continu, de doudou, etc. Il y a un public qui en est extrêmement friand – ce qui arrange un peu tout le monde. Je veux parler des ados et des enfants dans leur rapport au téléphone portable. Vous l'avez dit, c'est un lien continu qui permet d'être en permanence connecté avec les êtres qu'on aime, etc. Mais comme, parallèlement, nous sommes dans une société où nous refusons de plus en plus le risque, la douleur ou l'échec, quelque chose d'insupportable y compris lorsqu'il se produit inévitablement, nous cherchons alors un responsable qu'il faut traîner devant les tribunaux. J'ai presque envie de dire que dans cette société, le confort doit être garanti. Alors que le temps de l'enfant et celui de l'adolescence sont des temps de construction où l'on doit justement apprendre à quitter le nid, à couper le lien, etc. Je serais curieux de voir, dans un certain nombre d'années,

quels adultes vont devenir ces mêmes et ces ados. Le fait même d'avoir le portable dans la poche, pour le même qui va pour la première fois de sa vie acheter le pain tout seul, ou pour l'ado qui sort le soir, même si les parents n'appellent pas ou si lui n'appelle pas rend ce lien possible. Cela pose de vraies questions sur la capacité d'indépendance, sur l'appréhension du risque. Nous faisons tout pour ne jamais tomber... C'est d'ailleurs ce que l'on fait avec les bébés « il ne faut pas qu'il tombe ». Et bien si, il le faut bien, pour qu'il apprenne à se relever !

Jean-Yves BOULIN

La réponse n'est pas uniquement individuelle, Francis Jauréguiberry l'indique bien, parce que d'une part nous sommes complètement inégaux face à la maîtrise que l'on peut en avoir. C'est aussi une question d'attitude personnelle. Je pense que les individus peuvent se débrouiller ou pas avec ça, ils sont en laisse ou pas. L'intérêt d'avoir fait ces temporelles autour des questions du numérique est aussi de comprendre pourquoi nous faisons des politiques temporelles. Contrairement à ce qu'affirment certains, notamment Hartmut Rosa et vous aussi un peu, Nicole, hier, disant finalement que nous n'y pouvons pas grand-chose. Je pense justement que les politiques temporelles essaient. Ce qui m'a frappé ce matin, c'est que l'on n'a jamais fait référence aux contextes sociaux, à l'évolution de la société ou à la perte des temps communs par exemple. Ce ne sont pas que des questions d'outils : c'est aussi une déstructuration, un processus d'individualisation, etc., La question des contextes sociaux, la question des temps communs qui disparaissent, prenons l'exemple du dimanche dont je ne suis pas un défenseur non plus – nous avons à ce sujet des débats au sein de Tempo territorial –, sont en jeu quand on fait des politiques temporelles : essayer d'articuler ces dimensions individuelles qui existent bien sûr. Comment allons-nous faire, comment allons-nous maîtriser (cf. les quatre idéotypes définis par Caroline) et dire que nous allons faire des choses collectivement comme La Cantine par exemple ? Il y a plein d'autres exemples dans les politiques temporelles, mais pas que là. Mais c'est bien leur objectif : celui de dire qu'à un moment donné, tout était organisé de façon plutôt homogène sur les temps forts, voilà, il y avait des régulations, des normes, etc., chacun suivait un rythme collectif. Aujourd'hui, ces rythmes collectifs ont volé en éclats. Il s'agit de recomposer. Parfois, cela passe par des resynchronisations, parfois par des désynchronisations.

Je remercie le bureau des temps de Rennes d'avoir pensé ces temporelles autour de ces questions d'outils : Comment, avec ces outils, pourrions-nous aller plus loin ? Quels leviers, quelles dynamiques pour aller vers la constitution de temps communs, vers une plus grande cohésion social ?

Un intervenant de la salle

M. Jauréguiberry, vous avez fait des études et des recherches : les expériences montrent l'aspect philosophique de notre rapport à la vie et à la mort. Une philosophie savante, mais surtout une philosophie populaire, c'est-à-dire mise à la portée des gens. Il y a des petits éléments de résistance : se donner de temps en temps des moments de solitude et de silence, sans outils ; aider les gens, parfois avec eux, à marcher ou à parler, ou être ensemble sans ces outils. Apprendre l'usage de ces outils qui nous sont nécessaires, mais en même temps apprendre un arrêt de l'usage de ces outils. Je termine par un seul mot : résister. Vous avez dit apprendre à dire non. Résistons à l'oppression, parce qu'il y a aussi de l'oppression dans tout cela.

Nicole AUBERT

La résistance est importante. C'est vrai que nous pouvons la comprendre parce que nous avons connu des choses avant, un temps sans ces outils. Effectivement, nous ressentons le besoin de retrouver l'épaisseur du temps, le besoin de résistance.

Mais la question des enfants se pose : j'ai été absolument sidérée de voir mon petit neveu de 5 ans passer quasiment toutes ses vacances en dialogue unique avec un petit écran, les parents n'intervenant pas trop. Il a été complètement dessus, tout au long de l'été. Nous pouvons nous demander ce que cela va donner plus tard.

Une intervenante de la salle

J'ai trois adolescents (13, 16 et 17 ans). Je pense que ce sont les parents qui ont un problème, moi en l'occurrence, et pas les enfants. Quand mon fils organise une soirée avec 70 personnes, je ne suis pas au courant, il ne me répond pas au téléphone et ne rappelle pas pour me donner des nouvelles. Ce sont les parents qui ont besoin d'être rassurés. Les mômes se déconnectent tout simplement quand ils ne veulent plus se justifier.

Concernant l'enfant, dès 2 ans, c'est aux parents de gérer, qu'il soit sur une BD, dans un jeu ou en communication sur Skype avec la cousine qui habite à 8 000 km. Mon ado de 16 ans a l'impression de vivre avec sa copine qui habite à 100 km, parce qu'ils se couchent avec l'ordinateur allumé, ils se filment, elle dort, il dort. Je pense qu'ils sont contents de se réveiller « ensemble » le matin. Nous sommes dans cette réalité. Ce n'est pas la vraie vie, mais cela gère sa frustration. En revanche, dans ce système, tout le monde est connecté d'une façon ou d'une autre, sauf les plus de 70 ans ou 80, qui sont carrément hors système.

Une intervenante de la salle

J'aimerais savoir si des études ont été faites auprès de ces jeunes : comment vivent-ils et comment eux-mêmes se projet-

tent-ils dans cette société ? Nous, nous avons eu l'avant, nous avons le présent, nous essayons d'imaginer l'après. Mais eux n'ont toujours eu que ça. Quelles sont leurs représentations de ce monde-là ? J'ai de jeunes enfants et j'évite qu'ils s'y plongent. Je suis dans le non quotidien parce que je ne sais pas dominer l'après. Donc j'implique et impose mon propre rythme. Quand ils vont voir leurs copains, ils font ce qu'ils veulent, mais j'impose mon propre rythme que j'ai le sentiment de maîtriser, le "sentiment", nous sommes bien d'accord. Je m'interroge sur comment font ces ados qui ont des parents qui n'adhèrent pas, ou qui laissent faire pour plein de raisons. Sans passer pour une mère Fouettard, je donne de grosses limites à l'utilisation de ces outils. Certains parents n'en donnent pas du tout, le petit-neveu de Mme Aubert était cet été a priori dans le laisser-faire. Comment les enfants vivent-ils ces différentes postures d'adultes face à ces outils ?

Un intervenant de la salle

J'use et j'abuse des nouvelles technologies parce que je travaille dans une médiathèque d'une commune proche. Je suis responsable d'un secteur multimédia, donc je donne des cours, des conférences. J'ai l'outil en permanence avec moi. Mais dans ma vie privée, je n'ai pas de téléphone portable, pas de télévision, pas de GPS. Mes enfants le vivent très bien.

Un intervenant de la salle

Sur les usages qu'en font les gamins, il faut leur faire confiance. C'est comme pour les données personnelles : les premiers à surexposer les gamins sont les adultes avec l'échographie... Ils ne sont pas encore nés que les familles font déjà circuler des images intimes du bébé à venir « ah ! un garçon, ah ! une petite fille ! », embrayant alors sur du déterminisme. Nous devons garder de la distance par rapport à ça, en faisant confiance à nos gamins, mais en les accompagnant.

Il me semble qu'ici, les collectivités locales ont aussi un rôle à jouer. Cela s'appelle politique sportive, politique culturelle, éducation à l'image, éducation artistique. Si nous réfléchissons à une démarche transversale, nous touchons à tous ces aspects. Sortir d'un politique sectorielle où l'on traite par séquence temporelle tel ou tel point et remettre cela dans une cohérence par rapport à une politique transversale.

Francis JAURÉGUIBERRY

Premièrement, je crois qu'il faut être extrêmement modeste. Nous sommes dans un « moment d'incertitude » comme dirait Michel Crozier, c'est-à-dire de nouveauté, pas seulement technologique, mais aussi sociale, dans de nouvelles ingénieries sociales de notre quotidien. Cela est en train de se mettre en place. Par exemple, nous

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

pouvons carrément faire une hypothèse très forte de mutation anthropologique. Nous entrons dans un monde où nous serons tous toujours interconnectés les uns aux autres. Pour l'instant, nous voyons les technologies, mais nous pouvons imaginer avoir un jour des téléphones dans notre occiput, et ce dans pas longtemps. Nous pouvons penser que nous entrons dans un type de société où la déconnexion relève de la justification. C'est-à-dire de devoir se justifier pour se déconnecter. Cela se ressent déjà. Et pire, pour faire du « 1984 » : si vous êtes déconnectés ou non-géolocalisables, vous devenez suspects. Nous y sommes. C'est une question fondamentale, il faut en débattre. C'est en débattant que nous inventerons ce nouveau monde en échappant au pire.

Par ailleurs, j'ai travaillé un petit peu sur les adolescents et les jeunes. Je sors d'une recherche comparative Canada-France portant sur des étudiants : nous avons été bluffés. C'est-à-dire que les jeunes entre 18 et 22 ans se déconnectent beaucoup plus que ce que nous pouvions imaginer. Ils se déconnectent de façon très intelligente. Peut-être que votre adolescent ne répond pas à votre appel, Madame, mais si cela avait été quelqu'un d'autre, peut-être l'aurait-il fait ? La notion même de déconnexion totale sur une heure ou deux heures, cela existe.

Rapport d'étonnement par un grand témoin

Jocelyne BOUGEARD

J'invite Simon Chignard, observateur et acteur local bien au-delà de la société numérique, auquel nous avons demandé de nous faire un rapport d'étonnement.

Puis Bernard Poirier, premier vice-président de Rennes Métropole et délégué au Développement durable et à la Prospective dont dépend politiquement le bureau des temps, nous dira quelques mots de conclusions.

Simon CHIGNARD

Président de l'association Bug

Bonjour. Merci d'abord de l'opportunité que vous m'offrez aujourd'hui. On m'a demandé de faire un rapport d'étonnement. J'ai été étonné, je me suis aussi pas mal amusé et j'ai été souvent irrité, dans le sens de n'être pas d'accord. D'abord, j'ai entendu Loïc Haÿ qui nous a dit « c'était en 2008, il y a très longtemps en temps numérique... ». Il a parlé de sa préhistoire à lui. Je me suis dit qu'il n'avait pas la même notion de l'écoulement du temps que nous. Avant cela, j'ai assisté à la fin de la table ronde avec un animateur disant « on est très en retard, mais 10 secondes pour la conclusion de chacun ». Ceux qui étaient là hier ont pu voir que chacun a pris 2'30 minutes pour conclure. C'est ce qui m'a fait rire car je me suis dit : dans un colloque d'orthophonistes, tout le monde bégaié ; dans un congrès d'électriciens, on est dans le noir et dans un colloque d'experts du temps, on ne respecte pas le temps.

FACE AU NUMÉRIQUE, TROIS POSTURES POSSIBLES

- première posture : on entend parfois « l'Internet est aussi important et révolutionnaire que l'invention de l'imprimerie ». Les partisans d'une nouvelle révolution disent que ça n'a jamais été aussi bien que ça ;
- deuxième posture : on pointe du doigt les évolutions induites de cette société de l'information pour les critiquer ;
- troisième posture : ceux qui disent que, globalement, chaque technologie a suscité les mêmes interrogations et perplexités.

Pour les premiers, ça n'a jamais été aussi bien avant ; pour les deuxièmes c'était mieux avant ; pour les troisièmes, à chaque technologie, les mêmes questions se posent. Cette troisième posture m'intéresse ; les troisièmes disent « tiens, c'est marrant parce qu'en critiquant le smartphone, tu es en train de nous dire que la télévision, c'était quand même mieux avant ». J'ai entendu aussi dans des familles, des parents dire à l'adolescent « éteins donc ta console et viens regarder la télé avec nous ».

PEUT-ON RÉCONCILIER LA LIBÉRATION ET L'ALIÉNATION ?

Peut-on réconcilier deux écoles ? : d'un côté, les éditeurs de la revue Wired, revue californienne sur la culture numérique ; et de l'autre, à peu près en face, des éditoriaux de François-Régis Hutin dans Ouest-France, qui, du Minitel il y a trente ans à Internet aujourd'hui, fait preuve d'une belle constance dans sa dénonciation des travers et des risques de la société de l'information.

Les premiers, chez Wired, diront que c'est Twitter qui a fait les révolutions arabes : pas de sang, pas d'armes, que des tweets, pas de répression. Le deuxième, François-Régis, tiendra Internet pour responsable de l'appauvrissement du discours politique, de l'éclatement de la cellule familiale ou du déclin de la pratique religieuse... Mais il n'y a pas que la presse régionale : cette semaine Le Figaro a titré « L'addiction à Internet, un mal moderne », sans point d'interrogation ; Le Monde a titré « Internet nous rend heureux », sans point d'interrogation non plus. Alors qui croire, Le Figaro ou Le Monde ? Cela dépend des sujets bien évidemment. Avons-nous pu dépasser ces deux tensions entre les « ça n'a jamais été aussi bien » et les « c'était mieux avant » ?

COMMENT DÉPASSER CES DEUX OPPOSITIONS

1. Ne pas faire trop d'honneur à la technologie

Quelqu'un a parlé de Skype. C'est un service de téléphonie sur Internet qui permet de téléphoner (téléphonie sur IP). Il s'avère qu'en 2008, il y a eu des attentats à Bombay qui ont duré deux jours, et que les terroristes ont largement utilisé Skype pour se coordonner entre eux avec leur GPS et avec leurs commanditaires basés au Pakistan. Pourquoi ont-ils utilisé Skype ? Non pas parce que c'est moins cher, en l'occurrence, mais parce que ce réseau est moins contrôlable. Est-ce que Skype a commis un attentat ? Non. Est-ce que Skype a permis la conclusion de cet attentat ? Peut-être. Nous sommes dans la question de savoir ce que fait et ce que ne fait pas la technologie.

En 2006 avec ma compagne, nous avons eu l'opportunité de partir un an faire le tour du monde, sans smartphone, seulement avec un ordinateur portable. J'étais jeune avant et je suis revenu beaucoup moins innocent que lorsque j'étais parti. Notamment parce qu'au tout début, en Équateur, nous avons rencontré une jeune femme qui s'apprêtait à émigrer illégalement en Europe. Cette jeune femme, A., avait 30 ans comme nous à l'époque. Elle était diplômée, trilingue, elle avait un petit garçon de 7 ans et était divorcée. Mais le poids de la société équatorienne fait que divorcée et diplômée, chercher un travail seule est compliqué. Comment font ceux qui souhaitent émigrer ? L'Équateur ayant des accords avec la Suisse, la plupart des Équatoriens partent en Suisse et entrent ensuite illégalement dans la zone de Schengen. Nous avons croisé sa route trois jours avant son départ : elle n'emmenait pas son fils. Ça nous

a choqué. Durant les trois jours qui lui restaient, elle passait son temps au cybercafé à apprendre à son fils comment utiliser Skype en lui montrant comment ils allaient pouvoir se voir et se parler.

Mes exemples sont volontairement orientés. Skype sert à la fois à faire des attentats et à permettre qu'une maman et son fils restent en contact. A-t-elle émigré à cause de Skype, je ne crois pas.

Que vous soyez pour ou contre, j'ai trouvé que vous avez fait énormément honneur à la technologie elle-même. Par ces exemples, je voulais montrer qu'il ne faut pas lui faire trop d'honneur pour ce qu'elle est, mais plutôt pour ce que nous en faisons.

2. Accepter la complexité du rapport du numérique au temps

Le numérique vient brouiller des frontières. Par exemple : est-ce que le travail c'est l'endroit où je vais ou c'est ce que je fais ? Mon fils dit « papa travaille à la Cantine numérique, aux Champs Libres ». Je n'en suis qu'administrateur bénévole, ce n'est pas ça mon job. Mais c'est comme ça qu'il l'a compris. Loïc Haÿ dit « avec le numérique, on gagne du temps, et on perd du temps ». Le numérique n'est pas blanc ou noir ou gris. Le numérique est blanc ET noir ET gris.

Serendipitor est une application de navigation urbaine, qui permet de partir d'un point pour aller à un autre point. Elle vous propose de vous perdre : si vous avez plus de temps pour aller de chez vous à la gare en deux heures, elle va vous faire faire dix détours. Sur un plan de la ville avec des points, l'application vous dit de regarder telle chose, de prendre une photo, de regarder en haut, de dire bonjour à une personne... Le numérique peut servir aussi à se perdre.

J'ai eu un peu l'impression, à écouter certains échanges critiques, que numérique égale accélération, et qu'accélération égale le mal. C'est ressorti plusieurs fois dans nos échanges. Or, il faut aller plus loin.

UN EFFET GÉNÉRATIONNEL

La compréhension actuelle du numérique souffre aujourd'hui de jeunisme. Vous avez dit tout à l'heure « mon fils de 3 ans ne va pas sur Internet, je peux vous dire ce qu'il fait ou pas dessus, ce qu'il regarde comme vidéo sur YouTube ». Cette histoire de l'âge est en train de devenir l'alpha et l'oméga de la compréhension de nos pratiques numériques : j'ai entendu « les jeunes ne font pas comme nous ». Si tu fais ça, c'est parce que tu es jeune et si tu ne fais pas ça, c'est parce que tu es vieux. C'est tout sauf vrai.

La classe d'âge des plus de 65 ans est celle qui s'est le plus connectée sur Internet ces dix dernières années... Médiamétrie les appellent les « Silver surfers », non pas les surfeurs d'argent mais les surfeurs aux cheveux d'argent. Si la compréhension du numérique souffre de jeunisme, cela m'embêterait qu'elle

LE NUMÉRIQUE : PLUS DE TEMPS ? PLUS DE STRESS ?

souffre de « ralentisme » en disant à la fois que la seule variable d'explication est l'âge ou la vitesse. Je n'en suis pas convaincu, parce que dans le numérique, il existe trois dimensions : le temps, l'espace, et le lien.

Une chose m'a fait rire : quelqu'un a parlé du plaisir solitaire de l'écran pour définir l'usage des smartphones. Certes, mais il y a quelqu'un derrière l'écran. Savez-vous que toutes les études nous montrent que ceux qui ont le plus de relations en ligne sont aussi ceux qui ont le plus de relations sociales dans la vraie vie ? Ceux qui téléchargent le plus de livres, sont ceux qui en lisent le plus !

INÉGALITÉS DE REVENU ET D'UTILISATION

Je suis étonné de ne pas avoir entendu suffisamment parlé des inégalités et du rôle de la collectivité.

Première inégalité, celle des revenus : la donnée temporelle a souvent été évoquée, mais pas la privatisation de cette donnée. Il y a quelques jours, à 19h45, je me demandais où j'allais trouver une pharmacie ouverte. Ouest-France donne les horaires des pharmacies en vous invitant à composer le 32 37. Or il s'agit d'un numéro surtaxé de 35 cts d'euro la minute, mis en place par l'Ordre des Pharmaciens ! Cela m'a d'autant plus fait hurler qu'il y a une autre manière de le savoir en consultant leshoraires.fr (entreprise d'origine rennaise). Sur la version mobile de ce site, j'ai pu accéder

aux horaires de toutes les pharmacies, voir celle qui était ouverte jusqu'à 21h30 à Pacé, et combien de temps j'allais mettre pour m'y rendre.

Nous sommes dans le domaine du crowdsourcing (approvisionnement d'information par la foule). Ce site existe parce que des commerçants ont mis leurs horaires dessus. Si la donnée temporelle peut être un marché, elle peut aussi venir des utilisateurs eux-mêmes.

Inégalité de revenu, mais inégalité d'utilisation aussi, avec la fracture numérique, d'ailleurs détaillée dans l'ouvrage récent de Pascal Plantard (Rennes 2), qui dit que ce n'est pas parce que j'ai des moyens que je sais utiliser les choses. Ce sont deux choses différentes.

L'open data est très intéressant. Mais il y a un rôle éducatif assez fort à faire pour retrouver un contrôle, que l'on a l'impression de perdre.

Enfin, je citerai un autre auteur, qui avait des points de vue assez différents, puisqu'il s'agit de Jean-Paul II, lequel comme on le sait, a condamné les pratiques solitaires. Mais il écrit dans un de ses ouvrages « n'ayez pas peur ». Ce sera ma conclusion : n'ayez pas peur, nous pouvons reprendre le contrôle. Merci de votre attention.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Bernard POIRIER

Vice-Président de Rennes Métropole

Les questions du temps me passionnent beaucoup. En dehors du champ du numérique, j'ai bien compris qu'il y avait un débat entre utilisateurs : est-ce utile ? Est-ce une addiction ? Comme tous les progrès, chacun peut faire ce qu'il veut et y trouver sa propre réponse.

LE DÉVELOPPEMENT DURABLE EXIGE UN TEMPS LONG

Je ne suis pas écolo, mais j'ai en charge la question du développement durable parce que je pense qu'elle sera demain un facteur majeur d'exclusion et d'inégalité sociale, aussi bien local qu'international. Les deux points se retrouvent.

En tant qu' élu d'une commune près de Rennes qui a tenté de faire des choses avec son équipe depuis près de quinze ans, je pense que dans le mot même de durable, il y a la notion de pérennité, de durée, de temps long. Or, nos sociétés actuelles sont pour le temps court. L'accélération conduit-elle à la mort ? Je n'en sais rien, mais c'est en tout cas totalement contradictoire avec les questions du développement durable. Parce que pour faire bouger ces questions, il faut des élus présents longtemps. Les habitants mettent du temps à changer leurs habitudes : on ne marche pas à la place de son vélo ou de sa voiture en l'espace de trois jours ou trois mois.

De même, si nous voulons mesurer l'effet du changement climatique, il ne se fera pas en une semaine, mais sur plusieurs mois ou plusieurs années. C'est une question majeure. Dans nos sociétés, nous nous heurtons à la question de l'accélération de la proximité de l'instant, qui est beaucoup plus importante que la question des moyens. Je ne sais pas si nous pouvons inverser et faire qu'avec le numérique, nous puissions inventer le temps long à la place de l'accélération. Je pense que cela apporterait une forte contribution au développement durable.

Une des grandes questions qui préoccupe également tous les élus, est celle de l'individuel et du collectif. Notamment la question du lien social, de la cohésion. À travers le temps individuel, avons-nous encore des temps collectifs ? Le débat d'hier le montre très bien. Je m'interroge sur ce temps que l'on découpe, le temps individuel par rapport au temps collectif. Ce qui fait société, c'est le temps collectif et non le temps individuel. C'est une vraie question, indépendamment du numérique d'ailleurs.

ÉLÉMENTS DE RÉFLEXION

1. Que peuvent faire les collectivités ?

Elles peuvent être des lieux d'expérimentation en marge de la loi pour faire bouger les choses.

Depuis longtemps, nous travaillons en Pays de Rennes avec les syndicats, les patrons et les consommateurs, afin qu'il n'y ait pas de commerces ouverts le dimanche en dehors des petits commerces. Mais le préfet ne veut pas nous accompagner. Pourtant, cela fonctionne. Toutes les grandes enseignes l'acceptent, sauf deux.

Et si nous nous mettions d'accord pour faire faire le ménage en même temps que le temps de bureau ? La mairie de Mordelles a pris modèle sur Rennes et le fait maintenant. Et si nous nous mettions d'accord pour dire qu'il n'y a pas besoin de ranger toutes les boîtes de conserve dès 5h, avant l'ouverture du magasin ? Si une seule grande enseigne le fait, il y aura un problème et les gens diront que c'est le bazar chez lui, mais si tout le monde l'applique, avec un bénéfice visible, ce sera un succès.

Chacun, dans cette salle, a découvert un petit mot sur son siège. Le mien dit « qui ne se préoccupe pas de l'avenir lointain, se condamne au souci immédiat ». Ce serait bien de dire l'inverse « pour ne pas avoir de souci immédiat, il faut se préoccuper de l'avenir ». Car nous sommes souvent interrogés sur de l'immédiateté. Je sors d'une réunion avec les préfets et les présidents des 21 Pays de Bretagne qui réfléchissent sur comment organiser la Bretagne en 2020-2030. Nous sommes sur du temps long qui n'a rien à voir avec le temps court. Si le temps long était réhabilité, nous ferions vraiment œuvre de salut public.

2. Boucle entre temps et espace

Un bouclage très important est à faire pour les gens qui travaillent sur le temps et les questions du temps dans l'aménagement du territoire et de l'espace. Sur cette question, aujourd'hui, le président du SCoT regarde comment vont la biodiversité, les déplacements, l'habitat, l'emploi, mais pas la question du temps. Si nous mettions celle-ci dans l'aménagement, cela pourrait changer les choses et les enrichir. C'est du travail pour le bureau des temps et sans doute pour les bureaux d'études, mais ça changera la nature des choses. Merci à tous ceux qui ont permis que ce colloque se réalise : le réseau Tempo, le bureau des temps. J'espère que vous avez eu le temps de parler, de déconnecter, de vous amuser, d'échanger. Les Rennais ont accueilli les gens avec plaisir et souhaitent que vous ayez passé un bon moment chez nous.



C. ABLAN / @RENNES METROPOLE



D. GOUBAY / @RENNES METROPOLE



D. GOUBAY / @RENNES METROPOLE

Tempo Territorial

Hôtel du Département

Direction de la citoyenneté

Quai Jean-Moulin

76101 Rouen Cedex 1

Tél. : 02 35 03 57 77

Email : tempoterritorial@yahoo.fr

Site Internet : tempoterritorial.free.fr

Site Internet du Réseau des villes
européennes du temps :

tempsxciutats.org